

UN TOUR DE FRANCE EN MOTO ET EN PINCEAUX

Par Elisabeth MASSET
www.extrados.fr

Préambule :

En 1998, après 3 ans de conseil auprès du secteur public puis 4 ans à travailler pour une association d'élus locaux, j'ai ressenti le besoin de prendre l'air et de partir faire un voyage en moto, puisque je venais d'avoir le permis.

Les élus locaux rencontrés, pendant ces 4 dernières années, m'avaient raconté beaucoup d'anecdotes amusantes sur leur mandat, et me disaient souvent de passer les voir si je me rendais dans leur région. Moi-même, j'étais devenue conseillère municipale de Montrouge en 1995 et j'en étais très heureuse. L'idée a donc germé de réaliser un « tour de France de la démocratie locale en moto et en pinceaux »

L'objectif de ce voyage était d'écrire un livre sur les élus locaux (surtout les 474 000 qui ne sont pas maires), sur leur vie quotidienne, cela afin de faire connaître au grand public leur travail. Le livre devait être illustré d'aquarelles et de croquis.

Pour cela, j'ai entrepris, de juillet à octobre 1998, de parcourir la France, en moto, dans le but de réunir de la matière pour cet ouvrage :

- témoignages d'élus locaux racontant leur vie d'élus au quotidien, qui seraient ensuite relatés sous forme légère, humoristique*
- aquarelles réalisées sur place, croquis et photos, pour illustrer le livre et le rendre plus attractif.*

J'ai effectivement rencontré une quarantaine d'élus locaux, mais la moisson d'anecdotes rigolotes a été assez mince. Ils m'ont surtout parlé de leur mandat, avec passion.

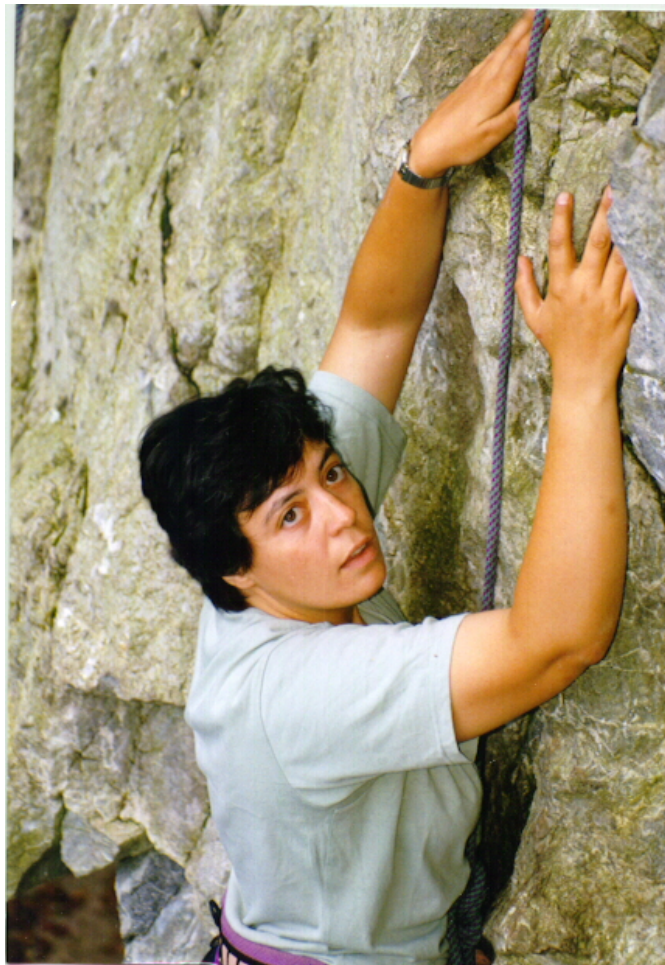
Pour l'instant j'ai donc écrit le récit du voyage, agrémenté d'aquarelles (dont certaines ont été réalisées après, sur des sites où j'étais passée pendant le voyage mais je n'avais pas pu peindre sur le moment) ; je n'ai pas fini le livre car il me reste à écrire toute la partie sur la démocratie locale. Vaste chantier, toujours en cours 8 ans après... Voici en attendant, le récit du voyage, et quelques illustrations.

Montrouge, Novembre 2006

La moto : Kawazaki Zephyr 550 de 1994



L'auteur (pendant le voyage, en stage sportif)



LE PARCOURS

5/7/1998 – 4/10/1998



LE RECIT

Départ prévu le samedi 4 juillet.

Mais quelle idée farfelue ce voyage ! Qu'est-ce qui m'a pris ? Depuis une semaine, je ne dors pas très bien, à l'idée de partir trois mois de chez moi, sans revenir... et si j'échoue ? Et si je dois rentrer, penaude, prématurément ? Et si la moto lâche ? Et si j'ai un accident ? Est-ce que je vais arriver à rencontrer les 60 élus espérés ? Est-ce que je vais supporter de remonter sur la moto tous les matins ? Vais-je tenir jusqu'au bout ?

Mes amis semblent un peu indifférents à ce projet ; ils ne se sont pas bousculés pour mon petit pot d'adieu vendredi soir (c'était le quart de finale France-Italie de la coupe du monde, mais je ne pensais pas qu'ils aimaient le football à ce point). Ma mère ne saute pas de joie à l'idée de me voir partir trois mois en moto ; on a convenu que je l'appellerai à toutes les étapes. De toutes façons, l'une des premières étapes... c'est chez mes parents.

Mes dernières journées de préparatifs se déroulent dans une certaine solitude, seule ma voisine Brigitte me donne un petit coup de main.

Difficile de partir...

J'avais prévu de partir samedi 4 juillet mais il y a encore trop de détails à régler et l'étape que j'avais prévue ce soir à Creil ou à Chantilly est tombée à l'eau. Cela commence bien. A priori, le planning pour les trois premières semaines est prêt (le Nord, le Pas de Calais, la Normandie puis la Bretagne), la suite s'improvisera au fur et à mesure. Curieusement ce sont justement ces trois premières semaines les plus incertaines, et cette première étape avortée en est le signe.

Un peu fatiguée, un peu angoissée aussi, je reporte le départ au 5 juillet.

Dimanche 5 juillet : Paris-Roye

Le temps de faire les dernières courses, de mettre mes affaires en ordre, de nettoyer l'appartement de fond en comble... il est déjà 18 heures. Ma voisine

Brigitte contemple avec curiosité le tas d'affaires que j'ai l'intention d'emporter : "comment tu vas mettre tout ça sur la moto ?". Il y a beaucoup d'affaires de rechange, bien sûr, pour tous les temps, l'ordinateur et le téléphone portables, la documentation de mes sponsors à distribuer aux élus, les appareils photos, le matériel à aquarelle (mais cela ne prend pas beaucoup de place - c'est d'ailleurs pour ça que je fais de l'aquarelle), les outils pour la moto, mes papiers, un atlas, un sac de couchage au cas où. Il me faut une heure et beaucoup de réflexion pour agencer tout ça comme il faut.

Brigitte essaye de me convaincre de reporter le départ à demain mais je m'obstine, sinon je ne décollerai jamais. Tant pis si je ne fais que 50 kilomètres, il faut y aller.

Il est 19 heures 30, j'enfourche la moto. Me voilà partie.

Au bout de dix mètres, je manque de me casser la figure : en adressant un signe d'au revoir à Brigitte, j'en oublie de retirer la béquille, ce qui est peu recommandé pour l'équilibre de l'ensemble. La plupart des motos calent quand on démarre en oubliant la béquille. Pas ma Zéphyr 550.

Dire que j'ai encore quelques milliers de kilomètres à parcourir !

Ayant promis à mon père d'éviter les autoroutes et de ne pas rouler la nuit, après un quart du boulevard périphérique où je m'efforce de prendre en main la moto avec son chargement, je cherche à rejoindre la nationale 17, direction Arras. Mais la signalétique en banlieue nord de Paris est déficiente. Il me faut une heure pour retrouver la nationale. C'est idiot, j'ai un atlas de la France mais pas de plan de Paris. Un tour de France à faire et je commence par me perdre en banlieue parisienne.

Comme quelques arrêts s'avèrent indispensables pour trouver l'agencement idéal des bagages, déjà la nuit tombe, je n'aurai pas le temps d'aller jusqu'à Arras. Je m'arrête alors à Roye, dans un petit hôtel très sympathique, bien que doté des cabines de douches les plus ridicules que j'ai jamais rencontrées. Ma première soirée du voyage ! Allez, ça vaut bien un petit gueuleton pour fêter ça.

Première soirée solitaire, ça y est, c'est parti.

Je connais pas mal de gens qui me disent leur répugnance à dîner au restaurant tous seuls, comme quoi tout le monde les regarde, on les installe dans un petit coin obscur, le personnel est méprisant... Je ne trouve pas. On me réserve toujours un accueil charmant et généralement on me laisse choisir ma table : au fond, près de la fenêtre et du radiateur.

Les autres clients font peut-être des commentaires, et alors ? Je le leur rends bien. Qu'est-ce qu'on se régale à observer ses congénères. Au programme ce soir : une famille euh... "France d'en bas", tous en survêtement avec gourmettes et une petite fille boulotte avec des boucles d'oreille ; à une autre table, deux garçons assez efféminés dont l'un finira la soirée en menaçant la patronne de la frapper et sera mis à la porte avec fracas ; plus loin, un couple d'allemands très blonds et très beaux, avec leurs enfants, et enfin une famille d'anglais dont la reine mère, coiffée d'une moumoute ahurissante, s'arrête plus tard en passant près de moi pour bavarder. Première conversation du Tour de France : en anglais.

Au moment de me coucher je m'aperçois que j'ai perdu mes clés de moto. D'accord, j'ai un double, mais on n'est que le premier jour !

6 juillet : Roye-Lille.

Une petite exploration du parking à quatre pattes sous les voitures me permet de retrouver les clés.

Il me faut 5 minutes pour charger la moto ; par rapport à l'heure nécessaire hier, il y a un net progrès. Petit à petit, chaque élément trouvera sa place.

Je prends la route vers Lille en passant par Arras (belle grand place en travaux). Sur la nationale, ça va, mais l'arrivée dans l'agglomération lilloise par l'autoroute est angoissante. Il y a des voitures partout, dans tous les sens, à toute vitesse. Avec mon barda je ne suis pas fière.

Elus inaccessibles et presse peu enthousiaste.

Mon amie Ghislaine, permanente de la fédération du RPR (c'est quand même là que je connais le plus de monde pour l'instant), m'attend pour déjeuner à coup de moules-frites avec sa fille. Ensemble, nous passons une partie de l'après-midi au téléphone pour tâcher de décrocher les premiers rendez-vous avec les élus. Un copain de Lille, Arnaud, devait m'en trouver, mais sa pêche est bien maigre (et en plus il s'est défilé pour me loger). Pas facile de trouver des élus disponibles. Un département de 2,5 millions d'habitants, pourtant...

C'est aussi l'occasion des premiers contacts avec la presse, pas très encourageants. Coup de téléphone à la Voix du Nord :

"voilà, euh, je réalise un tour de France en moto, pour interviewer des élus et faire des aquarelles..."

- ouais... et alors ?

- je me demandais si ça vous intéressait...

- z'êtes du pays ?

- ben, non, comme je fais un tour de France, je ne peux pas être de chaque région que je traverse !
- si z'êtes pas du coin, ça nous intéresse pas...
- une jeune femme de 31 ans, élue locale, qui fait un tour de France en moto, seule, pour écrire un livre sur les élus, avec des aquarelles et des photos dedans, ça ne vous intéresse pas ?
- ouais, c'est vrai... bah rev'nez nous voir quand vous aurez écrit vot' bouquin".

Finalement, on prend attache avec le journal Nord Eclair, qui nous promet de me rappeler, et j'ai deux rendez-vous avec des élus demain.

Il me reste à trouver un hôtel avec des chambres libres et pas trop cher, sinon je vais vite manger mon budget de 2000 F par mois pour les hôtels. Je m'installe à l'hôtel Première classe en banlieue de Lille. Au milieu d'un nœud d'autoroutes : le cadre est très riant. Super.

Je termine ma journée à me promener dans le vieux Lille, il se met à pleuvoir des cordes, je rentre précipitamment à l'hôtel pour sécher en grignotant un saucisson devant un film idiot.

Mardi 7 juillet : Lille.

Ce matin, je lance la série des aquarelles, avec une vue de la Vieille Bourse. Moui, bon, enfin, c'est la première.



Place de la vieille bourse à Lille

J'apprends que mon premier rendez-vous avec un élu est annulé, bon, cela ne va pas être facile.

Premier rendez-vous, pas très concluant

Après un déjeuner avec mon copain Arnaud qui m'aura quand même consacré une heure, je me rends l'après-midi à Marquette lès Lille, où j'ai rendez-vous avec César, un adjoint. C'est un homme jovial, malin, un retraité moustachu qui m'a été indiqué parce que c'est la mémoire du conseil municipal. Je passe une bonne heure avec lui, c'est un bon début mais il faudra que j'améliore ma technique d'interview si je veux glaner plus d'anecdotes.

Retour à Lille, pour visiter le parc Vauban. Le journal Nord Eclair m'appelle pour me donner rendez-vous à Douai, vendredi ; la conversation avec le journaliste est un peu bizarre mais bon, on verra bien.

Sur les conseils de Ghislaine, je prends aussi rendez-vous pour vendredi avec une élue de l'opposition à Lille (ça va faire beaucoup d'aller et retour entre Amiens, Lille et Douai). Elle veut bien me voir à condition que son nom ne soit pas cité dans mon futur livre. Chouette, je vais recueillir quelques histoires savoureuses.

Mercredi 8 juillet : Lille-Amiens

La destination d'aujourd'hui est Amiens. La route est très urbanisée au début puis se transforme en jolie petite campagne. Curieusement, il fait beau, je prends mon temps. Il y a un fort vent latéral, je n'ai pas encore tellement l'habitude (le permis moto depuis 8 mois !), il faut éviter de se faire surprendre après le dépassement d'un camion. Prudence, donc.

J'arrive à 16 heures chez mon amie Sylvaine, conseillère municipale d'Amiens. Elle est un peu surprise de me voir débarquer en moto, avec blouson de cuir et casque intégral et une montagne de bagages. Elle ne me connaissait qu'en tailleur. C'est assez sportif pour monter tous les bagages dans l'appartement (je reste deux jours).

Pendant que je me change, Sylvaine prend rendez-vous pour moi avec un élu de Dreuil, dans la banlieue d'Amiens, puis je l'accompagne au conseil municipal. Pour ceux qui aiment ça, c'est assez amusant ; c'est du théâtre. Le maire, Gilles de Robien, et son principal opposant socialiste se lancent des invectives, mais sans jamais se départir d'un sourire complice. Le ton monte, Robien coupe le micro à son adversaire, mais celui-ci est hilare.

Je profite de mon passage à l'Hôtel de ville pour prendre deux rendez-vous avec des élus, dans les coulisses, puis retourne à l'appartement où je fais la connaissance d'Alain, le mari de Sylvaine, autour d'un saucisson.

Le conseil municipal ne se termine pas tard, parce qu'il y a la demi-finale de la coupe du Monde, France/Croatie. Sylvaine est donc vite de retour et on s'installe devant le match. On saute sur les canapés à chaque but. La victoire de la France est bruyamment fêtée au klaxon par les Amiénois en délire, dans les rues du centre ville, sous nos fenêtres.

Jeudi 9 juillet. Amiens.

Ce matin, je pars bille en tête en espérant faire une aquarelle des hortillonnages, cet entrelacs de canaux et de jardins qui fait la réputation d'Amiens.

Mais c'est raté, car on ne peut les visiter qu'en barque et on ne peut pas s'arrêter au milieu de la visite pour peindre. Je me rabats sur une aquarelle du quartier Saint-Leu. C'est un beau quartier, au bord de la Somme, type Amsterdam, quand il fait beau. Là, ce n'est pas le cas. Ciel gris. Economies de peinture bleue.



Quartier St Leu à Amiens

En début d'après-midi je retrouve, dans un bar, Olivier, conseiller municipal à Dreuil. Il m'offre le café et me livre ses analyses, tout à fait intéressantes, sur la "barrière des classes" au sein de son conseil, plus difficile à vaincre que le

clivage politique. Lui est chef de service au CHU (ce que ne révèle pas son apparence un peu relâchée). Il est considéré comme un intellectuel, et ressent une certaine incompréhension de la part de certains de ses collègues élus. Cela l'attriste.

Je fonce ensuite à l'Hôtel de Ville d'Amiens retrouver Daniel, adjoint chargé de la "Dé démocratie locale". C'est, à ma connaissance, la seule ville qui a créé un poste d'adjoint rien que pour ça. Daniel est un militaire à la retraite, débonnaire, que ses nouvelles occupations passionnent visiblement. Il examine tous les dossiers soumis au bureau municipal pour en évaluer l'impact sur la population, et proposer tous les moyens possibles de concertation. Cela a l'air sérieux et assez efficace.

Ces entretiens sont l'occasion de constater un phénomène qui sera confirmé tout le long du voyage : c'est captivant de discuter avec les élus, pour qui s'intéresse à la question, mais alors pour récupérer des anecdotes, il faut s'accrocher.

Vendredi 10 juillet. Amiens/Lille/Douai/Vaudringhem (Pas de Calais).

Après avoir fait mes adieux à Sylvaine et Alain, la matinée commence avec un entretien avec Johanna, une conseillère municipale d'Amiens (eh oui, encore, mais ils sont disponibles et très intéressants), d'origine hollandaise, et chargée (évidemment) des questions d'écologie. Elle se déclare très intéressée par ma démarche ("il faut parler des femmes élues") et me raconte des tas de trucs intéressants qui me mettent horriblement en retard.

Je fonce sur Lille, où j'ai rendez-vous avec "xxxxxxxxx", conseillère d'opposition, "vers midi". Mais j'arrive avec une demi-heure de retard ("vers midi", ce n'est pas "midi précises") et comme elle n'avait qu'une demi-heure à me consacrer, elle ne peut plus me recevoir. Elle ne se lève pas pour me le dire elle-même, elle envoie sa secrétaire. Je pars en marmonnant que ce n'est pas grave, des élus il y en a des tas d'autres, des plus importants, et qui ne jouent pas les stars.

Ah la presse

Après être venue à Lille pour rien, me voilà sur la route de Douai, car je vais enfin voir Ghislain Rosier, le journaliste de Nord Eclair. Il est beaucoup plus jeune que sa façon de parler au téléphone ne me l'avait laissé supposer, et m'accueille avec chaleur. Sur une heure et demie d'entretien, je présente mon projet vingt minutes. Il parle de lui le reste du temps, mais m'apprend des tas de petites choses amusantes sur les politiques du coin, par exemple la Twingo de fonction avec chauffeur du maire de Douai.

Je lui laisse ma petite plaquette en partant, il me promet un papier dans Nord Eclair.

Cette expérience me refroidit un peu vis à vis de la presse locale. Réflexion faite, je ne sais pas sous quel angle les intéresser, et je ne suis pas très motivée parce qu'au fond, cela n'apporte pas grand chose à mon voyage. Je n'apprendrai qu'à mon retour, au mois d'octobre, par le maire de Montrouge, qu'un bel article est effectivement paru dans Nord Eclair. Peut-être que si je l'avais su j'aurais contacté d'autres journaux. Mais je ne l'ai pas su, parce que mon copain Arnaud (celui qui ne m'a pas logée et ne m'a trouvé qu'un élu à rencontrer) devait guetter Nord Eclair les jours suivant mon départ et a visiblement oublié.

La fin de la journée me voit arriver chez mes parents, à Vaudringham (350 habitants). Je suis très heureuse d'être là, alors que cela ne fait même pas une semaine que je suis partie. Mais c'est une pause agréable après cette semaine de rodage. Après, il faudra couper le cordon.

Samedi 11- dimanche 12 juillet : Vaudringham, Pas de Calais.

Deux jours de détente, donc, parmi mes parents et quelques frères, sœur, neveux et cousins, avec qui je partage la finale de la Coupe du Monde de football. Je ne m'intéresse au football que tous les 4 ans, mais cela vaut le coup. Quelle leçon de foot... quelle classe de marquer un dernier but dans les arrêts de jeu alors qu'ils sont dix contre onze. L'estocade. La french touch. Au fait, est-ce qu'il y avait une équipe, en face ?



Les toits de Vaudringham (août 1999)

Lundi 13 juillet : Vaudringham

J'ai pris hier, au vol, un rendez-vous avec Jacques, un conseiller municipal de mon village. Amusant de constater que j'ai beau venir ici tous les étés depuis trente ans, je suis passée complètement à côté de la vie municipale et des histoires de famille (qui sont indissociables dans la plupart des villages). Pourtant, certains de mes aïeux ont été maires ou maires adjoints de Vaudringham.

Mardi 14 juillet : Vaudringham -Isneauville (Seine Maritime)

Un petit bout de France, ce matin, pour la fête nationale : la cérémonie au Monuments aux morts.

A chaque cérémonie, chez moi, à Montrouge, j'ai le cœur qui se serre en voyant flotter le drapeau bleu blanc rouge, qui claque dans le vent pendant la minute de silence. Je ne suis pas peu fière d'apporter ma petite contribution au fonctionnement de la République. Cela dit, à Montrouge il n'y a pas de cérémonie de ce type le 14 juillet parce qu'on n'a pas de monument aux victimes de la Révolution. Ici non plus, mais c'est une occasion de plus pour boire un coup après, dans la salle communale, kir et chips.

Glacial 14 juillet

J'ai prévu de me rendre, ce soir, à Isneauville, près de Rouen, chez mon frère Frédéric, qui est prêtre. Mes parents me retiennent à dîner (c'est dur de s'arracher) et résultat, je fais le trajet de nuit, et il fait un froid de canard. Invraisemblable : on est le 14 juillet, et je roule avec un tee-shirt, une chemise, un pull, une polaire, un blouson de cuir et ma veste de pluie avec sa doublure.

Dans ces cas là on a l'air un peu bête quand on s'arrête aux stations d'essence alors que tout le monde est en tee-shirt, mais la vitesse et le vent vous glacent *les os*, en moto. Cela pénètre jusqu'à refroidir le squelette lui-même. Souvent, on s'en rend compte quelques minutes après l'arrivée dans une maison bien chaude, quand tout le monde s'étonne de vous voir claquer des dents alors qu'il fait si bon.

Mercredi 15 juillet : Rouen

Réveil chez mon frère Frédéric, au presbytère.

Un geste qui deviendra rituel pendant un bon mois : déplacement endormi jusqu'à la fenêtre, ouverture des rideaux, coup d'œil sur le ciel,

pluie, retour vers le lit. Le mauvais temps m'encourage à travailler sur mon site Internet ; il est destiné à permettre aux amis de suivre mon voyage, avec le récit et les photos en ligne. Mais bon, le site est loin d'être prêt : la structure et les dessins de base sont faits depuis longtemps, mais il y a toute la programmation à mettre au point. Heureusement, je constaterai rapidement que pas grand monde ne s'y connecte (pendant le voyage en tous cas).

Après un déjeuner avec mon frère et des amis, je passe quelques coups de fil pour obtenir un rendez-vous avec un élu que je connais, à Caen. J'appelle la fédération RPR (j'abandonnerai vite cette tactique), mais le gars a été exclu du mouvement. Ah bon. La secrétaire me promet cependant de demander à l'une de ses amies si elle peut me recevoir.

L'après-midi se passe à flâner dans les rues de Rouen, ma belle ville natale. Il faut aussi trouver un opticien qui veut bien m'apprendre à mettre mes lentilles de contact. J'ai en effet voulu abandonner les lunettes la veille du départ, effrayée à l'idée de passer trois mois à manipuler le casque de moto avec les lunettes à retirer à chaque fois. Cela fait donc trois semaines que je les ai et je me suis énervée plusieurs fois une demi-heure devant ma glace sans arriver à les mettre. Après trois opticiens qui refusent, j'en trouve une qui veut bien me consacrer le temps nécessaire. En plus, elle est motarde.



Eglise Jeanne d'Arc à Rouen (juillet 1999)



Cathédrale de Rouen (juillet 1999)

A mon retour, un message sur mon portable m'indique que j'ai bien un rendez-vous à Caen demain. Mon frère n'est pas là ce soir, mais il a des tas de bandes dessinées. Mes parents sont revenus dans leur résidence principale, à dix kilomètres, mais je résiste à la tentation d'aller me faire dorloter chez eux. Il faut couper le cordon, sinon je ne vais jamais décoller.

Jeudi 16 juillet : Rouen-Caen

Vu le temps maussade, je peux bien traîner un peu. Mes parents passent, et on se quitte en se disant "à dans trois mois", cela réjouit modérément ma mère qui trouve cela bien long.

Normandie, rien de nouveau sous la pluie

Après un rapide déjeuner avec mon frère, je reprends la route vers Caen. Evidemment je suis à la bourre, je fonce sur l'autoroute, autant dire que je zappe un peu la Haute Normandie. Il pleut des hallebardes, c'est l'occasion de tester mon équipement de pluie. Pas mal, à part les bottes.

J'arrive sur Caen juste à temps pour aller déposer mes bagages à l'hôtel que j'ai réservé avec le Guide du Routard (le « GdR »), et foncer chez mon élue, Marie, conseillère municipale de Caen. Elle est très accueillante, mais j'ai du mal à lui arracher des anecdotes, on parle surtout de politique. Puis son mari arrive, il est très gentil aussi, et il me re-raconte tout ce que j'ai entendu depuis deux heures.

Je prends congé d'eux après le thé, et vais réaliser une aquarelle des remparts du château ducal.



Château ducal de Caen

J'inaugure la technique "encre + aquarelle" et j'en suis tellement contente que je m'offre dans la foulée une bonne petite bouffe. Je me livre à mon exercice favori, le repérage de personnages intéressants. Là il y a un homme avec un profil magnifiquement caricatural. Allez, je le croque.

Vendredi 17 juillet : Caen - Saint-Lô

L'hôtel est sympathique mais un peu bruyant. En fait il y a une bande de choristes hongrois qui ont répété au piano, fort tard dans la nuit.

Au petit déjeuner, un homme, un anglais, demande où il peut trouver un pressing. Je l'observe, fascinée : j'ai rarement vu un homme aussi peu gâté par la nature : crasseux des pieds à la tête, l'estomac qui dépasse de la chemise qui dépasse du pantalon, le visage plat et épais, criblé de cicatrices de petite vérole. J'en suis désolée pour lui, mais la dessinatrice que je suis se régale quand même.

Je demande à la patronne si le fait d'être référencée dans le "GdR" lui a apporté de la clientèle. Elle me répond "un monde fabuleux", mais cela lui

demande un travail phénoménal parce qu'il faut être à la hauteur de la critique du GdR, quelles que soient les circonstances et son humeur à elle.

Vers Saint Lô

Je prends la route vers Luc sur Mer, pour me rendre à Saint Lô en longeant la côte du Débarquement. Je m'arrête (brièvement à cause des bagages) à Omaha Beach et à la pointe du Hoc, dont l'évocation de l'assaut en juin 1944 m'émeut toujours. Les premiers soldats alliés qui ont escaladé la falaise savaient parfaitement que la mort les attendait en haut. Je ne sais pas ce que j'aurais fait à leur place.

Sur la route, une amie me téléphone. Pas facile de répondre, en moto. Il faut s'arrêter sur le bas-côté, s'emparer du téléphone, décrocher, hurler "bougez pas j'enlève le casque", poser le téléphone, enlever effectivement le casque, reprendre le téléphone et répondre d'un ton gracieux : " bonjour comment allez-vous !". Et encore, je n'ai plus de lunettes.

Entre Luc et Isigny, la météo est, disons, alternée. Un peu de pluie, un peu de soleil pour sécher.

Vers Isigny, premier incident mécanique du voyage : le compteur de vitesse et de kilométrage cesse de fonctionner. Bon, cela ne m'empêche pas de rouler, mais les kilomètres effectués dorénavant ne seront pas enregistrés. J'en ferai 700 avant de trouver un nouveau câble. Je me demande si ce n'était pas arrivé avant, et si ma moto n'avait bien que 20000 kilomètres quand je l'ai achetée...

A Saint Lô, m'attend François, jeune conseiller municipal, un ancien client de l'ANDL, l'organisme de formation d'élus dont je m'occupais jusque fin juin. J'arrive vers 15 heures ; François vient me chercher à l'Hôtel de ville, m'emmène chez ses parents, qui me réservent un accueil simple et chaleureux. Je m'installe puis nous allons visiter la ville. Je n'avais jamais réalisé à quel point Saint-Lô avait été détruite le 6 juin 1944 : sept maisons habitables à la fin de la guerre ! Ce que je ne savais pas non plus, c'est que les bombardements avaient été 100% américains. Cependant, la reconstruction est plus heureuse que celle du Havre, par exemple. On distingue bien le schéma d'ensemble, du haut de l'ancienne tour de séchage de tuyaux de pompiers.

François ayant une réunion, il me laisse devant les remparts, avec une heure pour faire une aquarelle.



Cathédrale de Saint Lô

Nous dînons avec ses parents et deux de ses amis, dont un séminariste qui a fait l'aller et retour à Saint Jacques de Compostelle à pied, en neuf mois, avec juste une tunique, sa bible, son psautier, sa brosse à dents et un slip de rechange. Il a vécu tout ce temps de la générosité des habitants. Cela me fascine que l'on puisse encore faire ça aujourd'hui. Mais il m'explique un truc que j'ai souvent constaté en randonnée : si ce n'est pas la première porte qui s'ouvre, c'est la deuxième ou la troisième.

Samedi 18 juillet. Saint-Lô - Paimpol (Côtes d'Armor)

Ce matin, François fait venir un de ses collègues, Dominique, le maire adjoint chargé de la culture. Le courant passe tout de suite ; c'est un vrai cultureux, avec le look qu'il faut, prof de lettres et poète. Il vient de réaliser le livret d'une comédie musicale et d'en donner une représentation devant 600 personnes. Il me livre des tas d'observations et d'anecdotes sur son mandat (pour une fois que j'ai des anecdotes !) C'est un régal.

Du tourisme en accéléré

Après un rapide déjeuner sur le pouce, je prends congé de François et ses parents, à regrets, mais il faut continuer. Je suis attendue à 18 heures à Paimpol chez mon copain Jean-Pierre, l'un des formateurs avec qui j'ai travaillé à l'ANDL.

Je passe par le Mont Saint Michel, que je n'avais jamais vu ; sur la route il y a des bouchons monstrueux, mais avec la moto, zouuu ! on double tout le monde. Je n'ai hélas pas le temps de m'arrêter au Mont, parce qu'il faut terminer à pieds depuis le parking. Je me contenterai de photos prises de loin, mais c'est pas mal, pour une première fois.



Mont Saint Michel (septembre 2000)

Ensuite, direction Saint Malo, que je n'ai jamais vue non plus, par la côte, la pointe du Groin. Il fait beau, c'est à dire, il ne pleut pas.

Après Saint Malo (mérite un arrêt plus long !), je passe le barrage de l'usine marémotrice de la Rance. Quand j'étais petite, on nous la présentait en cours de physique comme une technologie d'avenir, expérimentée ici. Bon, vingt ans plus tard, EDF ne l'expérimente toujours qu'ici.

Sur le barrage, il y a un gros, gros bouchon. Je passe entre les voitures, et arrive devant le pont mobile, levé (d'où le bouchon). C'est drôle : il y a au moins trente motos, on a l'impression qu'on est passés au tamis à travers les voitures. Comme c'est pareil de l'autre côté, au moment où la circulation est rouverte, tout ce petit monde démarre dans un énorme vrombissement de moteurs, on dirait une "concentre."

J'arrive finalement chez Jean-Pierre vers 18 h 30. Il y a là sa femme, Catherine, leur petit garçon, l'adorable Thomas, ses parents et des amis. Après un rapide dîner on file écouter un concert de chansons de marins. Il fait froid dehors mais c'est marrant. De bons musiciens, et de grasses plaisanteries très franchouillardes pour présenter les chansons.

Dimanche 19 juillet. Païmpol.

Une petite visite de Païmpol (le fond du port, à marée basse, est très vaseux et très inégal, c'est un peu bizarre), et après le déjeuner on va sortir le bateau pour faire un tour jusqu'à l'île de Bréhat. Il n'y a pas un poil de vent, on fait presque tout au moteur, mais un bon soleil bien chaud nous permet de bronzer. Jean-Pierre avoue n'y connaître pas grand chose en navigation. Je n'y connais rien non plus, alors on entreprend de repérer ensemble à quoi sert quelle écoute. Heureusement qu'il n'y a pas trop de vent, ça nous évite de trop lourdes conséquences suite aux fausses manœuvres...

On est de retour juste à temps pour entrer dans le port, sinon on est coincés, à cause du tirant d'eau.

Lundi 20 juillet. Païmpol.

On essaye de prendre rendez-vous avec le maire du village, pour mon reportage, mais ça sera sans succès.

Après le déjeuner autour d'un magnifique saumon du coin, parfaitement illégalement pêché dans la rivière au bout du jardin, la petite famille bricole, et je leur réalise une aquarelle de leur maison : ça fait plaisir, c'est original, et moi ça ne me coûte pas cher... puis une autre balade, vers le château de la Roche Jagu, d'où on a une vue splendide sur la vallée du Rieu.

Mardi 21 juillet : Païmpol - Lorient

Après quelques coups de fil pour des rendez-vous (à Vannes, notamment, je ne connais personne mais je dois m'y arrêter pour un sponsor, alors j'appelle tout simplement le secrétariat des élus), je prends congé de mes amis vers midi. Direction : Vannes, donc, mais pas directement. Pourquoi couper tout droit à travers la Bretagne ? Je n'ai jamais vu Brest, ni la pointe du Raz. Allez, cela ne fait qu'un petit détour...

Tour de Bretagne en 8 heures

Je longe la côte jusqu'à Perros-Guirec. Je ne savais pas qu'en ce moment même, des gamins, au large, étaient en train de se condamner à mort. J'apprendrai quelques jours plus tard cette horrible histoire de petits marins livrés à eux-mêmes, au mépris de toute réglementation existante, par un curé qui prétendait faire du scoutisme.

Je passe ensuite par Pleumeur Baudou, à cause du radôme. Vous n'avez jamais entendu parler du "radôme-de-Pleumeur-Baudou"? Moi, cela a bercé mon enfance. Fameuse boule blanche. Ils doivent la repeindre souvent.

Puis, vers l'ouest, le temps se gâte. Je m'arrête à une crêperie, juste le temps que dure l'averse. Un message de la mairie de Vannes m'apprend que l'adjointe à la culture me recevra demain.

Je fonce ensuite vers Brest. J'y prends quelques photos puis file vers Douarnenez, par Locronan. Locronan me consterne. C'est plein à craquer de touristes, ce patelin n'a plus rien de naturel : c'est devenu un gros décor de cinéma. Pire que Venise, qui a gardé malgré tout un minimum d'authenticité (quand on s'éloigne du Rialto).

Depuis Douarnenez, direction la pointe du Raz, mais je bifurque vers la pointe de Van, où je m'arrête pour me balader, c'est trop beau. Il n'y a personne ici. Ils sont tous à la pointe du Raz ! Pourtant, le paysage est le même...

Puis c'est la baie des Trépassés, qui n'a en soit pas grand chose d'intéressant (des hôtels, une plage) ; la pointe du Raz ne se visite qu'à condition de s'arrêter, pour 20 F, au parking, même les motos. Comme ça m'énerve de payer le même tarif qu'une voiture alors que je prends trois fois moins de place, je m'en vais.

Quelques coups de fil infructueux pour trouver un hôtel à Vannes (ceux indiqués par le GdR sont tous complets) me poussent à foncer vers l'est pour trouver une chambre pendant qu'il en est encore temps. Je commence à envisager tous les scénarios : presbytère, gendarmerie, belle étoile...

J'arrive à Lorient à 20 heures, je décide de chercher un hôtel ici, cela me paraît plus prudent. J'en trouve un tout de suite, m'installe et vais faire un tour en ville. Non seulement il n'y a strictement rien à voir à Lorient, mais en plus c'est épouvantablement mal indiqué et les feux sont particulièrement désynchronisés. J'ai cherché un "centre ville" pendant une demi-heure. Sans succès. Il y a des panneaux... mais point de centre ville.

Je rentre à l'hôtel très déçue, dîne rapidement (c'est tellement mauvais que je me demande comment l'hôtel a obtenu son label "Logis de France"), répare la lampe et les rideaux de ma chambre et m'en tiens là pour aujourd'hui. Au fond, j'ai roulé 8 heures, c'est pas mal.

Mercredi 22 juillet : Lorient-Vannes.

Je suis réveillée par des cris et des vociférations furieuses. Quand finalement j'émerge dans le hall de l'hôtel, je tombe sur le patron, qui a un fusil entre les

maines et l'air très, très mécontent. Charmant. Il en a après des types dans une camionnette sur le parking, que je n'identifie pas très bien, et je ne détermine pas vraiment non plus ce qu'il leur reproche. Il appelle la police, la patronne le calme un peu, et je profite de cette accalmie pour payer ma note et filer d'ici en vitesse.

L'objectif, c'est Vannes, et ce n'est pas loin. J'en profite pour me détourner vers les alignements de Carnac. Je fais le tour des sites, un peu déçue parce que je les imaginais plus vastes, et reprends la route vers Vannes.

Après un bref tour en centre ville pour ne trouver que des hôtels très chers, je reviens à celui que j'avais vu sur la sortie de la nationale.

Après un peu de repos je vais visiter la ville et le bord du golfe du Morbihan. Le temps est maussade mais sec ; je pars tranquillement en pantalon blanc et petit blouson. Arrivée sur la côte (vers Arradon), des trombes d'eau me tombent dessus. Je suis trempée à tordre : en moto, on est très vite mouillé. Je m'arrête au supermarché pour faire quelques courses et la caissière, effarée en me voyant, me demande : "il pleut tant que ça dehors ???".

Encore une élue peu bavarde

Après un passage à l'hôtel pour me changer et faire sécher tout ça, je file vers la mairie de Vannes, en tenue de pluie cette fois-ci.

L'adjointe qui me reçoit, Annick, est charmante, mais elle n'a pas des tonnes d'anecdotes. Je cherche pourtant dans tous les coins, ça donne à peu près ça :

" Vos rapports avec le public ?

- ça va.

- vos relations avec le maire ?

- ça va.

- vos relations avec l'équipe ?

- ça va.

- vos relations avec les partenaires ?

- ça va.

- comment vos proches vivent votre mandat ?

- ça va.

- la campagne électorale ?

- ça s'est bien passé.

Après une heure comme ça (c'était intéressant quand même), on se sépare, elle est toute désolée : "vous m'auriez demandé des anecdotes sur mon travail d'avocate, là j'en avais..."

Jeudi 23 juillet : Vannes-Behuard (Maine et Loire)

Départ ce matin direction Angers, en passant par Nantes. Il pleut, bien sûr.

Petit pèlerinage

Je m'offre un petit plaisir : un détour par Kercabellec, bled sinistre au nord de Guérande (pardon les Kercabellecois !), où ma famille avait passé des vacances désastreuses en 1980. Tout le monde s'était disputé, enfermés que nous étions à dix dans une petite bicoque parce qu'il pleuvait dehors.

A cette seule évocation, dans la famille, les regards se voilent, les mâchoires se crispent, les visages se ferment.

18 ans plus tard c'est toujours aussi sinistre, et il pleut toujours. Je me demande si entre les deux, il a fait beau.

Un passage à Nantes pour acheter un câble de compteur de moto et je reprends la nationale direction Angers. Vers 16 heures j'arrive à Béhuard, chez mon amie Armelle, une ex-collègue de bureau. C'est un village entièrement sis sur une île au milieu de la Loire. La mère et les neveux d'Armelle m'accueillent très gentiment. Celle-ci m'emmène visiter le village et les bords de Loire ; Béhuard dispose d'une jolie petite chapelle dressée sur un rocher, au milieu du village, qui est un lieu de pèlerinage assez fréquenté, bien qu'il ne s'y soit rien passé de particulier.

Puis nous rentrons parce que j'ai rendez-vous avec Marie-Françoise, une conseillère municipale. Elle se fait attendre et du coup, une fois qu'elle est là, la discussion se poursuit tard, mais je me régale ; j'apprends plein de choses sur les inondations, dont le village est régulièrement affligé ; par exemple, c'est tout un art d'y circuler en barque à ces périodes : il faut connaître les courants, très spécifiques, et les obstacles qui affleurent... Elle me raconte aussi ses démêlés avec l'administration du fleuve, les zones constructibles ou non...

Vendredi 24 juillet : Behuard - Saint Barthélémy d'Anjou (Maine et Loire)

Petite aquarelle de la chapelle.



Chapelle de Béhuard

Après le déjeuner, et le café, paisible, sur la terrasse, et un autre café, au troquet du village, Armelle m'emmène faire deux-trois petites courses dans la région. On s'arrête à des ruines qu'elle ne connaissait pas, on constate elle n'avait rien perdu.

Au retour, on refait une petite balade dans l'île, et à 18 heures, je prends congé, à regrets comme d'habitude. Toute la petite famille m'assiste pour charger la moto.

Direction 20 kilomètres de là, à Saint Barthélémy d'Anjou, où je dois passer la nuit chez Cécile, une amie d'enfance, son mari Benoît et leurs enfants. J'ai appelé mardi dernier, après un silence de 5 ans (j'ai deux maisons et trois enfants de retard), pour leur demander si je pouvais m'incruster. Pas de problème.

La seule inquiétude c'est : est-ce qu'après tout ce temps on a encore des choses à se dire ? Oui, parce qu'on est arrivé à un âge où les couples d'amis, quand ils ont des enfants, sont sortis du stade "premier enfant /repli sur vie de famille/amour fusionnel/t'as fait chauffer le biberon? /c'est le bonheur, tu peux pas savoir" insupportable pour les copains célibataires. Après quelques enfants, les couples s'intéressent de nouveau à ce que font leurs amis qui n'ont pas de progéniture. C'est le cas de Cécile et Benoît, et on passe toute la soirée à discuter du monde.

Samedi 25 juillet : Saint Barthélémy-Taillbourg (Charente Maritime)

Toute la matinée, je m'apprête à partir, mais finalement, après des démonstrations de photo numérique pour l'aînée et un dessin pour la deuxième, mes hôtes m'invitent à rester déjeuner. Impossible de résister. Mon programme de l'après-midi rétrécit à vue d'œil.

Finalement, je pars vers 15 heures. Je n'ai plus beaucoup de temps. Un rapide petit tour près du château, puis je remonte la Loire vers Saumur. Un passage à l'abbaye de Fontevraud ; c'est magnifique mais je n'ai ni le temps ni la possibilité de visiter (la moto chargée...) et je fonce vers Saintes. Arrêt goûter à Parthenay, qui est une jolie ville, et j'arrive à 20 heures chez mon oncle Claude et ma tante Monique, à Taillebourg (à 15kilomètres de Saintes).

Oncle Claude est mon parrain, et c'est un archéologue réputé, spécialiste des sépultures collectives au néolithique (si, si, on l'invite comme conférencier dans des colloques internationaux sur le sujet). Monique et lui sont des enseignants de haut vol, à la retraite.

Dimanche 26 juillet : Taillebourg

Ce matin, petit tour dans Saintes, à l'Abbaye aux dames, magnifique.

A mon retour, mon frère Damien, qui est responsable d'une troupe pionniers (scouts de 16-18 ans) dans le coin est là avec ses amis chefs. Ils ont monté une pièce de théâtre "Meurtre dans la cathédrale", sur la vie de Saint Thomas Beckett et donnent des représentations dans la région. Nous déjeunons dehors, sous le chêne, et discutons jusque tard dans l'après-midi. La chaleur, la fatigue et le petit vin nous plongent dans une vague somnolence, sauf mon frère qui a horreur de toute forme d'alcool, ce qui ne laisse jamais de m'intriguer. Avant de partir, celui-ci m'invite à venir rendre visite aux pionniers demain, pour le déjeuner. En effet, je connais nombre d'entre eux.

Lundi 27 juillet : Taillebourg

J'abandonne donc mon oncle et ma tante pour le déjeuner, et rejoins les garçons ; j'espérais faire plus ou moins sensation avec ma moto (c'est quand même des petits gars de 16 à 18 ans), mais c'est raté, j'arrive avant eux au rendez-vous.

Ils arrivent finalement, et après le pique-nique, je passe une partie de l'après-midi à les dessiner ; ils ont tout fait eux-mêmes : mise en scène, musique, éclairage, costumes, décors... et ils jouent sacrément bien, les bougres.

Ils sont tout contents de me voir les croquer à la plume.



Retour à Taillebourg, et visite du château qui fait la fierté de la ville (mais pas du maire, qui aimerait bien le raser, m'expliquent Claude et Monique).

Puis nous nous rendons à Saintes, pour assister à la représentation de la pièce. J'y retournerai mercredi pour les dessiner, mais là j'écoute.

Je rentre un peu plus tard que mes oncle et tante ; arrivée devant le portail du jardin, pour l'ouvrir, j'entreprends de poser ma moto ; mais la béquille s'enfonce dans un dévers et badaboum ! Par terre.

Penaude, j'appelle à l'aide mon oncle qui, en pyjama, vient gentiment m'aider à la relever, tout en se retenant de rire.

Mardi 28 juillet : Taillebourg

Hier, mon oncle a réalisé qu'il connaissait des élus locaux, dans le coin, et que ce serait plus simple pour moi d'en rencontrer par son intermédiaire. C'est pour cela que ce matin j'ai rendez-vous avec Marcel, un viticulteur Charentais, conseiller général et ancien maire. Mon oncle m'a envoyé vers lui parce que "c'est un type très truculent, qui raconte toujours plein d'histoires". Certes, mais quand vous demandez à quelqu'un, à froid, dans le blanc des yeux, "racontez-moi des anecdotes" il vous regarde sans mot dire, l'air un peu gêné, remue sur sa chaise, puis bredouille "ben là, euh, comme ça, non". Il a fallu que je change de technique. Ces élus me prennent trop au sérieux !

Comme tout viticulteur qui se respecte, Marcel n'est pas content de la conjoncture. On discute autour d'un pineau. Il a très mal pris son échec aux dernières municipales : "cela faisait trois mandats que j'étais là ! Ils ne pouvaient pas me jeter comme ça !".

Je passe à Saintes pour déjeuner tranquillement dans un petit restaurant, et mieux visiter le centre ville. Puis je rentre à Taillebourg et passe la soirée avec Claude et Monique. Celle-ci promet de me mettre en contact demain avec l'une de ses amies qui connaît des élus.

Ils me font goûter un étonnant produit, que leur fournit mon élu de ce matin : mélange de cognac et d'orange, très bon.

Mercredi 29 juillet : Taillebourg

Après le déjeuner je me rends à Geay (500 habitants), où m'attend Simone, une adjointe au maire, qui s'avère, comme d'habitude, passionnante. Et avec des anecdotes.

Après l'avoir quittée, je me rends sur l'île d'Oléron, en traversant le pont dans des conditions de vent assez désagréables pour un motard. L'île est un peu décevante, d'autant qu'il ne fait pas très beau. Puis je me rends à Brouage, sur laquelle j'avais vu un reportage il y a bien longtemps. Cette ville fortifiée était un port, dans le temps (il y a trois siècles) mais aujourd'hui la mer s'est retirée et la cité est là, isolée au milieu des marais.

Il me reste peu de temps pour visiter Rochefort : j'y renonce parce que pour entrer par le sud il faut passer sur le pont à péage. Pour ne pas payer, il faut

faire un détour de 20 kilomètres et entrer par le nord. Indignée, je fais demi-tour.

Je dois retrouver les scouts de Damien à Sablonceaux, abbaye où ils donnent une représentation de leur pièce, et les dessiner sur le vif.

Ainsi, pendant une scène, je fais un croquis, directement à l'encre, des personnages. Puis je mets de la couleur (pas évident dans le noir de l'église), arrête pour croquer la scène suivante, reviens à la couleur du dessin précédent et ainsi de suite... Cela rend pas mal, il faudrait que je relance la mode des reportages dessinés.

Après la pièce, les garçons s'agglutinent autour de mon carnet pour voir les dessins. Je n'ai pas intérêt à en avoir oublié un... et ils sont trente. Ils ne se reconnaissent pas souvent, mais ils sont contents quand même.

Jeudi 30 juillet : Taillebourg-Angoulême.

Je passe la journée sur mon site Internet, que je mets enfin en ligne ; les premiers essais sur le net, néanmoins, ne sont pas concluants.

J'ai décidé de partir aujourd'hui, direction Angoulême, puis Limoges et la Corrèze, pour rejoindre mes amis parachutistes en compétition à Rodez la semaine prochaine.

Comme à 19 heures je n'en ai toujours pas fini avec la mise en ligne du site, Claude et Monique me proposent de rester encore une nuit. Comme je m'y attendais, pour résister à la tentation, j'avais déjà réservé mon hôtel à Angoulême. Je suis ici depuis 5 jours déjà, c'est très agréable, mais j'ai encore 9000 kilomètres à faire.

Je quitte la famille pour de bon...

Je les quitte donc vers 21 heures, et par Cognac et Jarnac, arrive sur Angoulême vers 22 heures. La patronne de l'hôtel, que j'avais prévenue de mon heure d'arrivée, m'attendait.

Cet hôtel était conseillé par le Guide du routard pour son rapport qualité prix. Effectivement, il est simple, pas cher, voire un peu miteux. Mais les gens sont très gentils. Il y a un bar à sacs à vin, comme j'aime bien les appeler, qui exhale cette traditionnelle odeur mélangée d'haleine vineuse, de bière, de cigarette refroidie et de skaï de banquette défoncée avec la vieille mousse qui dépasse.

Comme je n'ai pas dîné, la patronne me prépare un petit repas simple, mais avec une bavette d'une qualité à laquelle je ne m'attendais pas compte tenu du décor et de l'heure.

La chambre ne disposant pas de chaise je travaille un peu avec mon ordinateur, assise sur mon top case. Le lit est tellement mou qu'une fois dedans, je ne vois plus rien autour de moi, sauf le plafond.

La patronne me dira le lendemain qu'ils le savent bien mais que comme ils vont vendre l'hôtel, ils ne vont tout de même pas refaire la literie.

Vendredi 31 juillet : Angoulême-Limoges

Vraiment, ce lit était bien mou.

Premiers soucis mécaniques

Un objectif essentiel aujourd'hui : trouver un concessionnaire Kawasaki, car la chaîne de ma moto fait un bruit effroyable, grincements et claquage au démarrage. J'ai vaguement l'impression qu'elle manque de graisse...

J'ai repéré l'adresse, et une employée de la poste d'Angoulême se plie en quatre pour m'expliquer comment m'y rendre, croquis et explications fournies à l'appui.

Evidemment, quand j'arrive devant, c'est fermé, je n'ai plus qu'à aller me balader en centre ville.

Après un détour chez MacDo (le seul du voyage !), je repère une petite place agrémentée d'une étrange décoration à base de mains géantes (une sculpture "chirale"). Cela me paraît un bon sujet d'aquarelle, j'engloutis donc mon hamburger et entreprends de dessiner, directement à la plume. Malheureusement, au moment de passer à la couleur, je m'aperçois que je n'ai pas ma boîte d'aquarelle. Tant pis, cela en restera au stade du croquis, et je continue ma visite du centre ville, ce qui consiste essentiellement à m'attabler à une table de café avec un livre, au soleil.

Le soleil a vite fait de disparaître et je retourne chez Kawasaki, où l'accueil est fort aimable.

J'explique le problème et ce que je pense être le diagnostic au patron, qui va regarder l'engin et me demande : "cela fait longtemps que vous avez graissé la chaîne ? " Je réponds, pas très fière de moi : "euh, pas depuis que je suis partie, cela fait 2500 kilomètres..." "Evidemment, me dit-il, surtout avec beaucoup de pluie... bon, on est très occupés mais on doit pouvoir vous faire cela tout de suite".

Dans l'atelier, le mécano me laisse gentiment entrer alors qu'il n'a pas le droit ; on regarde ensemble la chaîne et en la graissant, il me montre la couronne, "complètement niquée" ; je proteste, le kit chaîne est tout neuf ! Mais 2500 kilomètres sans graisser, cela a suffi pour le bousiller. Allez, cela tiendra bien encore un peu... à condition de graisser souvent.

10 minutes plus tard, pestant après mon garagiste à Paris qui ne m'avait pas donné d'instructions, mais surtout après moi-même qui aurais pu lire le manuel de la moto plus attentivement, je repars, armée d'une bombe de graisse.

Je me promène un peu dans le coin, puis retourne à l'hôtel chercher mes affaires, afin de rejoindre Limoges ce soir.

La campagne est très agréable, d'autant qu'il fait beau, et que la lumière tombante donne au paysage, traversé par la Vienne, cette teinte dorée que j'aime tant.

A Limoges, je m'arrête au premier hôtel pas trop cher que je trouve. Dans le hall, je lis le journal pour les programmes de cinéma, et je tombe sur une annonce alléchante : "demain, concours d'aquarelle à Saint Laurent sur Gorre...". Eh, pourquoi pas ? Cela va me donner une idée de ce que je vaudrai.

Samedi 1^{er} août : Limoges

Vers 13 heures je prépare mon sac pour me rendre au concours d'aquarelle, et là je découvre avec horreur que j'ai vraiment perdu ma boîte de couleurs. Aïe aïe, c'était le cadeau de ma sœur pour mes 25 ans... et cela vaut cher ces trucs là.

Je suis sur place à 15 heures, équipée d'une petite boîte de couleurs de dépannage, à 100 F.

En fait, il y a trois concurrents ! C'est la première édition, alors ce n'est pas très connu, comme concours.

On a jusqu'à 18 heures pour réaliser une aquarelle d'un site quelconque dans la ville (de fait, tous les sites sont quelconques !).

Je m'installe devant la mairie, parce qu'il y a une jolie maison à colombages. Bientôt, une journaliste de Radio France Limoges me rejoint avec son magnétophone pour m'interviewer, parce que les deux autres concurrents ne veulent pas. Je ne vois pas l'intérêt de jouer les stars ou les artistes-qui-ne-veulent-pas-être-dérangés-en-pleine-inspiration, et je réponds volontiers à ses questions. En fait, je lui explique pourquoi j'ai choisi ce point de vue (l'agencement des bâtiments, le mélange pierre/végétation, les volumes, la maison à colombages...) et lui détaille un peu ma technique ("l'aquarelle c'est l'art de ne pas peindre") ; elle me quitte dix minutes plus tard, visiblement enchantée : "c'était très intéressant, merci beaucoup !".

Pas mal de badauds s'arrêtent pour regarder et faire quelques commentaires, ce qui ne me dérange pas particulièrement. Puis une vieille dame s'approche, toute timide, et me demande si elle peut rester un peu. On se met à bavarder, puis il commence à pleuvoir et elle m'abrite sous son parapluie. Elle

va même demander à une amie dont la fenêtre donne sur la place si je peux m'installer chez elle, mais ce n'est pas possible (je n'ai plus du tout le même angle).

On discute encore une bonne heure comme cela, et quand j'ai fini mon aquarelle (que je déteste), il n'est que 16 heures 30, j'ai le temps d'en faire une autre. La vieille dame m'emmène sur un petit pont, et toujours en sa compagnie, en bavardant de choses et d'autres, je peins le clocher du village et les arbres devant.

A la fin, elle me raccompagne jusqu'à ma moto, ravie, en m'expliquant qu'elle a passé une après-midi formidable, elle s'en souviendra longtemps. Je lui réponds que de ce fait, même si je ne gagne rien, je n'aurai pas non plus perdu ma journée.

Bonne surprise

Le concours s'intègre en fait dans une vaste exposition d'aquarelles ; avec l'un de mes concurrents, nous en faisons le tour ; la qualité de ce qui est exposé me flanque des complexes, mais lui me rassure en m'expliquant comment certains artistes s'affranchissent de tout travail de dessin en peignant directement au dessus d'une diapo projetée...

Vers 18 heures, une des employées de l'Office de tourisme se précipite vers moi pour me dire qu'on m'entend à la radio. Je ne capte qu'un petit bout de l'interview mais c'est amusant de s'entendre.

Finalement, on nous réunit tous à l'intérieur ; il y a plus d'organiseurs que de concurrents... Ils prennent une petite photo et la responsable nous explique, en me regardant, qu'il y a un premier prix et deux 2èmes ex-aequo. Et elle me tend l'enveloppe du premier prix !

Incroyable ! J'étais venue comme ça pour voir, je leur ai donné une aquarelle dont je ne suis pas très contente, au moins l'un de mes concurrents a l'habitude des concours et expose régulièrement, et je gagne ! Je quitte tout ce petit monde, ravie, et trouve 300F dans l'enveloppe. Eh ben, cela va rembourser la nouvelle boîte de couleurs...

Je leur ai laissé l'une des deux aquarelles (est-ce qu'elle illustrera l'affiche du prochain concours ?), mais pas mon adresse, c'est idiot. Tu parles d'une commerciale.

De retour à Limoges, je téléphone à ma mère pour lui raconter cette journée et elle me répond, hilare : "J'espère que tu notes tout !"

Dimanche 2 août : Limoges-Bort les Orgues (Corrèze)

Il fait assez beau, ce matin. Je descends les bagages à la réception, règle la note et après une visite à travers le quartier ancien, charge la moto et quitte Limoges, direction la Corrèze, sans objectif précis. Je n'ai pas de rendez-vous avec des élus, car le dimanche je m'octroie un peu de congé, et de toutes façons je n'arrive pas à joindre ceux que je connais dans la région.

Il ne pas si chaud que cela et le temps se couvre progressivement. Un petit chemin de terre un peu cahoteux me conduit jusqu'en haut du mont Gargan, d'où l'on a une belle vue sur les collines qui entourent la Vienne. Il y a sur cette colline, juchée au milieu d'un champ de fleurs, une chapelle du 19^{ème} siècle en ruine ; un panneau explique que ce ne sont ni les intempéries ni les guerres qui l'ont mise dans cet état, c'est juste... les vandales. Ce n'est pas très simple de faire demi-tour dans un petit chemin de terre à ornières, avec une moto chargée. Cela me prend un peu de temps.

Humide Corrèze

Je continue à travers la Corrèze, et à Surdoux le ciel me tombe dessus. Je ne trouve pas d'abri alors je me dis que je sécherai en roulant. Un peu de pluie pour se mouiller, un peu d'air sec et de vent pour sécher. Ce principe fonctionne jusqu'à un certain taux d'humidité des vêtements, qu'aujourd'hui heureusement je ne dépasserai pas. A 16 heures je m'arrête pour goûter et commence à songer à trouver un hôtel. Mon rêve ce serait d'en trouver un qui me loge gratuitement contre une aquarelle. Un gîte, par exemple, ou une chambre d'hôtes.

Je passe à Saran, le village de Madame Chirac, dont les collaborateurs à l'Elysée ne se sont jamais donné la peine de répondre ma lettre sollicitant un entretien avec elle (elle est maire adjoint et conseiller général), ni par oui ni par non.

Après Egletons je repère une chambre d'hôtes dans une petite maison pleine de charme. Je prends mon courage à deux mains pour aller tenter ma chance. Malheureusement les propriétaires sont hollandais, et comme ils ont déjà du mal à m'expliquer en français qu'ils sont complets, je n'essaye même pas de leur proposer une aquarelle. De toutes façons, je ne le sens pas très bien ce coup là. Il vaut sans doute mieux que je propose tout simplement mes services contre paiement, plutôt que de tenter le troc. Avec le troc, au fond, on n'est jamais sûr de ne pas y perdre quelque part.

Je continue ma route, et finalement il n'est plus question de faire une aquarelle, mais de trouver un hôtel tout court parce qu'il commence à se faire tard.

Je pousse jusqu'à Bort les Orgues, et je m'arrête à l'Hôtel de France, avec une chambre très agréable à 120F. C'est parfait, sauf les toilettes sur le palier qui

ne ferment pas à clé. A noter le restaurant qui vous sert un menu pas très cher, succulent et surtout avec un service très, très stylé.

Lundi 3 août : Bort les Orgues-Tulle

Une grande décision aujourd'hui : me remettre au sport, parce que je participe à un stage UCPA dans deux semaines (il était prévu depuis longtemps) et je veux m'y préparer un peu.

Je cours 5 minutes, et après j'ai une crise d'asthme. Mal barrée.

De retour à l'hôtel pour le petit déjeuner, j'interpelle le tout jeune serveur, qui assurait déjà le service hier soir : "vous êtes le fils de la famille ?" Devant son air surpris je lui précise que je le trouve bien jeune pour travailler du matin tôt au soir tard en plein mois d'août. Il m'explique qu'il a seize ans mais qu'il fait plus jeune, il sait, et qu'il est en stage pour l'école hôtelière. Cruelle mais compatissante, je lui demande s'il supporte de penser à ses amis qui se prélassent à la plage.

Journée plus artistique que sportive

Puis, avec l'autorisation du patron, je m'installe sur la terrasse pour faire une aquarelle, avec vue sur les Orgues, longues coulées verticales de roche, en haut des collines, que l'on voit très bien d'ici. Le jeune serveur passe régulièrement voir les progrès du dessin. Autour de moi, les gens s'installent pour le déjeuner mais les patrons me laissent tranquille.



Bort les Orgues

Ils m'offrent même le café.

En quittant la terrasse, je passe devant les cuisines, et là le serveur m'arrête parce qu'il veut montrer l'aquarelle aux cuisiniers, qui s'agglutinent autour du carnet.

Je quitte Bort pour me rendre au château de Val, petite forteresse qui dominait autrefois la vallée, mais qui se trouve maintenant sur une presqu'île au milieu d'un lac artificiel. Beaucoup de peintres s'en sont régalés, à mon tour.

Pour réaliser mon aquarelle je gare ma moto à côté d'une voiture, en butée contre une barrière, sur le parking légèrement en pente.

Mais, plus tard, je veux la reprendre, une voiture s'est garée de l'autre côté. Du coup, impossible de manœuvrer, coincée entre les deux voitures, avec la pente qui me pousse contre la barrière... et impossible de reculer parce qu'il n'y a pas de marche arrière et que la moto pèse ses trois cents kilos....J'ai vraiment l'air idiot, là debout près de ma moto, à me gratter la tête de perplexité.

Heureusement, deux hommes qui se trouvaient non loin de là ont compris ma situation embarrassante ; ils s'approchent et me proposent leur aide. A trois, on arrive à reculer la moto. Je retiendrai la leçon.



Château de Val

Je reprends la route direction Tulle, par le Cantal. Les paysages commencent à être magnifiques. En remontant le long d'une petite gorge dans le Cantal,

je traverse des forêts de sapins qui sentent bon la montagne humide. Enfin le dépaysement, cela me rend euphorique. Je chante.

Après Riom la Montagne, puis le barrage de l'Aigle, je rejoins Tulle, et m'installe dans un petit hôtel, toujours en suivant les conseils du guide du routard. Je rejoins pour le dîner Sabine, une employée du Conseil général, qui m'a contactée à la demande de l'adjoint à la culture de Saint-Lô, rencontré quelques semaines auparavant. Elle a deux ou trois noms d'élus à me donner pour mon reportage. On ne se connaît pas mais la cordialité de la conversation téléphonique nous pousse à nous proposer mutuellement de dîner ensemble. On se décrit réciproquement pour arriver à se reconnaître.

Après un dîner très agréable (j'ai goûté la tête de veau, mais bof) on se ballade dans Tulle, qui est plus jolie que je ne m'y attendais, et plus petite aussi : la ville ne peut pas s'étendre, car elle est entourée de collines.

Mardi 4 août : Tulle-Saint Flour (Cantal)

Hélas, aucun des élus en question n'est disponible pour me recevoir.

Du coup, je reprends la moto, et file vers le Sud, sur la N20. Là-bas, il semble y avoir du soleil, mais il s'éloigne au fur et à mesure que j'approche.

Comme je suis un peu fatiguée, je décide de m'arrêter dès que possible, en l'occurrence à Aurillac. Mais la circulation y est difficile, même en moto, cela me décourage, je continue vers l'est ; tant pis pour la petite après-midi tranquille à l'hôtel.

Humide Cantal

Je traverse les montagnes du Cantal, à travers la pluie et la brume. Je ne vois pas grand chose du paysage mais cela sent bon la montagne sous la pluie, le sapin mouillé, l'herbe humide et odorante, les petits ruisseaux.

Je suis tentée de m'arrêter à un hôtel dans un village, mais en fait la ville c'est quand même mieux pour se promener le soir, une fois les bagages déposés à l'hôtel. Du coup, à force de poursuivre toujours plus vers l'est, je me retrouve à Saint Flour.

A Saint Flour, je ne trouve pas d'hôtel facilement accessible sur la ville haute. Dans la ville basse, je m'arrête à une auberge (l'auberge de la Providence, indiquée par le Guide du Routard). L'aubergiste n'a pas de chambre à prix accessible et se montre assez désagréable. Je ne sais pas si c'est ma tenue de moto (combinaison de pluie et cheveux tout raplatés), ou si c'est parce que je ne le comprenais pas quand il disait "bé" pour "bain". Mais quand je lui dis que 280 F, c'est trop cher, il me répond "il y a des campings". Pauvre tache, je lui taillerai un costard auprès du GdR.

Finalement je m'installe dans un hôtel quelconque mais confortable un peu plus loin. Il n'est pas dans le GdR mais il a des chambres libres.

Mercredi 5 août : Saint Flour- Rodez

Incroyable ! Ce matin IL FAIT BEAU ! Pas un vague soleil intermittent, non, un vrai BIG BLUE SKY !

Cela fête le premier mois de mon voyage. Eh oui !

Après le petit déjeuner je vais me balader dans les collines environnantes, à travers des ronces, buissons et hautes herbes parce que je me perds un peu. Puis je monte en centre ville - belle pierre noire, et beaucoup de vent -, et m'installe sur une terrasse de café pour écrire des cartes postales, parce qu'il n'y a pas de point de vue commode pour peindre une aquarelle. C'est qu'il ne suffit pas d'avoir des jolies choses à peindre. Il faut aussi un peu de recul, et un endroit où s'asseoir.

Ensoleillé Aveyron

A 13 heures il fait TOUJOURS BEAU.

Je repasse à l'hôtel prendre mes bagages et file vers le sud, direction Rodez, par l'Aubrac. D'abord le château d'Auzeulle, ruine fièrement plantée en haut d'un "pog" au milieu de la vallée encaissée de la Truyère. Puis Chaudes-Aigues, qui me déçoit un peu, mais je n'y ai pas vu ce qu'il fallait, me dira-t-on plus tard (j'y reviendrai en mai 1999 et là je serai vraiment impressionnée par la source d'eau chaude à 80 °C). Par contre l'Aubrac, âpre, sauvage, râpé, resplendit sous le soleil.



Paysage d'Aubrac (août 2001)

Je fais le détour par Laguiole, pour y retrouver des souvenirs de jeunesse mais cela a beaucoup changé. Sauf le taureau en bronze, toujours là, toujours aussi... viril. Par contre le château du Bousquet (château du 12ème siècle parfaitement intact, à 15 kilomètres de Laguiole), n'a pas changé du tout en 15 ans. Même le propriétaire, Pierre Dijols, ne semble pas avoir vieilli du tout. Je n'ai pas le temps de lui dire bonjour mais note son adresse Internet affichée sur la grille. Je lui écrirai plus tard.

La nationale passe par Espalion, joli village perché au bord de la rivière, puis le trou de Bozeul, drôle de curiosité géologique : il y a la plaine et puis, tout d'un coup, ce trou énorme, au bord duquel se tient village de Bozeul. Une sorte d'aven à ciel ouvert.

A Rodez, je débarque mes affaires à l'hôtel, en centre ville, puis je fonce au stade où se déroule une compétition nationale de parachutisme, toutes disciplines confondues. J'y retrouve les amis de mon club. Ils sont assez énervés parce qu'il fait beau mais il y a trop de vent, ils n'ont pu faire qu'un seul saut aujourd'hui. On va néanmoins dîner en ville. Pas mal, la cuisine aveyronnaise, je ne savais pas qu'il y avait autre chose que l'aligot. En tout cas le Marcillac, vin rouge local (AOC quand même), un peu âpre mais plein de caractère, est ma découverte de la soirée.

Jeudi 6 août : Rodez

Lever assez tard ; il y a la queue à la douche et pas de papier hygiénique dans les toilettes, ce n'est pas terrible compte tenu du prix de la chambre (190 F sans douche ni WC). Quelques coups de fil puis je rejoins les parachutistes.

Cette fois-ci, ils sautent, il fait même très chaud.

Je les dessine en train de plier leur parachute ou de préparer un saut.

La journée se passe tranquillement à bavarder et regarder les parachutistes atterrir.

A 16 heures 30 je les quitte pour aller rencontrer Bernard, maire d'un petit bourg de 3000 habitants des environs. Comme il arrive en retard, je ne le verrai qu'une demi-heure, dense heureusement. C'est le premier élu que je rencontre qui semble si désabusé. Il est au bord de la démission, en raison de ses démêlés hallucinants avec les services de l'Etat.

Cette semaine je n'aurai vu qu'un élu, ce n'est quand même pas génial, mais c'est le mois d'août. Je ne tiendrai pas mon objectif de 60 ou 70 élus. Il est vrai que si je me donnais plus de mal, j'arriverais à en rencontrer plus, mais ces entretiens me demandent quand même énergie et disponibilité ; je ne peux pas en réaliser tant que ça car il y a tout le reste à gérer : la route, les aquarelles, le site Internet, les mondanités avec ceux qui m'accueillent, la

rédaction du cahier de bord... Je ne m'ennuie pas une minute mais je ne peux pas multiplier les rendez-vous. Bon, peut-être que je dis cela aussi pour justifier ma paresse naturelle.

Je retourne au terrain de parachutisme voir les amis, finis la journée avec eux puis prends congé, puisque demain je commence ma translation vers Bordeaux.

Vendredi 7 août : Rodez-Cahors

Petit tour en ville pour prendre quelques photos. Je ne trouve pas de site très commode pour une aquarelle (voir explications à Saint Flour), et de toutes façons je n'ai pas le temps.

De retour à l'hôtel, il me faut une bonne demi-heure pour charger ma moto. Ma chambre est au 2ème étage et il n'y a pas d'ascenseur. Il faut 4 aller et retour pour apporter les bagages près de la moto. Ainsi, à quatre reprises je passe, les bras chargés de valises et de sacs, devant le patron de l'hôtel ; celui-ci, gros tas barbu affalé dans un profond canapé de cuir disposé dans l'entrée, discute avec son employé et me pose quelques questions sur mon voyage. A aucun moment ni l'un ni l'autre ne lève le petit doigt pour me proposer son aide. Voilà un hôtel que je ne recommanderai pas.

Je m'interroge quand même sur les hôtels "pas chers" indiqués par le Guide du Routard. On s'en tire rarement à moins de 200 F... Puis, en lisant plus attentivement le guide, je réalise que le GdR considère par principe qu'on est deux, ce qui évidemment est de nature à rendre les prix des chambres plus attractifs, puisqu'on les divise par deux. Il n'y aurait donc pas, en France, de routards solitaires ? Et puis, il faudra que je leur suggère de rajouter une rubrique "qualité de l'accueil des motards" et en particulier "des motardes solitaires". En attendant, très déçue, je range le Guide au fond de mes sacoches et le laisse là pour le reste du voyage.

Conques

Remontant vers le nord ouest, je passe par Salles la Source, Marcillac (bon petit vin, déjà évoqué, et splendide architecture en pierre rouge), pour me diriger vers Conques. On ne peut pas entrer dans la ville avec un véhicule, mais le parking est gardé par deux jeunes gens qui acceptent de surveiller ma moto.

Après un petit pique-nique les pieds dans l'eau, en bas du village, je remonte vers l'abbatiale, que je visite puis peins.



Abbatiale de Conques



Conques (août 2001)

Vers 17 heures, je remarque que depuis un certain temps des voitures circulent dans la rue ; je réalise tout d'un coup que cela signifie que le parking n'est peut-être plus gardé, et je fonce vers ma moto, pour découvrir que le jeune homme était encore là mais en train de plier bagage. De justesse. Je remercie le jeune homme en lui donnant de quoi s'offrir un pot, puis reprends la route vers Cahors en passant par Decazeville, Figeac et Cabrerets, le long de la Dordogne, qui brille à la lumière tombante.



(Figeac, août 2006)



(Cahors, août 2006)

Arrivée sur Cahors vers 19 heures 30, je me prépare à trouver un petit hôtel en centre ville, pour ensuite aller me régaler d'un petit repas du Sud Ouest avec un bon Cahors. Mais impossible de trouver un hôtel à prix accessible. Je m'éloigne donc un peu de la ville, pour découvrir que les hôtels sont tous complets, même le Formule 1.

Il y a bien des Campanile et compagnie, mais comme je dois me lever tôt demain, cela me fait râler de payer 300 ou 400 F pour juste un lit, une nuit. Alors je tente de partir carrément vers l'ouest (tant pis pour le dîner), et choisis bêtement une route en pleine campagne...

Evidemment je n'ai presque plus d'essence et il est 21 heures. La situation devient embarrassante. Chouette, jusqu'ici il ne m'arrivait vraiment pas grand chose.

Première angoisse du voyage !

J'arrive à un petit bourg, mais le seul hôtel a l'air fermé. Je demande à des habitants s'ils n'en connaissent pas un. Ils m'indiquent une auberge à quelques kilomètres en me précisant qu'il y a toujours des chambres.

Une fois à l'auberge en question, je gare ma moto sous les yeux de deux dames d'un certain âge, accompagnées d'une handicapée, et pénètre dans le hall. Personne ne m'accueille. J'attends cinq minutes, puis vois apparaître deux jeunes gens qui émergent de la cave, et me demandent ce que je peux bien faire là. "Ben, je cherche une chambre" ; ils me répondent qu'ils vont demander au patron. Je les entends aller en cuisine et parler de mon cas au patron, qui semble répondre qu'il n'y a rien.

Mais ils ne reviennent pas me le dire.

J'attends encore cinq minutes, puis les deux dames qui étaient dehors entrent et me demandent ce qu'il y a. Je leur explique la situation puis elles vont chercher la patronne. Celle-ci apparaît et me demande, d'un ton peu aimable, "qu'est-ce que vous voulez ?" Je lui explique : "une chambre, ou un coin dans une grange, n'importe quoi, mais un endroit pour dormir". Elle me répond sur un ton rogne : "désolée, c'est complet, je ne peux rien faire pour vous" et elle s'en va. Charmant. L'un des deux jeunes, qui est revenu, me dit en rigolant qu'il y a de la place dans son lit, si je veux. Mais je ne trouve pas cela très drôle.

Alors je me tourne vers les dames et leur demande, une idée derrière la tête : "euh, là, il est tard, je ne trouverai plus d'hôtel, et en plus je suis au bord de la panne, vous connaissez un coin où je pourrais dormir à la belle étoile ? Ma mère ne sera pas contente, mais si c'est un endroit tranquille...". Elles se regardent. Je me dis "ça va le faire".

Elles me demandent "mais, vous êtes vraiment toute seule ? Vous n'avez pas d'autre solution ?" Je baisse la tête, l'air penaud et désolé, tout en les observant du coin de l'œil ; elles se regardent encore et se tournent vers moi : "bon, ben, on peut vous prendre chez nous..." OUI !!! Gagné !

La patronne réapparaît à ce moment et les dames lui expliquent qu'elles vont me prendre chez elles. Elle lance "Oui, ben ça vous regarde". Visiblement je ne lui ai pas plu, à la patronne. Plus tard je demande aux dames (qui sont sœurs, et l'handicapée est la fille de l'une d'entre elles) pourquoi elle était de si mauvaise humeur. Elles me répondent que demain il y a une noce, qu'elle a 60 personnes à loger et nourrir, et donc beaucoup de travail, il faut la comprendre.

Je leur fais remarquer que les hôteliers se plaignent tout le temps de ne pas remplir leurs chambres, alors une patronne qui devient désagréable le jour où elle a un peu de travail, je ne lui ferai pas de la publicité...

Quand je demande plus tard à mes hôtesse ce qui les a poussées à me proposer leur toit, elles me répondent que cela leur était arrivé, un jour, de se trouver sans logement, et que des gens qui habitaient dans les environs les avaient abritées. Elles s'étaient promis de rendre le même service si l'occasion s'en présentait un jour.

Samedi 8 août : Cahors- Bordeaux

Il fait chaud. Il fait beau et très, très chaud.

Le temps de prendre un café avec mes hôtesse et de parler des foyers d'handicapés pour lesquels elles sont très engagées, je décolle assez tôt, direction Rocamadour.

Je ne peux pas entrer dans la ville, mais je visite les routes de campagne alentour. Je prends un petit chemin de terre au fond d'une vallée, à l'ombre sous les frondaisons, et décide de m'arrêter pour réparer mon rétroviseur qui se balade.

Les Vtt-istes qui passent doivent être un peu surpris de me trouver là, seule, en pleine nature, avec une montagne de bagages à côté de la moto, la selle retirée (les outils sont dessous), en train de bricoler avec une clé anglaise.

Après Rocamadour, je prends la direction de Sarlat, mais je ne peux pas non plus entrer dans la vieille ville, et je n'ai pas le temps de trouver un parking et de me promener à pied, surtout que j'ai un peu traîné pour déjeuner sur une terrasse ombragée.

Il fait très, très chaud.

Je dois me rendre avant 17 heures chez mon ami Xavier (mon meilleur copain, qui est dans la région pour préparer l'ENA), près de Bordeaux ; il me laisse sa maison mais doit s'absenter pour le week-end. Il m'attend pour partir.

Je passe par Bergerac où je comptais m'arrêter chez une ancienne collègue, qui travaille à la mairie depuis quelques mois et m'avait dit "surtout, passe me voir à Bergerac !" Mais elle n'a jamais répondu à mes messages, alors que je savais par son secrétariat qu'elle était là. Ce n'est donc, finalement, pas

une amie. Un autre détail amusant : je devais passer voir, dans la région, l' élu dont l' invitation répétée à lui rendre visite avait un peu déclenché ce projet de tour de France des élus, mais je ne parviens plus à le joindre...

Il fait très, très chaud.

Après Bergerac je commence à en avoir franchement ras le bol, j' ai trop chaud, je suis crevée. Pourquoi je me sens épuisée tout d' un coup ? Je ne sais pas. En attendant, je ne sais plus comment m' asseoir sur la moto. J' ai l' impression d' être collée à la selle par la sueur. On ne peut pas faire de la route en moto en short et tee-shirt, parce qu' il faut un minimum de protection en cas de chute. Alors on dégouline dans les gants, le jean, le blouson.

La route n' en finit pas, je commence à ne plus penser qu' à la bière fraîche qui m' attend très certainement chez Xavier. Je me promets de ne rien faire demain. De toutes façons, j' ai prévu de rester 5 jours. Aaaaaahhhh....

Xavier m' attend, effectivement avec une bière ultra fraîche. Je m' affale dans un fauteuil, et le regarde, en sirotant passivement ma bière, prendre congé pour 48 heures.

Vers 19 heures je me traîne jusqu' à l' épicerie, pour m' alimenter, reviens m' abrutir devant la télé et finis par me coucher, complètement sonnée.

Dimanche 9 août : Bordeaux.

Repos toute la journée, sortie juste une demi-heure le temps de faire deux trois courses. Il fait une chaleur à crever, impossible de rester dehors. Lavage de linge et de moto, c' est tout.

Lundi 10 août : Bordeaux.

Il fait toujours aussi chaud. Seul l' intérieur de la maison est supportable. Je ne sors pas plus que la veille, mais finis par retrouver assez d' énergie pour préparer mes rendez-vous de la semaine. Au programme, un rendez-vous à Arcachon demain et à Bordeaux mercredi.

Xavier réapparaît en fin d' après-midi, et nous nous préparons un bon petit repas, avec un Pessac Léognan 1989, ce qui s' appelle me prendre par les sentiments.

Mardi 11 août : Bordeaux.

Départ assez tôt pour Arcachon, où je dois rencontrer le premier adjoint.

Après le rendez-vous je retrouve Laurent, le chargé de mission au cabinet du maire, avec qui nous bavardons puis décidons d'aller déjeuner sur le front de mer. Nous passons brièvement à une exposition de peinture dont je profite pour saluer le maire, Pierre Lataillade, avec qui j'ai eu l'occasion de travailler de temps en temps.

Je me rends ensuite vers Pyla, où je prends mon premier bain de mer depuis le départ. Il fait chaud, et la mer est bonne, la plage bondée.

Puis je ne résiste pas au plaisir d'entreprendre l'ascension de la dune de Pyla, qui, comme le radôme de Pleumeur Baudou, est un endroit que je comptais bien visiter pendant mon périple.

C'est vraiment étonnant cette énorme dune qui se jette dans la forêt.

Je m'épuise à la grimper dans le sable, avant de m'apercevoir une fois en haut qu'il y avait un escalier. Il y a un monde fou. Les jeunes montent la dune par l'escalier et la redescendent en cavalant, glissant et dérapant dans le sable, à la limite de la perte de contrôle.

Suite des ennuis mécaniques

A mon retour vers Bordeaux, la moto se met à faire un drôle de bruit. Je m'arrête et découvre avec stupeur que le pot d'échappement est crevé. La soudure qu'avait faite mon garagiste pour réparer une fissure n'a pas résisté au temps et à la chaleur. Le reste du trajet de retour se fait dans la plus grande inquiétude, j'ai l'impression que la moto va exploser. J'imagine déjà le scénario : obligée de commander un pot neuf à 5000F pièce, et d'attendre une semaine qu'il arrive...

On dîne tranquillement avec Xavier, mais ensuite je dors mal parce que je redoute vraiment que l'histoire du pot ne désorganise complètement mon voyage.

Mercredi 12 août : Bordeaux

J'ai rendez-vous dans le quartier nord de Bordeaux avec Serge, un conseiller municipal, qui me reçoit avec beaucoup de chaleur. Il a du mal à se remettre de la disparition de son épouse, quelques années auparavant, alors il s'implique à fond dans ses activités municipales. C'est un admirateur de Juppé, le maire, aux côtés de qui il trouve très agréable de travailler.

Merci les garagistes bordelais

Après mon rendez-vous, je me rends dans un garage moto. Le chef d'atelier m'explique qu'il n'a pas le temps de s'occuper de ma moto (aïe aïe), mais il téléphone sous mes yeux au concessionnaire Kawasaki de la ville. En même temps qu'il explique mon cas, il se rend avec son téléphone sans fil près de la moto, examine le pot et précise à son interlocuteur que "le pot est sain, on

doit pouvoir faire une soudure". A l'autre bout du téléphone, Kawasaki répond qu'ils vont pouvoir faire ça dans l'après-midi.

Je dégouline littéralement de soulagement.

Un grand bon point pour les garagistes moto de Bordeaux.

A midi je réalise une petite aquarelle de la place de la Victoire puis rejoins Xavier et quelques uns de ses amis, avec qui il travaillait pour le concours de l'ENA, pour le déjeuner. On conduit ensuite la moto à réparer et on passe l'après-midi, eux à travailler, moi à écrire mon carnet de bord. Après que j'ai récupéré la moto, je vais en compagnie de Xavier réaliser une aquarelle de la place de la Bourse et nous rejoignons ses amis pour le dîner.



Bordeaux, Place des Victoires



Bordeaux, Place de la Bourse

Jeudi 13 août : Bordeaux-Lespéron (Landes).

Dernier jour à Bordeaux. Nous nous rendons en voiture en ville, avec Xavier, pour faire quelques courses et visiter un peu. A midi, nous nous garons quai des Chartrons pour aller prendre en photo le croiseur Colbert, amarré définitivement au bord de la Garonne.

Désagréable anecdote

Nous revenons 5 minutes plus tard, et Xavier remarque avec surprise que la voiture est ouverte. J'ouvre la portière, regarde à l'intérieur et mets quelques secondes à réaliser qu'il n'y a plus mon sac à dos, dans lequel se trouvaient mon sac à main et mon téléphone portable (allumé). Plus rien.

Je me précipite vers toutes les poubelles du coin, espérant que le voleur a pris le porte-monnaie et le téléphone puis jeté le reste. Mais je ne retrouve rien.

Je reste néanmoins zen, puisque je réalise que bizarrement, mon carnet de bord et mes aquarelles n'étaient pas dans le sac, je les avais retirés ce matin, je ne sais pas pourquoi, je les y laissais toujours.

Je suis stupéfaite mais pas en colère. Cette histoire va me coûter de l'argent (un téléphone) et des démarches diverses, mais ne va pas désorganiser le voyage (contrairement à une panne de moto). Et je n'ai pas perdu le produit d'un mois et demi de travail et cela, c'est l'essentiel. Rien de vraiment grave, donc.

Xavier est furieux, et très gêné parce que lui, on ne lui a rien volé. Mais de toutes façons, si la vitre de mon côté n'avait pas été entrouverte, le voleur l'aurait brisée, comme un autre l'a fait sur une voiture voisine. Nous nous rendons au commissariat pour porter plainte. C'est vraiment juste pour avoir le récépissé qui me permet de circuler, parce que le policier ne veut même pas prendre ma déposition : pour lui, j'ai *perdu* mes papiers et mon téléphone, et c'était de ma faute (négligence). Je n'avais qu'à pas m'arrêter 5 minutes à Bordeaux en plein mois d'août, à midi, cela m'apprendra. Après le commissariat, par acquis de conscience, on achève l'examen des dernières poubelles du quartier, sans succès.

De retour chez Xavier je me précipite pour vérifier que j'ai bien toujours aquarelles et cahier de bord : oui, ouf. En plus, j'avais aussi retiré de mon sac à main le couteau suisse qui me vient mon grand-père et mon carnet d'adresses. Bon, je ne m'en tire pas mal.

L'après-midi se passe en divers coups de fil : la Sagem pour faire suspendre ma ligne de téléphone et me faire promettre qu'on m'enverra une nouvelle carte SIM à mon stage UCPA, la banque, ma voisine Brigitte pour qu'elle m'envoie passeport et carnet de chèques de réserve etc.

Vers 19 heures je refais mes bagages et quitte Xavier pour aller chez... ses parents, dans les Landes, à 150 kilomètres. Ceux-ci m'attendaient pour dîner ; la mère de Xavier téléphone ensuite à l'une de ses voisines, Marie-Jo, qui est conseillère municipale de Lespéron (1000 habitants), et qui m'invite à venir la voir après le dîner (ma première élue de gauche !). Je vais donc les rejoindre. Il y a là aussi le beau-père, Hubert, qui est lui-même conseiller municipal, dans les Ardennes. On bavarde comme cela jusqu'à minuit. Jeune femme menue et souriante (avec un grand fils de 15 ans, quand même), Marie-Jo aime son mandat (elle est chargée de la culture et de l'animation) mais s'avoue parfois découragée par le manque d'enthousiasme de ses concitoyens vis à vis des animations culturelles.

Au moment où je les quitte, je leur raconte l'histoire du vol de ce matin et le mari de Marie-Jo, un grand type assez réservé avec un merveilleux look un peu baba-cool, animateur auprès des jeunes, me demande si j'ai pensé, puisque mon portable était allumé, à appeler le voleur pour qu'il me laisse au moins les papiers quelque part.

Zut. Même pas pensé.

Je me couche avec une certaine fureur contre moi-même.

Vendredi 14 août : Lespéron - Guéthary (Pyrénées Atlantiques)

Je suis tellement bien ici, dans cette maison landaise sertie dans les pins, avec des hôtes fort agréables, que je ne me décide à partir qu'à 16 heures.



La maison dans les Landes (juillet 1996)

Un peu de famille

Je passe près de Dax saluer Pascal, un cousin, cardiologue à l'hôpital, et sa mère, Jacqueline (ma tante), que je n'ai pas vus depuis longtemps, mais il me faut une heure pour les trouver, après avoir en plus mis un temps fou à traverser Dax, parce que c'est la feria. La visite est donc rapide.

Puis je fonce vers Guéthary (près de Biarritz), où je dois passer la nuit chez une autre sœur de ma mère, Danielle, que n'ai pas vue depuis 9 ans. Je suis en retard, ils ont commencé l'apéro, histoire de me faire arriver, ce qui a marché. C'est étrange, ma tante n'a que peu changé et elle a un air de famille très marqué, mais je n'aurai jamais reconnu mon oncle dans la rue. En fait je le connais à peine, on va réparer un peu cela.

D'ailleurs je n'avais pas vu mon oncle depuis tellement longtemps qu'à mon arrivée, impossible de me rappeler son prénom. Aïe, c'est mon oncle, tout de même. Alors pendant que tous les deux sont dans la cuisine, je me tiens dans l'embrasure de la porte et pendant qu'on papote je feuillette discrètement l'annuaire du téléphone posé sur un guéridon dans le couloir. Guéthary... Guillemain... Jean-Claude. Voilà. Cela me revient. C'est Jean-Claude.

On passe le dîner et la soirée à parler de la famille. Je les admire beaucoup : ils ont eu une vie très simple et pas facile, mais à force d'économies ils ont pu s'offrir leur jolie maison. Leurs cinq enfants n'ont pas vraiment fait d'études mais ils ont tous un travail, aussi simple soit-il, ils sont presque tous mariés avec quelqu'un qui a du travail aussi, ils ont plein d'enfants et d'amis et ne se prennent pas la tête. Un mode de vie bien différent du mien, peut-être un peu plus classique mais simple et joyeux.

Samedi 15 août : Guéthary - Pau.

Je me rends à la messe du 15 août, avec des chants tout en basque. Je ne comprends rien mais c'est joli à écouter.

Puis je reviens prendre mon petit déjeuner avec ma tante, qui me raconte des pans entiers de sa vie que j'ignorais totalement.

Je transfère des photos numériques sur mon PC, ce qui impressionne beaucoup mon oncle qui en parle derechef à sa mère, venue nous rejoindre pour le déjeuner. Celle-ci commente d'un "oui, mais est-ce qu'ils sont plus heureux maintenant avec leur technologie?".

Après le déjeuner, je prends congé de mon oncle et ma tante en leur promettant de les revoir dans moins de dix ans. Je me dépêche, j'ai rendez-vous à Jurançon (près de Pau) à 14 heures avec Michel, un conseiller municipal truculent qui prépare l'ENA avec Xavier. Je suis à la bourre, et le temps, une fois sur place, de chercher l'adresse puis, comme je ne trouve pas, de mettre la main sur un téléphone (pas simple quand on n'a plus de carte téléphone, plus de monnaie, et plus de carte bleue pour faire de la monnaie), j'arrive chez Michel à 15 heures.

Il me parle de son mandat et de son engagement politique : il me livre une analyse que j'avais faite aussi en écoutant les élus : les maires ont de plus en plus de responsabilités (civiles et pénales), la population en attend de plus en plus, et en même temps, l'inflation invraisemblable de réglementation et de contrôle de l'Etat via différentes institutions (préfet, DDE, Chambre des Comptes, DRAC etc.) leur grignote progressivement leur marge de manœuvre. D'où schizophrénie latente.

Plus tard je les accompagne, lui et sa femme Véronique, chez un de leurs amis de conseil municipal, Dominique, et sa femme Catherine. On bavarde toute l'après-midi. Ils ont l'intention de m'emmener à la fête municipale, mais le temps tourne à l'orage, la pluie diluvienne nous décourage et l'on décide finalement d'aller au restaurant à Pau.

Après un dîner très détendu où mes hôtes ont la gentillesse de m'inviter, je rentre à mon hôtel, à 100 F la chambre ! Je commence à tirer un peu sur les prix mais je veux tenir dans l'enveloppe que je me suis fixée. Le confort n'est

pas tellement moins bon qu'à Rodez, mais la chambre presque deux fois moins chère.

Demain, je rejoins quelques amis pour un stage UCPA de sports d'eaux vives.

Dimanche 16 août : Pau-Saint Pé de Bigorre (Hautes Pyrénées)

En attendant Michel qui vient me chercher à l'hôtel pour me ramener à ma moto laissée chez Dominique, je discute le bout de gras avec la patronne de l'hôtel, bien qu'elle ne soit pas franchement causante ; je m'étonne notamment de la modestie de son tarif. Elle m'explique qu'elle ne peut pas pratiquer des prix différents entre été et hiver, et que Pau n'étant pas très fréquentée, pour remplir son hôtel l'hiver il faut bien ces tarifs là.

Michel me ramène chez Dominique et me voilà à charger ma moto devant quatre paires d'yeux mi-ébahis, mi-goguenards.

On chronomètre le temps nécessaire pour charger l'engin : 3 minutes.

Je les quitte, comme d'habitude, à regrets, direction Saint Pé de Bigorre : là j'y retrouve mes amis, pour une semaine de stage en eaux vives.

Le détail de cette semaine ne présente pas beaucoup d'intérêt, il n'a pas grand chose à voir avec mon voyage - en plus je n'y ai réalisé ni photos ni aquarelles.

Samedi 22 août : Saint Pé de Bigorre-Pau

Fin du stage. Encore un petit coup de kayak (à creuser, ce sport) et on prépare les bagages, nettoie la chambre etc. Je prends très peu d'adresses - j'étais en congé de relations publiques...

Après le déjeuner je charge la moto et quitte mes amis.

Direction, Pau, où je vais rester deux jours à dormir à l'hôtel parce que je suis vannée.

Devant moi, 15 jours de solitude : pas d'étape "famille ou amis" avant le 5 septembre, à Salon de Provence.

J'ai un peu le spleen mais en même temps c'est très excitant. Libre !

A Pau, mon petit hôtel est complet, j'en trouve un autre, encore moins cher (85 F ! Record du voyage), mais avec un accueil beaucoup plus gentil. Maintenant je cherche systématiquement les hôtels à une étoile ou pas d'étoile du tout. On a parfois des bonnes surprises.

Il me reste juste assez d'énergie pour aller au Lavomatic, au cinéma, et manger une petite pizza.

Je rentre à l'hôtel avec la perspective d'écraser sérieusement. Ce à quoi je m'emploie sans tarder.

Dimanche 23 août : Pau

Ce n'est pas mes deux fois 3 minutes de course à pied 15 jours auparavant qui avaient pu me préparer au stage de l'UCPA.

Ce dimanche sera donc larvesque. L'après-midi est consacrée à l'écriture de mon journal de bord et puis j'arrive à émerger pour aller faire une petite aquarelle dans le quartier du château.

Quelques passants engagent la conversation ("ah, moi aussi, vous savez, je peins !"). L'un d'entre eux me demande si je ne suis pas une grande sportive, par hasard, vu que mes jambes sont couvertes de bleus (j'ai d'ailleurs eu mon petit succès auprès des UCPistes).



Pau, château Henri IV

Plus tard je vais voir au ciné "Chapeau Melon et bottes de cuir" ; heureusement que cela ne m'a coûté que 27 F, au-delà, le film ne valait pas plus. Quel ennui ! J'enchaîne sur un petit dîner sur une terrasse avec vue sur la montagne ; le serveur, charmant, me parle moto. Dommage, il ne me

demande pas mon numéro de téléphone. Je n'ai pas entrepris ce voyage pour draguer et manifestement, ça se voit. Je vais donc me coucher.

Lundi 24 août. Pau - Bagnères de Bigorre

La Sagem ne s'est pas occupée de me renvoyer une carte SIM et une proposition de renouvellement de téléphone portable, suite au vol de mon sac à Bordeaux. Enervée par leur incompétence je résilie mon contrat avec eux et fonce dans une agence France Télécom dont je ressort une demi-heure plus tard armée d'un téléphone et d'un nouveau numéro.

Lors d'une visite dans un supermarché pour faire des courses, j'assiste à une scène irréaliste : un jeune homme, visiblement travesti, mais à l'air très sérieux (donc cela ne doit pas être une blague) est entouré de gamins d'une dizaine d'années, et fait avec eux des courses pour le goûter. "Vous voulez du Nutella ?" leur demande ce jeune gars bronzé, tout poilu, comme le montre la courte jupe de cuir noire qu'il arbore.

Je me demanderai longtemps comment cela a pu se produire. On a du mal à imaginer que se croisent les mondes des travestis et celui des colonies de vacances. Le Queen et une classe de quatrième, discutant des mérites du Nutella...

Je retourne à l'hôtel et vers 15 heures, je quitte Pau.

Un petit saut en parachute...

J'ai le projet de passer sur le terrain de parachutisme de Lasclaveries, à 20 kilomètres au nord de Pau. J'y ai passé une semaine, il y a deux ans, et j'ai gardé un grand souvenir de l'encadrement technique qui m'a aidé à vaincre presque complètement ma peur (on la refoule profondément, on la domine, mais on ne s'en débarrasse jamais vraiment, sinon, c'est qu'on est complètement inconscient alors on devient dangereux). Est-ce qu'ils me reconnaîtront ? N'est-ce pas un peu idiot d'y aller, juste dire bonjour ?

Finalement, je me décide à y aller parce que je n'ai rien à perdre et que je risque de le regretter longtemps si je ne fais pas.

J'arrive donc sur le terrain vers 16 heures, il fait beau, ça saute. J'attends un moment que le directeur technique, Roger, atterrisse, et je vais à sa rencontre. Je me présente, et lui, après un moment d'hésitation me lance "oui, mais j'en vois souvent des jolies filles" (charmeur, va) ; puis il se souvient enfin de moi, avec l'aide de Bertrand, son adjoint.

Je venais juste dire bonjour et finalement après avoir bavardé un moment je me retrouve avec un parachute sur le dos, allant gaillardement à l'embarquement avec Roger et Bertrand, finalement tout excitée de faire ce saut.

Les Pyrénées sont toujours aussi belles vues d'en haut.

Un peu euphorique, je manque complètement mon approche et manque d'atterrir dans le maïs. Mais quel pied ! Quel pied !!! C'est génial ce sport !!!

Finalement, comme il faut bien reprendre la route (je n'ai pas d'hôtel pour ce soir), je plie le parachute et quitte Roger et Bertrand, en leur promettant de revenir un de ces jours.

Je file à travers les petites routes, sous le soleil, jusqu'à Tarbes, puis décide de pousser jusqu'à Bagnères de Bigorre. Là, je tombe sur un hôtel charmant et un peu vieillot, pas cher (120F), avec un patron qui m'aide à monter mes bagages (comme vous le savez, c'est pour moi un critère de qualité). De Bagnères, je serai bien placée pour aller à Gavarnie et au Pic du Midi demain. Petit dîner à l'Hostellerie de Bigorre, avec un menu très complet à 100F, qui vous rassasie sans problème surtout si vous vous êtes goinfrée de "garbure" (la soupe locale, avec plein de trucs dedans) au début du repas.

Mardi 25 août. Bagnères de Bigorre

Le patron m'apporte le petit déjeuner dans la chambre.

Quelques coups de fil pour mes rendez-vous avec les élus (je dois m'y remettre, après une semaine de vacances), sans beaucoup de succès, interrompus par le patron de l'hôtel qui pointe la tête à 11 heures : "je peux passer l'aspirateur, mademoiselle ?"

Vers 15 heures je décolle pour me rendre au Pic du Midi de Bigorre puis à Gavarnie. Ciel bleu pétrole.

L'observatoire du Pic du midi, malheureusement, est inaccessible car en travaux. Je gare la moto sur un parking et entreprends l'ascension à pied. Après une heure de montée, j'arrive au bout du chemin pour constater que celui-ci ne mène pas du tout au Pic, il y a encore deux montagnes à franchir...

Un peu déçue mais résignée, je redescends chercher ma moto. Il faut manœuvrer précautionneusement pour éviter les crottins des chevaux qui se baladent en toute liberté, avec juste une grosse cloche autour de cou comme les vaches dans les Alpes.

Je reprends les petites routes de montagne, le col du Tourmalet (plein de graffitis sur la chaussée, qui a vient de voir passer le Tour de France), Luz Saint Sauveur et enfin, Gavarnie, toujours aussi beau, mais noir de monde.

Après avoir garé la moto, je me rends plus avant dans le cirque. Je tente une aquarelle, mais je sais que je vais la rater, car la lumière écrase la montagne dans une sorte de brume pâle ; je la rate donc (même ma sœur la trouvera moche et pourtant, elle est bon public avec mes aquarelles). Je poursuis alors ma promenade, prends quelques photos et retourne à ma moto.

Au retour, (très long) détour par le Pont d'Espagne, qui enjambe les flots tumultueux et assourdissants du gave de Cauterets. Puis, refusant obstinément de consulter ma carte, je fais quelques détours dans la région avant de parvenir à retrouver le chemin de mon hôtel.

Mercredi 26 août. Bagnères de Bigorre - Foix

J'attends un bon quart d'heure que le patron de l'hôtel fasse son apparition pour dresser ma note. Il doit être tellement content que je ne sois pas partie à l'œil qu'il m'aide à charger la moto.

Objectif : Foix, par Luchon et l'Espagne.

Je passe Campan ; ils ont mis partout dans la ville des poupées en chiffon, marrant.

Luchon, donc, le col d'Aspin, avec encore des chevaux en liberté et des paysages somptueux.

Dans la partie espagnole de la nationale, je m'arrête dans la forêt pour pique-niquer, après avoir cherché longtemps un coin tranquille. Incroyable : cette route est peu fréquentée, mais à chaque coin sympa il y a un humain.

Premiers problèmes de carburation

A partir de ce moment ma moto commence à faire des bruits bizarres. Sa consommation monte en flèche. En pleine montagne, ce n'est pas très rassurant. Après Aspet, je m'arrête dans une côte pour prendre une photo et je m'aperçois que la moto fuit. Bon, un manchon du filtre à air est déboîté, je le remets en place, ravie d'avoir identifié le problème, et je reprends la route.

Après Saint Giron la montagne est plus âpre, cela me rappelle un peu les Hautes Alpes.

Arrivée à Foix, assez fatiguée, je m'installe à l'hôtel et vais faire un tour en ville. Je croise un clochard, plutôt un routard, d'ailleurs, belle gueule, blond, barbu. Je n'ose pas lui adresser la parole, mais il m'intrigue.

Jeudi 27 août. Foix- Carcassonne

Dans les hôtels français, il est aussi difficile d'obtenir un lait au café soluble qu'un gant de toilette.

J'explique en effet au patron mon souhait : lait chaud et Nescafé ; il m'apporte du lait avec du café liquide ; je déteste ce mélange, qui dilue le lait. Comme il n'a pas l'air de connaître le Nescafé, je lui précise "du café en poudre, quoi" et le voilà qui m'apporte, dans une tasse, du café en poudre - ah tiens, une marque que je ne connais pas. J'en verse dans mon lait...pouah ! Il m'a mis du café moulu ! Ce n'est pas soluble du tout. Après quelques tentatives un peu désespérées pour repêcher les grains dans mon bol, je

retourne à ma chambre rechercher mon petit pot de Nescafé, ce que j'aurais du faire dès le début.

Le patron me laisse consulter ma messagerie Internet à partir de la prise de téléphone derrière le bar : on ne trouve encore pas très souvent des hôtels avec une prise téléphone standard dans les chambres.

Je sors ensuite me balader en ville, passer quelques coups de fil, qui me laissent bredouille (les élus ne sont pas souvent disponibles quand c'est la secrétaire qui en décide) et me pose de l'autre côté de la ville pour une aquarelle du château de Foix.



Foix, château

Retour à l'hôtel, chargement de la moto, et départ sur les routes de l'Ariège, par les châteaux Cathares.

L'Ariège

Je passe au pied de Montségur, que j'ai visité il y a deux ans mais qui me fascine toujours.

La moto fonctionne de plus en plus mal.

La vallée de l'Ariège est vraiment splendide ; les pogs surgissent de la plaine et lui donnent un aspect un peu surréaliste, entourés d'une lumière douce (le beau temps s'obstine).

Je m'arrête pour pique-niquer à la fontaine de Fontestaurbes, petite curiosité au bord de la route.

Il y a là un marchand de crêpes ambulant, je vais discuter un peu avec lui, en l'interpellant "bonjour, Monsieur le Breton" - sa camionnette est immatriculée dans le Finistère. Cette entrée en matière lui plaît et on bavarde un petit moment, des difficultés du métier de marchand de crêpes ambulant, et de son choix de s'installer en Ariège parce que le marché n'est pas trop saturé. Il a noté que beaucoup de motos s'arrêtaient chez lui, et cela le surprend. Je n'ai pas d'explications scientifiques à lui fournir quant au fait que je me suis arrêtée et que les autres en font autant.

Je reprends la route, ma moto a l'air de souffrir. Sa consommation d'essence devient effarante.

Arrivée sur Carcassonne

Après l'Ariège, que je quitte à Puivert, j'arrive en Aude, les paysages explosent de couleurs sous la lumière. Les montagnes sont devenues des collines, désormais couvertes de vignes, de pins, de chaleur. C'est l'arrivée en zone méditerranéenne. La température ambiante s'élève sensiblement.

Je tapote gentiment ma moto en la suppliant de bien vouloir tenir jusqu'à Carcassonne, là je m'occuperai d'elle, promis.

A Carcassonne (la moto a tenu), je m'installe dans un hôtel de bon rapport qualité/prix dans la ville basse.

Après m'être un peu promenée dans le quartier, je finis dans le restaurant chinois à côté de l'hôtel ; je n'ai jamais rien mangé d'aussi infâme : des nems décongelés dont la garniture se déboîte de la crêpe, du poulet sans goût, un vin approximatif (dans l'Aude !) et le bruit du ventilateur de la cuisine dans les oreilles. Je m'évade de là en toute hâte pour aller me coucher.

Vendredi 28 août : Carcassonne

Le temps de repasser une chemise avec mon petit fer de voyage et me voilà à l'Hôtel de Ville avec Pierre, un adjoint au maire, qui se montre très affable mais n'a pas grand chose à me raconter.

De retour dans ma chambre d'hôtel, je tombe sur la femme de chambre qui chante du portugais à tue-tête ; elle ne parle pas un mot de français, elle est toute petite, énorme, sans âge, mais elle me gratifie d'un grand sourire qui me va droit au cœur.

Je me rends ensuite avec la moto chez le concessionnaire Kawasaki. On me fait attendre 20 minutes avant que quelqu'un vienne s'enquérir de mon problème. Je leur explique, et le chef d'atelier vient regarder ma moto ; il la démarre, l'écoute et la regarde, puis m'annonce que le moteur est complètement déréglé, que ça fuit, et qu'il y a 5 heures de travail et qu'il ne peut pas me prendre avant 10 jours. Je lui explique en deux mots que je suis

de passage et tout, tour de France etc. - désolé mademoiselle, je ne peux rien faire. Bon. Je lui demande si je peux rouler comme cela, oui, c'est possible. Très bien, elle roulera donc jusqu'à un concessionnaire un peu plus coopérant.

De fait, aucun garagiste moto de Carcassonne ne peut s'en occuper, ils sont tous en surcharge, parce que c'est l'été. Je commence à me demander si je vais en trouver un qui pourra réparer la moto en moins de huit jours.

La Cité

Bien sûr, on ne peut pas s'arrêter à Carcassonne sans se promener dans la Cité, même quand elle croule sous les touristes. J'ai l'intention d'y réaliser une aquarelle.

Avant de chercher un coin à peindre, je pique-nique tranquillement dans un petit jardin public.

Là, j'ai mon premier vrai coup de blues du voyage : ma moto débloque, je ne sais pas si on va pouvoir la réparer, j'ai du mal à obtenir des rendez-vous avec les élus, mes amis ne m'appellent pas beaucoup et je n'ai pas de boulot à la rentrée. C'est pas un peu débile cette idée de voyage ?

Finalement je m'en vais à la recherche d'un site pour une aquarelle, je fais tout le tour de la Cité avant de trouver un bon point de vue. Je réalise le crayonné et quand j'arrive à l'encre, celle-ci fait des siennes, elle sèche dans la plume, ça m'énerve. Je m'arrache les cheveux quelques minutes puis décide d'aller en ville acheter une autre encre.

Dans la Cité, il n'y a rien, je retourne à la moto, cherche de l'encre en centre commercial puis en centre ville, finis par trouver. De retour à la Cité je gare la moto au pied de la porte de Narbonne, et en 10 minutes je remonte jusqu'à mon point de vue. Là je regarde dans mon sac et m'aperçois que j'ai dû laisser l'encre dans le top case de la moto. Résignée, je redescends, pour m'apercevoir que l'encre n'est pas dans la moto, elle était bien dans mon sac. Bon, je remonte, et finalement j'arrive au bout de cette fichue aquarelle.



Carcassonne, la Cité

Malgré tout, assez contente de mon œuvre, je retrouve une humeur plus guillerette, et après avoir pris deux trois photos, et avalé un petit dîner, je rentre à l'hôtel.

Samedi 29 août : Carcassonne-Perpignan

La patronne de l'hôtel m'accueille au petit déjeuner avec une demi-heure de considérations politiques et de récriminations à propos du stationnement à Carcassonne. Elle est contente d'avoir quelqu'un à qui parler politique. Cela n'intéresse plus personne, dit-elle.

La route me mène à travers les montagnes de l'Aude, par Lagrasse, et ces paysages me ravissent ; je ne connaissais pas cette partie de la région, les Corbières, et elle a un charme bien à elle.

La moto a l'air de s'être un peu calmée, elle consomme moins, et roule un peu mieux.

Perpignan , son gentil garagiste et sa charmante hôtelière

J'arrive à Perpignan vers 14 heures ce samedi, je m'arrête à un petit garage moto qui m'envoie vers le concessionnaire Kawasaki, plus loin en banlieue.

Celui-ci écoute ma moto, règle un peu le ralenti, et m'explique que cela n'a pas l'air grave, il pourra s'en occuper mardi matin. Ouf, cela ne modifie mon programme que de 24 heures.

J'ai donc deux jours devant moi à Perpignan.

Je m'en vais m'enquérir d'un hôtel, ce qui me vaut deux bonnes heures de recherche, c'est archi-complet, même les hôtels de chaîne en périphérie (qui ne présentent pour moi aucun intérêt, parce que l'idée c'est de visiter une ville, le soir, pas un centre commercial fermé).

Je reviens en centre ville ; je m'arrête et descends de la moto pour regarder les tarifs d'un hôtel et au moment de reprendre la moto, je fais une fausse manœuvre et badabam ! La moto par terre.

Avec tout le chargement, impossible évidemment de la relever, en plus je suis épuisée.

On est en plein centre ville, quelqu'un va bien me proposer son aide, pensé-je naïvement, d'autant que j'ai retiré mon casque pour qu'on voie bien que je suis une faible femme.

Des gens passent, un homme à vélo notamment, qui me regarde d'un air étonné mais passe son chemin. Je suis tellement soufflée de le voir aussi indifférent que je ne lui demande même pas son aide (peut-être que comme je ne demandais pas il a cru que cela allait très bien ?). D'autres gens passent... puis UN motard. Le premier motard qui passe, voilà, il s'arrête immédiatement, et me relève la moto en un tour de main. Ah, l'esprit motard.

Finalement je trouve un hôtel pas très cher près de la gare, et m'y installe pour trois jours.

Après mon retour de dîner, je discute un moment avec la patronne, qui pour finir me propose de rentrer la moto DANS le hall de l'hôtel, elle a peur que je me la fasse voler dehors. Ma moto passe donc la nuit blottie entre une plante verte et l'escalier.

Dimanche 30 août : Perpignan

C'est dimanche, donc break, pas de prise de rendez-vous, pas de rendez-vous tout court.

Départ 15 heures 30 vers Collioure, il fait beau. Enfin la Méditerranée !

Collioure

Je m'installe sur la page, prends un petit bain (mmmh...) sous les regards un peu curieux des estivants ; quand j'ai fini de sécher, le soleil a disparu derrière une couche de brume : zut, l'aquarelle que j'ai le projet de peindre ne va pas être très lumineuse.

Après m'être rhabillée, je retourne à la moto prendre appareil photo et matériel à aquarelle, puis vais me promener sur la jetée, à la recherche d'un lieu convenable pour peindre.

A Collioure il faut s'arrêter à l'église, c'est une splendeur, un festival de formes et de couleurs.

Tout le long de la promenade du port se sont installés des peintres, qui peignent tous exactement le même point de vue. Les styles sont divers, les talents aussi.

Du coup, histoire de ne pas peindre la même chose (et aussi parce qu'il n'y a plus de place), je me rends de l'autre côté de la jetée, et m'installe sur un rocher ; de là, je m'attaque au point de vue inverse des autres.

Comme je suis la seule ici, les gens s'arrêtent pour discuter le bout de gras, il y en a même un qui me filme. Je demande à une dame de me prendre en photo (oui, c'est le problème de voyager seule...).



Collioure

Vers 19 heures je retourne à ma moto et là, je m'aperçois avec horreur que j'avais laissé les clés toute l'après-midi sur le contact... avec les clés du top case, dans lequel il y avait tous mes papiers et mon téléphone... Je reste plantée là cinq minutes, sous le choc, à la fois effrayée par ma bêtise et rassurée par ma chance invraisemblable.

La moto se garde donc toute seule et en plus, elle guérit toute seule aussi : le problème d'alimentation rencontré vendredi avant Carcassonne a aujourd'hui disparu comme par enchantement.

Envie de crabe

De retour à Perpignan, j'ai soudain une irrésistible envie de crabe. Dans le resto, le garçon qui m'accueille a l'air surpris que je sois seule ; pour une fois je m'explique : je n'ai pas l'habitude d'aller au restaurant seule, chez moi, mais là je suis de passage et je ne connais personne en ville... il me répond gentiment "cela ne va pas durer".

Parmi les voisins de table il y a une espèce de bellâtre aux cheveux mi-longs et gris, les yeux bleus, le bronzage yachting. Il est en galante compagnie, mais passe sa soirée avec son téléphone portable. Berk. Deux dames, à une table voisine, le reconnaissent et l'interpellent ; il les présente à sa compagne en disant "deux vieilles copines" ; je n'aurais pas apprécié.

A la fin de mon crabe, le garçon revient, je lui demande si je n'ai rien laissé d'important, vu que je n'y connais rien. Il prend l'assiette, la place à la hauteur de ses yeux, l'examine sous toutes les coutures, et me répond en rigolant "non y'a plus rien".

Lundi 31 août : Perpignan.

Aujourd'hui, journée pèlerinage : je retourne sur divers lieux explorés dans ma jeunesse.

Départ vers l'ouest, Trouillas, puis Thuir ; je déambule dans les rues pas très propres, il est midi, il fait chaud, les volets sont mi-clos et laissent juste filtrer des bruits de couvert et des odeurs de cuisine. Il est 12 heures 30. A 12 heures 30, en France, on déjeune.

La route me mène ensuite à travers la montagne, par Ours et quelques cols. Sur la carte, la route est annoncée comme touristique, mais ils ont dû faire des travaux et retirer les montagnes. A moins que ce ne soit le brouillard ?

En descendant vers Prades, le ciel se dégage.

Après Prades, je poursuis jusqu'à Saint Martin du Canigou, en m'arrêtant à Villefranche de Conflent, magnifique petite cité fortifiée par Vauban, dressée dans un encaissement des gorges du Têt.

A Casteil, il faut poser la moto pour grimper à l'Abbaye de St Martin. Un panneau annonce 35 minutes de grimpe, un couple d'anglais qui redescend me dit plutôt 45 minutes.

Le chemin qui grimpe le long de la montagne est de toute beauté, et je fais l'ascension en 20 minutes. Arrivée là haut, je crache tous mes poumons, mais je ne suis pas peu fière de ma performance (c'est que je ne suis pas vraiment sportive...).

Le point de vue vaut le détour. Les montagnes sont très encaissées, sauvages et débordantes de fleurs, de forêts et de ruisseaux.

J'aurais aimé retourner à Peyrepertuse, un château cathare plus au nord, pour refaire l'aquarelle que j'y avais ratée il y a deux ans (et que ma sœur a récupérée dans ma corbeille à papiers), mais il est trop tard. Il ne me reste qu'à me promener dans les collines des Pyrénées Orientales au tomber du jour. La garrigue est râpeuse, constellée de rochers rougeoyants dans la lumière déclinante.

Une américaine à Perpignan

Je rejoins la route qui rallie Saint Paul de Fenouillet à Perpignan. Après avoir une fois de plus échappé de peu à la panne d'essence, je fonce vers Perpignan, espérant rentrer à temps pour aller au cinéma. J'ai finalement de la marge, j'en profite pour passer des coups de fil et descendre à l'accueil tailler une bavette avec la patronne, qui a plein de choses à raconter sur les difficultés de la petite hôtellerie française et les jeunes qui saccagent tout et ne respectent rien.

Un peu plus tard dans la soirée (j'ai finalement renoncé au cinéma), arrive une jeune femme, américaine, photographe, qui vient de débarquer pour le festival de la photo et qui ne parle pas un mot de français. Sa carte bleue refuse de fonctionner dans les distributeurs et elle n'a pas un sou pour payer une chambre d'hôtel. Comme la patronne de l'hôtel, de son côté, ne parle pas un mot d'anglais et rencontre de réelles difficultés à expliquer qu'elle ne fait pas crédit, elle m'appelle à la rescousse.

L'américaine, Wanda, de Seattle, comprend la situation et demande après une auberge de jeunesse. La patronne m'explique où l'AJ se trouve ; j'y emmène Wanda, non sans lui avoir proposé de partager ma chambre en dépannage (il y a deux lits) si l'auberge de jeunesse la refoule. Mais l'AJ l'accueille très gentiment ; du coup elle s'installe et nous revenons à l'hôtel pour boire un verre et papoter - en anglais, dur ! On y passe quelques heures, elle me rassure gentiment sur la qualité de mon anglais (elle est très polie) ; puis je la raccompagne à l'auberge.

Nous échangeons nos cartes de visite et je rentre à l'hôtel, pieds nus parce que j'ai mal aux pieds. C'est marrant de marcher dans une ville, la nuit, pieds nus. Je ne croise même pas un chat.

Mardi 1^{er} septembre : Perpignan- La Salvetat sur Agout

J'ai rendez-vous avec le garagiste moto ce matin. Finalement il n'y a que des petits réglages à faire, ce qui de toutes façons ne pouvait pas faire de mal à ma petite moto. Elle avait juste une petite saleté dans le circuit, sans doute... il suffisait que je lui promette de m'occuper d'elle. Elle a dû se dire, ces derniers jours, "aide-toi et ton Elisabeth de pilote t'aidera".

Un bien mauvais point pour le concessionnaire de Carcassonne, en passant.

Un petit reportage photo à Perpignan, puis je repasse à l'hôtel prendre mes bagages et la route, direction le Haut Languedoc.

A fond sur la nationale vers Narbonne, le temps se couvre, une petite pluie fine commence à s'infiltrer dans mes vêtements ; je m'arrête pour enfiler la tenue de pluie. Quand je redémarre la pluie s'arrête, bien sûr, mais bon, c'est de bonne guerre.

Après Narbonne, je passe dans le Minervois, au milieu des vignobles ; je m'arrête et grimpe en moto sur un petit terre-plein au bord de la route pour pique-niquer, non sans me demander une fois dessus comment, après, je vais sortir la moto de là. C'est amusant comme, en moto, un petit déficit de concentration peut vous amener à vous retrouver dans des situations très bêtes et très délicates.

Notre Dame de Trédos

La route en lacets me mène jusqu'à Saint Pont de Thomières, puis Saint Etienne d'Albagnan. J'ai l'intention de monter jusqu'à Notre Dame de Trédos, petite chapelle doublée d'un gîte où j'ai effectué deux ou trois séjours dans les années 80.

La route est très délicate pour grimper le long de la montagne : revêtement pourri, voie étroite, virages très serrés et très raides. Je me souviens que le curé du coin roulait à fond, en comptant sur l'absence de voiture en sens inverse (et probablement aussi sur Saint Christophe). Nous les passagers, on n'était pas très fiers, mais là, en moto...c'est technique.

J'arrive sur le site, avec une bouffée d'émotion : cela n'a pas changé d'un poil depuis 15 ans. Tout est là : la chapelle, le petit mur de pierres, le four à pain, la croix en fer forgé, les pins, le gîte en parfait état et récemment repeint.

Je me promène un peu sur la colline, en rêvassant ; c'est ce type de paysage qui m'émeut le plus : petites montagnes dodues qui bleuissent au coucher du soleil, couvertes de forêts de chênes, de châtaigniers et de pins, petits ruisseaux se glissant paresseusement sous la mousse et les herbes, chaleur au soleil et fraîcheur dans les sous-bois, champs de bruyère mauve et odorante à n'en plus finir, rochers de ci de là comme pour rompre la monotonie, poussière des chemins de terre...

J'envisage un moment de passer la nuit dans le petit refuge au bord du chemin mais c'est vraiment très isolé et sans doute connu des gens pas très fréquentables du coin. Le risque me fait renoncer.

Le saut de Vésole

Je reprends alors la route, de l'autre côté de la montagne, traverse la rivière à Riols et remonte vers le lac de Vésole et son "saut". J'arrive à un petit parking,

à 500m du lac ; on peut aller plus loin mais il y a une barrière. Sur la barrière est inscrit "interdit d'accès jusqu'au 31 août". On est le 1er septembre, que je sache. J'ouvre la barrière et vais me garer au bord du lac. J'y croise quelques promeneurs, surpris.

De cet endroit on a vue sur la vallée et, plus loin, théoriquement, sur la mer, vers Sète (mais il faut le dire vite). Le regard se perd dans la bruyère parsemée de petits rochers. Dans le temps j'ai passé une nuit à la belle étoile, allongée dans cette bruyère (c'est très confortable si on n'a pas une souche sous la colonne vertébrale), à peu près ici. Je m'étais réveillée au petit matin, au milieu d'un épais brouillard. Le soleil perçait juste assez pour faire émerger de la brume, fantomatiques, des pierres et des souches torturées...

Le lac est artificiel et le barrage régule la chute d'eau. La rivière se jette du haut de la paroi et commence à descendre une partie de la montagne à travers un magnifique petit canyon. Celui-ci s'arrête soudain au bord d'un précipice, et l'eau repart en chute (le "saut de Vésole")... C'est assez exceptionnel, surtout maintenant, à la tombée du jour.

Laissant la moto près du lac, je descends une partie du chemin qui longe le canyon et m'assieds un moment, pour méditer devant le soleil qui se couche sur la vallée.

Le téléphone sonne.

Après cette petite communication je ne peux plus guère m'attarder, malheureusement, car il se fait tard et je ne sais pas encore où dormir.

Le patelin le plus proche où je peux espérer trouver une chambre est la Salvetat sur Agoût. Il n'y a pas d'hôtel, mais un bar restaurant loue des chambres confortables, pas chères et payables d'avance en liquide si possible (?).

Je m'y installe, passe quelques coups de fil, notamment à un élu de la région de Salon de Provence où je dois me rendre dans 3 jours, chez mon amie Yannick (qui m'a donné plusieurs contacts). Au bout du fil, c'est la femme de l'élu qui répond. Je lui explique que je souhaite rencontrer son mari pour qu'il me parle de son expérience de maire. Elle ne comprend rien de ce que je lui raconte, je l'entends se tourner vers quelqu'un près d'elle et lui dire "c'est une personne qui veut parler de bateaux ou je ne sais quoi..." De bateaux ! Evidemment ! une expérience de "maire" !! Ah ah ah ! On ne me l'avait jamais faite celle-là. J'éclate de rire et je raccroche en promettant de rappeler demain.

Un petit coup de téléphone à ma mère et je m'endors dans un petit lit douillet, aux draps frais, agréablement parfumés, le meilleur lit d'hôtel que j'aurai eu de tout le voyage.

Mercredi 2 Septembre : la Salvetat sur Agout / Lamalou les Bains

La femme de ménage me réveille en entrant dans la chambre à 10 heures, elle croyait que j'étais partie. Le temps de me lever et faire quelques courses et à mon retour je me fais presque jeter de la chambre. Je prends un café quand même, au bar, en observant à la dérobée un type qui a une espèce de trou dans le cou, c'est étonnant.

Quelques jeunes, intrigués, me regardent charger mes bagages sur la moto et m'interrogent sur le voyage.

Le Sidobre

Je prends la route, direction le Sidobre, et particulièrement le petit village du Cros où j'ai effectué un camp de jeunes en 1982.

Je descends une route en lacets et en apercevant une petite centrale EDF dans le virage, en bas, sur la rivière, je me rappelle tout d'un coup de l'existence du petit pont romain que nous avons défriché, tout près de la centrale. A l'époque il disparaissait complètement sous la végétation. Nous l'avions entièrement dégagé, cela m'avait valu de m'ouvrir le pouce à la machette. Ah, j'avais 15 ans...

Avec impatience, je dévale le petit bout de route et Ô joie, le pont est toujours là, bien entretenu, c'est même devenu une aire de pique-nique.

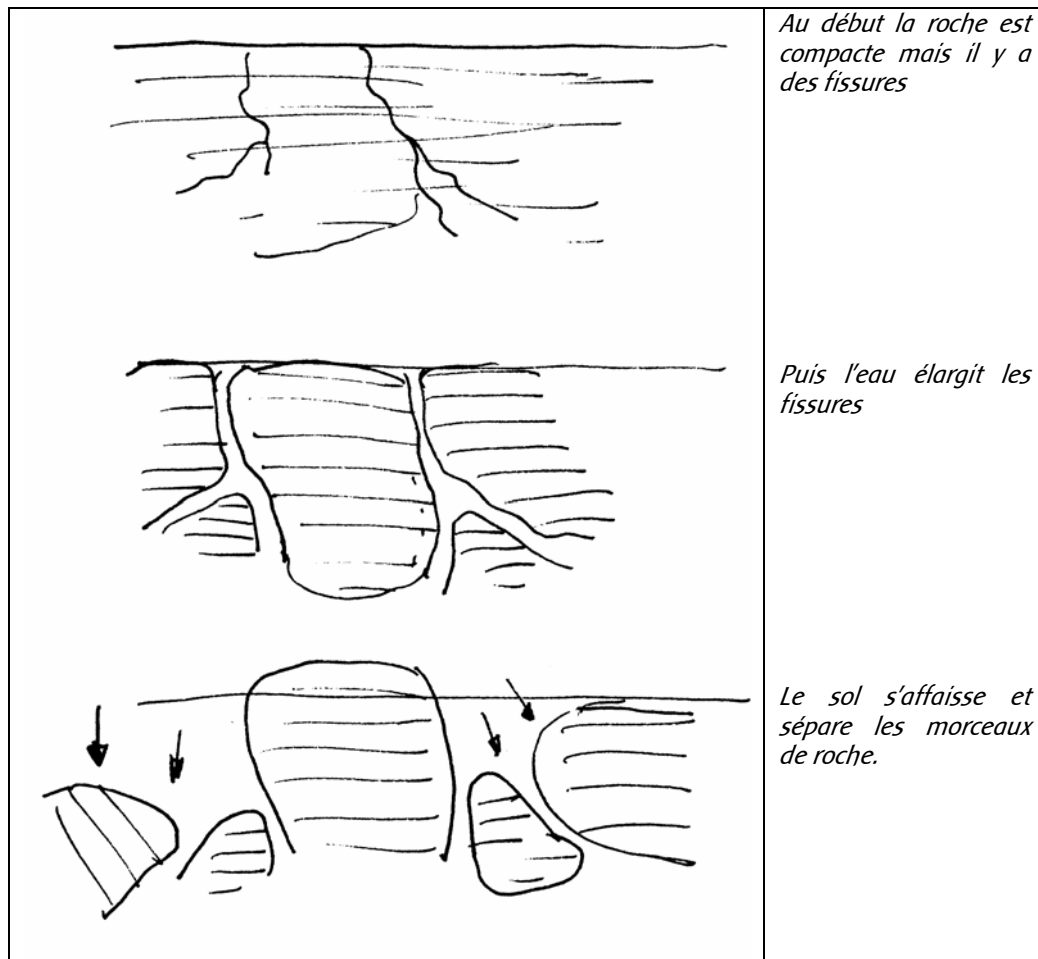
Je m'arrête un moment puis me rends au Cros. Le gîte qui nous avait hébergés est toujours là. Désert. Visiblement il sert toujours à des groupes de jeunes. Une question demeure en suspens : est-ce que la fresque que j'avais peinte sur un mur, avec une animatrice, dans une pièce à l'intérieur est toujours là ? Le bâtiment est fermé à clé mais derrière un volet une porte-fenêtre est mal fermée ; je la pousse et me glisse à l'intérieur. Ce n'est pas reluisant : poussière, toiles d'araignées, bouts de papiers qui traînent, graffitis... Je grimpe l'escalier en bois grinçant qui mène à l'étage, pénètre dans une pièce obscure et encombrée de vieux matelas poussiéreux. Derrière la pile de matelas, sur le mur, dans un raï de lumière qui filtre des volets, j'aperçois un petit nuage blanc sur fond bleu...qui ressemble drôlement à ma façon de peindre les nuages... Impatiente, tremblante d'excitation, je balance par terre toute la pile de matelas et là, intense satisfaction, apparaissant derrière le nuage de poussière, ma fresque est toujours là... c'est idiot, mais quel bonheur !

Bon, je retrouve mes esprits, remets les choses en l'état, referme la porte et reprends la route. Prochaine étape : aller voir ces étonnants rochers du Sidobre, dans le coin. Le Rocher de l'Oie, les Trois Fromages...

Près d'un accès aux rochers une petite boutique vend des minéraux et donne l'explication quant à la forme de ces rochers : C'est du granit (d'ailleurs le

granit est le fond de commerce de la région). Le granit existait d'abord en couche compacte. Puis des fissures sont apparues dans la roche et l'eau a commencé à s'infiltrer. L'eau a ensuite érodé la roche de l'intérieur. Petit à petit, la roche s'est fragmentée et des morceaux se sont affaissés en laissant apparaître des formes étonnantes.

On retrouve le même phénomène dans les "chaos", dans le lit des rivières.



Rencontre avec Marcel

Je me rends ensuite dans un village pour voir un dernier rocher rigolo, la "Roche Tremblante" ; comme je ne la trouve pas, je demande le renseignement à Marcel, un homme assez âgé qui se tient devant sa maison. On commence à bavarder, j'éteins le contact, et on reste deux bonnes heures à bavarder comme ça, lui debout, moi assise sur ma moto, au milieu de la route, le casque à la main. Il est conseiller municipal aussi. Au bout des deux heures il consent à m'offrir un verre d'eau.

Je finis par prendre congé de lui, roule quelques centaines de mètres et me pose au bord de la route pour rappeler mon amie Yannick qui a essayé de me joindre trois fois pendant que je bavardais avec mon bonhomme. La moto est

sur la béquille, je suis assise sur le talus, au téléphone... du coup un monsieur qui passe par là me demande gentiment si je n'ai pas un problème de moto.

Je reprends la route, vers Lacrouzette, Vabre, Lacaune, et là il n'est plus très tôt, il faudrait que je songe à trouver une chambre pour la nuit, d'autant que le ciel se couvre et tourne à l'orage.

Après Lacaune, la météo devient difficile : un fort vent s'est levé, il ne pleut pas, mais avec la nuit tombante la conduite devient plus délicate, surtout sur les petites routes. Un lapin traverse brusquement devant mes roues et manque de me faire tomber. Heureusement, on s'en sort tous les deux.

Je décide de rouler jusqu'à 21 heures. Mais à 21 heures, je n'ai toujours pas trouvé d'hôtel. Il faut poursuivre jusqu'à Lamalou les Bains. A Lamalou je trouve facilement un hôtel, malgré l'heure tardive ; la patronne tient à ce que je range ma moto dans sa minuscule cour. C'est sportif, parce qu'il y a une grosse marche à franchir. Je peux dormir tranquille, on ne me la volera pas.

Jeudi 3 septembre : Lamalou les bains- Le Vigan.

Après un petit déjeuner fort tardif, départ direction les gorges d'Héric, à 20 kilomètres à l'ouest de Lamalou. J'y reste presque une heure à méditer, assise sur un rocher, les pieds dans l'eau. Puis je me fais mon petit canyoning à moi toute seule, jusqu'à me trouver en surplomb d'un bassin où de jeunes anglais plongent à partir d'un rocher assez élevé. Je les contemple un moment, admirative, et eux, m'ayant aperçue, me disent "hello" puis friment un peu.

Saint Guilhem le Désert

La route, qui serpente à travers les contreforts des Cévennes, me conduit ensuite à Bédarieux, puis la Tour sur Orb, et enfin Lodève. Après m'être promenée au milieu des vignes, je longe les gorges de l'Hérault, diamant bleu serti au fond d'une vallée âpre et encaissée, et arrive enfin au but essentiel de ma journée, Saint Guilhem le Désert. Le petit gars qui garde le parking m'indique un endroit où laisser la moto et refuse un quelconque paiement de ma part. Mais cette fois-ci je pense à lui demander à quelle heure il s'en va. J'ai deux heures devant moi.

Saint Guilhem est aussi beau que dans mes souvenirs. Je fais un peu le tour du village, explore les collines environnantes, à la recherche d'un site commode pour une aquarelle. Saint Guilhem vaut vraiment le voyage : un village médiéval, avec des maisons construites les unes sur les autres, tout en pierre bistre, blotti au milieu d'un immense cirque naturel, avec en son sein une abbaye splendide, fondée par Guillaume d'Orange. C'est un lieu de mémoire pour les protestants qui s'étaient retranchés dans les Cévennes.

Finalement, ne trouvant pas l'endroit rêvé (pas assez de recul, trop loin, pas de bonne perspective...ce n'est pas si simple !), je demande à un habitant

d'où je pourrais bien peindre. Il m'envoie de l'autre côté de la rivière qui traverse le village, et là effectivement, du parapet au bord de la route, on a une belle vue.



Saint Ghilem le Désert



Saint Ghilem le Désert au lavis sépia (août 2004)

A 18 heures pile je récupère ma moto et m'en vais vers le nord. L'idée est d'aller jusqu'au Mont Aigoual, qui domine toutes les Cévennes, mais la nuit approche, je risque de ne plus rien voir du paysage. Je décide alors de m'arrêter au Vigan, quitte à me lever tôt demain pour avoir le temps de m'arrêter au mont Aigoual, puis d'être à mon rendez-vous à Salon de Provence (qui n'est pas à côté), en passant par la Camargue.

Au Vigan, je trouve un petit hôtel accueillant, qui là aussi me propose de planquer ma moto, dans le garage cette fois-ci.

Un petit dîner sur la grande place. Au restaurant à côté du mien, il y a UNE cliente. La serveuse est à ses petits soins, et cela me fait d'un coup une impression bizarre. Il y a là du personnel, une serveuse, un cuisinier, un aide, un maître d'hôtel, des installations, tout ça, pour UNE cliente. Le restaurant que j'ai choisi, lui, est plein (on est vraiment des moutons). Je suis triste, c'est idiot mais bon, pour le propriétaire du restaurant qui a UNE cliente (d'ailleurs, je me demande pourquoi elle s'y est installée).

Vendredi 4 septembre : Le Vigan - Salon de Provence

Le Mont Aigoual

Départ de l'hôtel à 9 heures⁴⁵, mon record. Je reste une bonne heure au Mont Aigoual, parce que non seulement le panorama est époustouflant (toutes les Cévennes et le bas de l'Hérault), le paysage, âpre, à couper le souffle, mais aussi parce qu'il y a là une station météo, une des dernières de Météo France. Une table d'orientation est juchée en haut d'une petite tour, et un haut parleur y diffuse un commentaire sur l'activité de la station, avec un fond de musique un peu arabisante qui donne une toute autre dimension au paysage, exaltante, surtout avec le vent qui souffle de plus en plus violemment, car le ciel s'assombrit.

Le musée qui a été installé en dessous de la station s'avère passionnant, surtout la partie sur les nuages : il y a une énorme maquette qui représente toutes les formes de nuages possibles ; un peu plus loin, une vidéo qui passe en boucle permet de réviser ses type de nuages (une photo, un silence, puis le nom du nuage). J'y reste un bon moment, parce que cela me servira pour le parachutisme, puis vais enfourcher à nouveau mon cheval le fer, non sans avoir discuté avec une petite dame très intriguée par mon voyage.

Vers Salon par la Camargue

Après Saint André de Valborgne, Saint Jean du Gard, j'arrive à Anduze. Je visiterais bien la Bambouseraie (parce qu'on y a tourné "Le salaire de la

peur"), mais une fois sur place, il s'avère que l'entrée coûte 35F et que cela ne vaut pas le coup pour cinq minutes, vu que le temps presse.

Arrivée à Nîmes, je m'installe pour pique-niquer près du jardin de la Fontaine, mais je n'aurai pas le temps de visiter la ville. Je ne dispose que de deux heures pour rallier Salon de Provence, en passant par la Camargue.

Celle-ci me déçoit beaucoup. Le ciel s'est couvert, impossible de faire de bonnes photos, j'ai dû louper les beaux coins.



La tour Magne à Nîmes (juillet 2003)

J'arrive à 16 heures 30 chez les parents de mon amie Yannick, et le temps de dire bonjour et de décharger la moto, je fonce vers Saint Chamas (au bord de l'étang de Berre), rencontrer Henri, l'ancien maire. Après un entretien assez instructif (notamment sur les tentatives de dépollution de l'étang de Berre), son fils puis sa femme nous rejoignent, on embraye sur l'apéro, fin de l'entretien.

Je rentre à 20 heures à Salon, et Yannick nous rejoint, en provenance de Paris, sans son mari pour l'instant retenu par son travail. Un petit dîner sur la terrasse, sous les frondaisons, copieusement arrosé d'huile d'olive de Maussanne, et je vais me coucher.

Samedi 5 septembre : Salon de Provence-Sète

Une visite de Salon de Provence sous le soleil, avec Yannick et sa mère, Juliette. Le château, les petites rues, la maison de Nostradamus, et aussi la totalité des boutiques de Beaux Arts de la ville pour essayer, sans succès, de trouver une encre convenable pour mes aquarelles (j'ai encore failli

m'arracher les cheveux à Saint Guilhem le Désert, parce que l'encre, antipathique, séchait dans la plume).



Le mur du château de l'Empéri à Salon (mai 1999)

Après le déjeuner, copieusement arrosé d'huile d'olive de Maussanne, Yannick m'emmène en voiture du côté d'Avignon, de Lumière, de Fontaine de Vaucluse où nous nous arrêtons un moment. Cet endroit me fascine, depuis un reportage que j'ai vu un jour à la télévision : du bas de la montagne jaillit la Sorgue, d'un goulot dont on ne connaît toujours pas la profondeur exacte. Des plongeurs sont allés voir, à la recherche de l'origine de la rivière, inconnue, et certains y sont restés. La Sorgue prend contact avec l'extérieur dans une grotte, et lorsque le niveau est suffisamment élevé, l'eau s'écoule en cascade sur les rochers.

Aujourd'hui, on est à la fin de l'été, le niveau est bas, il n'atteint pas la limite des rochers. La Sorgue rejoint son cours normal par des infiltrations souterraines (en tous cas, c'est ce que j'ai compris).

Nous rallions ensuite l'aéroport de Nîmes pour récupérer Pascal, le mari de Yannick, et nous rendre tous les trois à Sète, chez les parents de ce dernier. Ils habitent dans une belle maison qui donne sur la mer, à la lumière tombante c'est magnifique. L'accueil est super. On parle beaucoup de parachutisme pendant le dîner ; quand on me lance sur le sujet, je n'arrive plus à m'arrêter.

Dimanche 6 septembre : Sète-Marseille

Etant une des premières à me lever, je retrouve dans la cuisine Renée, la mère de Pascal, avec qui on bavarde un bon moment.

Puis Yannick arrive et me propose une balade dans la ville. Nous nous rendons au cimetière marin (ah, Brassens), puis sur le môle. Là on s'arrête un quart d'heure, le temps pour moi de réaliser une aquarelle express du phare. (ouh là là c'est tout tordu, devait y avoir un fameux vent)



Le phare de Sète

Puis nous longeons le canal, remontons à travers les petites rues colorées, errons un peu à travers le cimetière marin et rentrons pour le déjeuner, auquel sont également conviés Jacques, un écrivain et poète, et sa compagne Brigitte, qui a travaillé dans la communication politique. Tout le monde est très joyeux, la conversation est un régal. Apéro au bord de la piscine, au champagne, puis déjeuner, copieux et généreusement arrosé, sur la terrasse. Après deux semaines de moto et de petits hôtels minables, c'est drôlement bon.

En fin d'après-midi, nous prenons congé, je dois reprendre le train pour rallier Tarascon, où m'attendent les parents de Yannick, qui me ramèneront à Salon où j'ai laissé ma moto. Claude, le père de Pascal, m'annonce avec l'œil pétillant : "je vous dis au revoir, mais je ne suis pas triste parce que je sais que vous reviendrez". La classe.

Arrivée sur Marseille by night

Arrivés à Salon, je charge ma moto avec une partie de mes bagages seulement : ce soir, je vais à Marseille chez mon copain Jean-Christophe, mais je reviens demain à Salon parce que j'ai des rendez-vous avec des élus dans le coin.

Je dis donc au revoir aux parents de Yannick puis fonce sur l'autoroute vers Marseille. Je suis un peu à la bourre, il fait nuit ; heureusement, les indications de Jean-Christophe étaient précises et je trouve sans peine son appartement, au milieu du quartier de l'Endoume.

Me voyant arriver depuis sa terrasse, il descend me saluer, m'aide à décharger et m'emmène garer la moto dans son box. Il y a là déjà sa PanEuropéenne, une grosse moto routière de 1100 cm³. Il me propose de me la prêter le lendemain pour aller à Salon puis Avignon. On fait des essais de béquillage débéquillage, je ne le sens pas trop. Je n'ai jamais conduit de moto de plus de 650 cm³, et je me demande déjà comment je vais sortir du garage, alors les petites rues de Marseille... Touchée par la confiance dont Jean-Christophe fait preuve, je lui propose de reporter au lendemain la décision.

Nous retournons à l'appartement où je fais connaissance avec Elisabeth, la compagne de Jean-Christophe, et Charlotte la fille de celle-ci, ainsi que la voisine et un ami à elle.

Clairette de Die, rosé de Provence et sardines grillées sur la terrasse, en plein quartier populaire de Marseille, sous les étoiles, voilà qui termine joyeusement ma semaine.

Lundi 7 septembre : Marseille-Salon

Hôtel de ville de Marseille

Je me réveille à temps pour voir Jean-Christophe partir ; je profite de la matinée pour faire mieux connaissance avec Elisabeth, sa compagne. La météo est franchement maussade, c'est un peu décevant de la part de Marseille.

Je descends en ville faire deux-trois courses et il commence à pleuvoir : je rentre à l'appartement un peu trempée (cela va vite en moto) ; c'est alors que j'écoute la messagerie de mon téléphone : un message de la secrétaire de Renaud Muselier, député et premier maire adjoint de Marseille, que je connais pour avoir travaillé quelques mois pour lui et que j'avais essayé de contacter ces derniers jours, me propose de venir le voir à midi, c'est à dire dans un quart d'heure. Le temps d'enfiler des vêtements secs, de mettre cette fois ma tenue de pluie et je fonce à la mairie, sur le Vieux Port. Je gare ma

moto en butée sur le trottoir, mais en marche arrière, je ne me ferai pas avoir deux fois (voir le 2 août en Corrèze).

Dans la mairie il y a une réception, avec des tas de beaux officiers de marine en uniforme blanc, tout mouillés. Je retire ma tenue de pluie dans le hall de l'hôtel, sous le regard un peu surpris des huissiers. J'ai un mal fou à trouver le secrétariat de Renaud. On m'indique où se trouve le bureau de celui-ci, mais pour l'atteindre il faut traverser la réception, et je ne me sens pas franchement habillée pour : jean blanc et petit tee-shirt en soie. Gentiment, à la demande de la secrétaire, un huissier me plante dans un coin de la réception et va prévenir Renaud. J'en profite pour observer les convives : finalement, les dames ne sont pas si bien habillées que cela. Mais elles sont sèches.

Quand finalement je pénètre dans le bureau de Renaud, celui-ci m'accueille avec un grand sourire, chaleureux comme il peut l'être, et me tend une coupe de champagne. On bavarde un bon moment, surtout de la situation politique. Renaud est un type bien, charmeur avec ses amis, tueur avec ses ennemis. C'est alors que la pluie redoublant de violence, Renaud se tourne vers la fenêtre, ouverte sur le Vieux Port, et s'écrie, stupéfait : "'taing, c'est la première fois que je ne vois même plus Notre Dame de la Garde !'" (celle-ci est enfouie sous les nuages). Je réplique "je te présente Nunu, le nuage, mon petit compagnon ; il m'a lâchée pendant le mois d'août mais il est revenu". Il me regarde en rigolant et lance " 'taing, t'es forte, alors".

Il prend son agenda, et m'explique qu'il aurait voulu s'occuper de moi mais cette semaine cela tombe mal ; je le rassure, je ne m'attendais pas à ce que le député-premier adjoint de Marseille ait beaucoup de temps pour moi, mais je lui précise que j'aimerais le voir une petite heure pour qu'il me parle un peu de sa vie d'élus local. Il me propose alors de m'emmener en bateau (en sens propre du terme !) dimanche, s'il fait beau. Chouette !

Finalement on se quitte parce qu'il a du travail et que je dois rentrer, on se fait la bise en se promettant de se rappeler pour dimanche (finalement, il fera une météo pourrie dimanche, et le super plan ne se fera pas).

Un torrent furieux à la place de la Canebière

Je me retrouve dans le hall de la mairie, enfile ma combinaison de pluie, et franchis le pas de la porte. Stupéfaction : il n'y a plus de quai, il n'y a que de l'eau. Quand il pleut, à Marseille, ça ne rigole pas. Je pâlis en pensant à ma moto et à l'état dans lequel je vais la retrouver, si le courant ne l'a pas déjà fait tombée ou emportée. Ne pouvant sortir par devant je me précipite pour faire le tour du bâtiment et retrouve avec soulagement ma moto, toujours là, vaillante, de l'eau jusqu'à mi-roue.

J'avance vers elle avec de l'eau jusqu'aux genoux, et plonge quasiment en apnée pour atteindre le cadenas et le déverrouiller. Je pousse la moto jusqu'à

une zone du quai un peu plus en hauteur, donc plus au sec. Miracle, après quelques essais, la moto redémarre.

Le reste du quai est au dessus des flots à peu près jusqu'à la Canebière, que je dois traverser pour retourner chez Jean-Christophe, de l'autre côté.

Mais il n'y a plus de Canebière. La longue avenue qui descend des hauteurs de la ville disparaît complètement sous un énorme et furieux torrent d'eau de pluie qui dévale et se jette à gros bouillons dans le Vieux port. Je n'en crois vraiment pas mes yeux.

Pour aller de l'autre côté, il faut traverser ce torrent. Le courant est violent, dès que je m'aventure un peu avec la moto je sens que les 15cm d'eau me poussent vers le port. Je repense à mon stage de l'UCPA où, pour sortir d'un courant en kayak, on nous demandait de se pencher dans le virage "comme en moto". Je ne pensais pas les prendre au pied de la lettre à ce point.

N'empêche que je suis plantée là, désarmée, devant ce torrent à traverser, sans autre solution : je DOIS aller de l'autre côté, et pas moyen de contourner : à ma droite, le port et la mer, à ma gauche un torrent qui vient de peut-être très loin sur le haut de la Canebière.

Finalement, voyant que les voitures, elles, passent, il me vient une idée : j'en arrête une, et lui demande de traverser le torrent très lentement. En traversant en même temps qu'elle roue de moto contre roue de voiture je devrais être suffisamment protégée du courant. Ouf, ça marche !

Je me retourne une dernière fois vers ce spectacle exceptionnel, regrettant de ne pas avoir mon appareil photo parce qu'on ne me croira jamais, et file vers l'appartement de mes amis.

Rendez-vous humides

Après un rapide déjeuner je fonce vers La Fare les Oliviers, où j'ai rendez-vous avec Andrée, une conseillère municipale (de gauche). Heureusement je n'ai pas mes bagages (et la météo m'a donné un excellent prétexte pour ne pas prendre l'énorme moto que me proposait Jean-Christophe). Il pleut toujours des trombes d'eau, je ne suis vraiment pas à l'aise sur l'autoroute : l'idée d'avoir à freiner brutalement me terrorise, ce serait la glissade immédiate ; je tiens donc mes distances, mais des voitures derrière moi me scotchent. Les automobilistes constituent le plus grave danger : moi, je peux encore conduire la moto en tenant compte des conditions, mais eux, ils conduisent comme d'habitude, sauf qu'ils ne voient plus rien du tout et font n'importe quoi. C'est fou à quel point un automobiliste non motard n'a vraiment pas la moindre idée des risques auxquels les motards sont confrontés et des paramètres de conduite d'une moto.

L'autoroute est coupée au niveau de Vitrolles : torrents de boue. La police nous fait sortir, et me voilà en plein dans la zone industrielle, à la recherche de La Fare. Pas la moindre indication. Les parents de Yannick m'avaient donné des explications précises mais à partir de la sortie d'autoroute suivante. Et naturellement, vu la météo, pas un chat pour m'indiquer le

chemin. Après avoir tourné une demi-heure, je me résous à me garer, aller chercher la carte que j'ai dans le top case et la consulter du bout de mes gants mouillés. Je constate que la Fare est encore loin, mais finalement je retrouve ma route et arrive à mon rendez-vous trempée jusqu'aux os.

Mon élue m'accueille en rigolant, et me met presque à sécher toute entière sur une corde à linge.

Après notre petite heure d'entretien autour d'un café bien chaud, je dois reprendre la route pour me rendre à mon autre rendez-vous, à Salon même. Ma tenue de pluie est à peu près sèche, sauf les bottes et surtout, le casque : l'eau a pénétré, malgré les joints autour de la visière, et imbibé toute la mousse à l'intérieur. Au moment où je l'enfile, l'eau a refroidi...Oahhh ! C'est horrible.

A Salon, j'arrive avec une demi-heure de retard mais Robert, mon élu (un élu d'opposition) me reçoit quand même. C'est un homme un peu froid, un peu rigide, mais dont l'idéal politique semble solide et la droiture sans faille, ce qui lui a valu visiblement quelques ennuis. Après notre entretien le casque de moto me refait le même coup mais cette fois je n'ai que cinq minutes de route pour rejoindre chez eux les parents de Yannick, lesquels sont un peu effarés en me voyant arriver, dégoulinante, grelottant, éternuant. Ils m'attendaient de pied ferme avec des vêtements secs et des pantoufles douillettes.

Après une soirée agréable, arrosée à l'huile d'olive de Maussanne, bien sûr, je m'en vais achever de me réchauffer sous une bonne grosse couette.

Mardi 8 septembre : Salon-Avignon-Marseille

Ne pas oublier l'anniversaire de ma sœur

La pluie de la veille a disparu comme par enchantement. Me voilà de nouveau dans le midi, grand soleil, chaud. Victor, le père de Yannick, génial bricoleur, arrive à retendre ma chaîne avec un simple tournevis ; je prends congé de lui, puis son épouse m'accompagne jusqu'à mon rendez-vous de ce matin, avec Pierre, un maire adjoint de Salon, à la MJC. C'est bien à regrets que cette fois-ci, je lui fais mes adieux. Les parents de Yannick se seront vraiment mis en quatre pour moi.

Après mon entretien je passe un bon moment dans le hall à passer des coups de fil (c'est l'anniversaire de ma sœur, ne pas oublier), puis je prends la route vers Avignon, à fond sur l'autoroute, sous le soleil, mais j'arrive un peu en retard à mon rendez-vous ; ce n'est pas grave puisque de toutes façons on devait déjeuner ensemble. C'est Michel, un conseiller municipal, maire d'un quartier de la ville, un grand beau gars de 35 ans drôlement séduisant. On discute un bon moment, puis nous nous rendons à une brasserie toute

proche. Il y a là le Maire d'Avignon, Marie-José Roig, à qui mon élu me présente. Elle est charmante, très abordable.

Puis on s'installe un peu plus loin et après avoir longuement bavardé, on se sépare au milieu de l'après-midi.

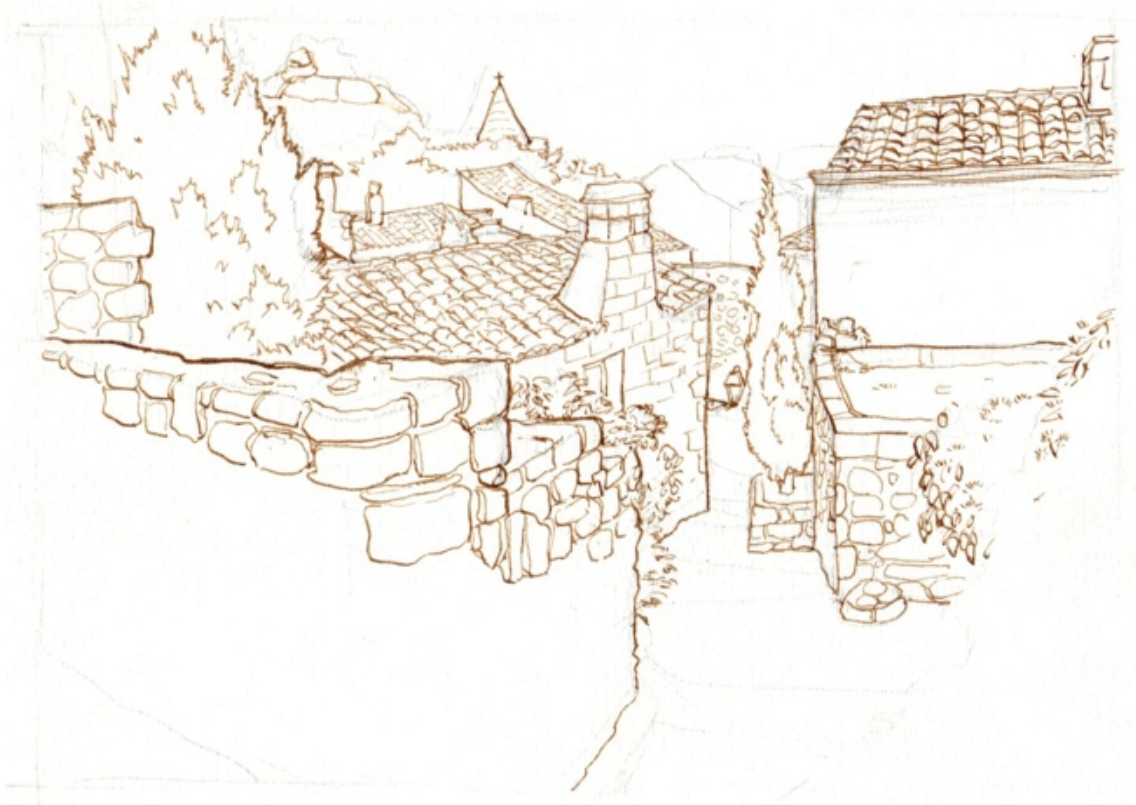
Je me promène un peu dans Avignon, que je ne connaissais pas du tout ; c'est vrai que ce n'est pas mal.



Le pont d'Avignon

Je me fais le Pont d'Avignon en aquarelle, bien sûr. Bon ce n'est pas la plus réussie du voyage, mais j'ai passé deux heures assise sur les bords du Rhône avec le pinceau dans la main droite et le téléphone dans la main gauche, à essayer de résoudre à distance des problèmes de mes ex-collègues de travail.

Je reprends la route vers 17 heures, par St Rémy de Provence, qui me déçoit un peu, les Alpilles, qui ne me déçoivent pas mais je ne trouve pas d'angle pour prendre des photos satisfaisantes (en tous cas depuis la route), et enfin, les Baux de Provence. La dernière fois que je suis venue aux Baux, c'était un mois de mars, la nuit, dans la brume. Là j'ai une meilleure visibilité pour visiter et prendre des photos.



Croquis des Baux de Provence (août 2004)

Enfin, retour à Marseille, pour le dîner, à coup de grillades sur la terrasse de Jean-Christophe.

Après le dîner Jean-Christophe nous emmène visiter Marseille by night. On grimpe (en voiture) par un invraisemblable dédale de rues minuscules, dans lesquelles les marseillais arrivent à se garer quand même, en dépit de tout sens commun, à Notre Dame de la Garde, où la vue sur les lumières de la ville et la mer possède une poésie qui détonne un peu avec la faune qu'on trouve sur le parking.

Puis nous descendons au bord de l'eau, dans une petite anse obscure. Je me baignerais bien mais avec tous ces rochers qui émergent à moitié de l'eau sombre je ne suis pas très rassurée, je renonce et on rentre.

Ouf, j'ai pensé à appeler ma sœur

Mercredi 9 septembre : Marseille- Six Fours les Plages (Var)

Je ne fais pas grand chose ce matin, à part écluser la collection de bandes dessinées de Jean-Christophe. Celui-ci rentre déjeuner puis, avant de partir, me remet un plan des rues de Marseille, sur lequel il a indiqué au moyen de tout petits post-it des parcours à suivre dans les petites rues ; "tu devrais y trouver un sujet pour une aquarelle".

Je m'offre auparavant une ballade à moto dans la ville, au soleil cette fois-ci, le Vieux Port, Notre Dame de la Garde (de jour), le Prado etc.

Puis je rentre la moto et descends jusqu'à la mer à pieds en suivant les indications de Jean-Christophe. Je longe un peu la rive, c'est drôle, il y a un marseillais sur chaque rocher.

Après une heure à errer, je choisis de peindre l'anse de la Monnaie. Je trouve un banc, m'installe, sors ma boîte d'aquarelle, mes crayons, mes pinceaux, mon encre, ma plume, ma bouteille d'eau, avant de m'apercevoir que je n'ai pas le bloc papier ! C'était bien la peine. Une petite inquiétude toutefois, à l'idée de l'avoir perdu (avec les autres aquarelles dedans) et pas simplement laissé chez Jean-Christophe.



L'anse de la Monnaie à Marseille (août 2001)

Retour donc à l'appartement (j'y retrouve le bloc papier) ; mais il est trop tard, je fais mes bagages, mes adieux, et me voilà partie direction Toulon, ou plus précisément Six-Fours les Plages, au Brusç, dans la maison d'amis qui me la prêtent fort aimablement.

Après m'être fait piégée dans les bouchons du Prado (oui, même à moto), je suis les calanques jusqu'à la Ciotat, au coucher du soleil, c'est d'une beauté indescriptible. Une fois la nuit tombée je rejoins l'autoroute.

A un moment, au détour d'une colline, on découvre la côte, avec la mer et toutes les lumières qui scintillent et s'y reflètent, les hôtels et les casinos, les palmiers éclairés par les lampadaires le long des promenades. Le spectacle est d'une beauté époustouflante, et très émouvant à la fois. Il renvoie à des milliers d'images qu'on a dans la tête, de films, de romans qui se passaient dans ce genre de décor et qui vous faisaient tant rêver. L'image du luxe et

d'un bonheur inaccessible. Cela me met tellement en joie que je me mets à chanter à tue-tête dans mon casque.

Vers 20 heures 30 j'arrive à la maison, je trouve les clés comme prévu, avale un petit dîner, m'installe confortablement devant la télé, confirme au téléphone à mes hôtes que je suis bien arrivée et bien installée (ils doivent arriver, eux, après-demain) et me régale de trois épisodes de X-files. Tranquille. Les grillons, X-files et moi.

Jeudi 10 septembre : Toulon

Une matinée passée au soleil à écrire mon cahier de bord, puis en route vers Toulon, où j'ai rendez-vous avec Sophie, une conseillère municipale d'opposition. Entretien très intéressant. La situation politique est quand même très particulière, ici (l'une des quatre villes dirigées par le Front national). Je découvre au passage qu'ils sont en campagne législative pour la troisième fois depuis 1997 ; décidément, je n'ai pas beaucoup lu les journaux depuis mon départ.

Après l'avoir quittée, je me promène sur le port, les quais. J'ai une soudaine envie de manger de la friture d'éperlans mais il n'y en a pas à toute heure, ce n'est pas comme les moules à Lille.

La circulation est infernale, j'ai un peu de mal à rentrer au Brusc. Une fois sur place j'emmène mon matériel à aquarelle avec l'idée de peindre le petit port. J'ai un peu de mal à trouver un point de vue mais finis par m'installer au bout de la jetée et commence mon dessin. Je n'ai que peu de temps devant moi car la nuit tombe de plus en plus tôt. Je n'avais jamais pris conscience, jusqu'à ce voyage, de la rapidité avec laquelle les journées raccourcissent.

Alors que je dessine, un homme, qui pêchait sur la jetée, vient regarder mon travail et m'expliquer que son copain, là bas, est peintre aussi et qu'il veut savoir s'il peut venir aussi.

Comme cela ne me dérange pas de bavarder en peignant, l'autre bonhomme arrive et se présente : il s'appelle Angelo, il est motard, ancien parachutiste (dans les commandos mais bon), et peintre aussi. Il lui vend, lui, ses peintures. Il a un air un peu italien, mais sans le charme ; du coup j'évite soigneusement toute incitation à des retrouvailles ultérieures. On bavarde, on bavarde, il me félicite sur mon dessin, mais au final la nuit est tombée et je ne peux plus mettre la couleur.

Chacun s'en va alors de son côté, et je me mets en quête d'un restaurant où on trouve de la friture d'éperlans, parce que l'idée ne m'a pas quittée depuis cet après-midi.

J'en trouve un très bien où la friture, la salade et le quart de vin blanc sont à 45F. Au milieu du repas, à mon plus grand embarras, mon téléphone sonne. C'est mon frère aîné, Jean-Valéry, que je dois rejoindre chez lui demain, qui

convient d'un rendez-vous : je le retrouve sur l'aérodrome de Vinon où il est instructeur planeur, en fin d'après-midi.

Je cours ensuite à la maison me replanter devant la télé, qui passe des épisodes inédits d'X-files.

Vendredi 12 septembre : Toulon / Vinon sur Verdon

Mauvais temps ce matin. Je vais faire quelques courses sur le port, sous la pluie, et je m'amuse de voir à quel point les gens du cru s'affolent quand il pleut. Sur le plan esthétique, cela ne va pas du tout avec ce pays, la pluie. Dans ma ville natale, Rouen, c'est normal, la pluie : la ville est belle quand il pleut, les pavés mouillés luisent et sentent bon la pierre. Ici, dans le sud, ça devient vite n'importe quoi.

A mon retour je déjeune sur le pouce, prépare mes bagages et passe une bonne partie de l'après-midi à attendre l'arrivée de mes hôtes, Liliane et Philippe, qui viennent passer le week-end et que je voulais quand même voir avant de partir. Mais ils sont retenus par des bouchons à Marseille, à cause des orages. Vers 16 heures, mon frère m'appelle en me demandant où je suis. "Ben, à Toulon !" Il m'explique que cela fait deux heures qu'il m'attend sur l'aérodrome, et qu'il s'ennuie à mourir, vu qu'à cause de la météo c'est totalement désert. On n'a pas la même notion de "fin d'après-midi" ! Bon, je serai en retard, alors.

Vers 17 heures 30 je me décide à partir quand même, et c'est bien sûr à ce moment qu'arrivent mes hôtes. Du coup, le temps de bavarder, et mon départ est encore retardé d'une heure. Ils essayent de me retenir pour la nuit, à cause du temps, mais je décline l'invitation : le planning c'est le planning. J'ai assez de mal comme cela à le respecter - j'ai déjà réorganisé deux ou trois fois la semaine qui vient. Cela dit, cela ne va pas être très drôle de rouler de nuit sous la pluie, et je ne vais pas voir grand chose du paysage.

Avec les bagages c'est plus délicat, la conduite sur route mouillée, surtout quand il y a de la boue sur la chaussée et qu'un type débouche d'un stop sans s'arrêter. J'ai klaxonné tellement fort qu'il a dû se cogner au plafond de sa voiture, sans comprendre pourquoi d'ailleurs.

Je me perds un peu dans la banlieue nord de Toulon, et m'arrête à un rond point pour consulter ma carte. Un homme au volant d'une Espace baisse sa vitre et me demande : "c'est où le Castellet ?". Sans comprendre, je réponds "je ne sais pas, je suis de Paris". Il a dû penser que c'était de l'humour, car je comprendrai quelques heures plus tard qu'il parlait du Bol d'Or qui a lieu ce week-end : c'est un point de ralliement des motards.

Je reprends la route et alors que je me trouve au milieu d'une côte, le téléphone sonne. C'est ma sœur. Je reste 20 minutes, sous la pluie, au milieu

d'une côte, garée sur le bas-côté, assise sur ma moto, le pied sur la pédale de frein, à papoter avec ma sœur. Il est 19 heures 30. Je ne suis pas encore arrivée chez mon frère et ma belle-sœur...

Sur la route vers le nord, je croise des tas de motards, qui vont dans l'autre sens. C'est là que je réalise qu'ils convergent vers le Castellet. Je m'arrête un peu plus tard pour consulter encore une fois ma carte et de nouveau un automobiliste me demande si je cherche le Castellet. J'appelle mon frère et ma belle-sœur, qui m'annoncent que d'où je suis j'ai encore une heure de route.

La demi-heure qui suit est pénible, car la chaussée est étroite, défoncée, le bas-côtés ne sont pas signalés. Avec la pluie et la nuit, dès que je croise une voiture je suis obligée de m'arrêter, aveuglée, sinon je vais droit dans le fossé. Impossible de rouler sans la visière à cause de la pluie dans les yeux, difficile de rouler avec car la lumière des phares des voitures se démultiplie à travers les gouttes d'eau (il n'y a pas d'essuie glace sur mon casque). Et je loupe totalement le paysage, qui méritait pourtant sûrement qu'on s'y attarde.

Enfin, la route s'améliore et j'arrive chez mon frère Jean-Valéry et ma belle-sœur Danielle à 21 heures, un peu frigorifiée, mais c'est bon de se retrouver chez eux.

Samedi 12 septembre : Vinon

Une bonne matinée à la mode familiale : on bouquine, on va faire des courses (1kg de calissons à 100F). Danielle, qui travaille le samedi, revient déjeuner puis nous quitte à nouveau. L'après-midi, mon frère s'en va, j'en profite pour nettoyer ma moto, et tente plusieurs fois, en vain, de joindre Renaud Muselier pour la sortie en mer. Tant pis, je profiterai davantage de ma famille.

Cette étape familiale est bienvenue. Mine de rien, je commence à me lasser un peu de ce voyage. Depuis deux mois et demi, j'ai accumulé mon compte de souvenirs, il me tarde de rentrer chez moi. J'ai envie de revoir mes copains de tous les jours, mes parents, retrouver mon appartement, mes disques (à quoi on s'attache !). Ce qui me fait tenir, c'est que les trois dernières semaines vont être tout aussi riches en rencontres, en paysages et en événements imprévus que les précédentes.

Danielle m'emmène visiter le ranch où vit Sundance, sa jument qu'elle a ramenée du Canada (où ils ont passé quelques années avec mon frère). Sundance a un gros ventre, on ne sait pas si elle est enceinte ou juste trop bien nourrie. Il faut dire que l'herbe, bien grasse, est tentante. Sundance me laisse s'appuyer contre elle et méditer sur le coucher de soleil.

Nous finissons la soirée au cinéma, avec "L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux", pour rester dans l'ambiance.

Dimanche 13 septembre : Vinon

Mon frère est très équipé en matière d'informatique multimédia (d'ailleurs c'est une manie familiale), et je passe une grande partie de ma journée à jouer à "Croisades".

Dans l'après-midi, on prend la voiture pour aller jusqu'à Valerne près de Sisteron ; Jean-Valéry et Danielle y ont, dans la montagne, une bergerie à retaper, dans laquelle ils projettent d'installer un gîte et une pension pour chevaux. Le site est exceptionnel, qui donne sur la vallée de la Durance. Cette paisible journée se finit au restaurant où, royale, je les invite.



Croquis du vieux Sisteron (août 2001)

Lundi 14 septembre : Vinon-Nice

Un petit coup de fil à Lyon chez une connaissance qui devait m'héberger et me prendre des rendez-vous avec des élus. Elle m'annonce qu'elle est débordée et n'aura pas trop le temps de s'en occuper. Côté hébergement, elle n'a pas du tout l'air de se rappeler qu'elle me l'avait proposé. N'osant pas en reparler, je raccroche avec une petite inquiétude : j'ai prévu de rester trois nuits à Lyon, et mon budget "hôtel" diminue dangereusement. Bah, j'appellerai mes parents, ils auront bien un cousin ou un ami lyonnais pour me recevoir...

Nous partons avec Danielle au ranch louer deux chevaux pour faire une petite promenade dans la campagne environnante. C'est le Lubéron, quand même. On se régale.

Après le déjeuner Jean-Valéry et Danielle me donnent un coup de main pour le graissage de la chaîne de ma moto (il faut se tenir l'arrière de la moto en l'air pendant que fais tourner la roue). Puis je recharge la moto car je dois, hélas, partir.

Les gorges du Verdon

Direction Nice par les gorges du Verdon et le plateau de Canjuers. Pourquoi Nice ? Parce que j'ai envie de voir ces fameux villages perchés dans l'arrière pays, et de revoir la mer une dernière fois.

Mon voyage a l'air très organisé, vu de l'extérieur, mais il faut faire des choix tout le temps. Là, je me suis mis en tête d'aller à Nice, alors que l'étape de demain, c'est Gap. Le plus court chemin entre Manosque et Gap, ce n'est pas Nice.

La route me mène au lac de Sainte-Croix (quel bleu), Moustiers Sainte Marie, puis le canyon du Verdon. Une fois encore, difficile de décrire tellement c'est beau.

Comme je m'arrête souvent pour prendre des photos, je mets un temps fou. Le soleil se couche sur le plateau de Canjuers, je rejoins la nationale et fonce vers Grasse, que je découvre à la nuit tombante.

Je suis tout le front de mer jusqu'à Nice. Là, c'est assez difficile de trouver un hôtel bon marché. Pas du côté de la Promenade des Anglais (splendide, de nuit) et du Negresco... Finalement c'est près de la gare que je trouverai ce que je cherche. On voit d'ailleurs qu'on est en fin de saison : on peut négocier le prix de la chambre.

Après avoir déballé les bagages, je passe le désormais traditionnel coup de fil à ma mère. Son ton se fait plus guilleret à mesure que la fin du voyage approche. Mon père, lui, me confirme qu'on a bien des cousins à Lyon ; il va leur demander s'ils peuvent me recevoir.

Mardi 15 septembre : Nice-Tallard (Hautes Alpes)

Petites rues de Nice et arrière-pays

Ces hôtels pas chers sont un peu bruyants, heureusement qu'un type génial a un jour inventé les boules Quiès.

Ce matin, quelques courses en ville et une ballade dans le vieux Nice que je ne connaissais absolument pas. Je n'ai jamais parcouru que le trajet la gare/le port. La plage, immense, avec du parachutisme ascensionnel (ah ah !), le marchés aux fleurs et aux fruits confits, la place Masséna, et enfin, les petites rues. Je m'installe en haut de l'une d'entre elles pour réaliser une aquarelle. Les couleurs des maisons et la lumière qui joue avec sont particulièrement inspirantes.



Vieille rue de Nice

Pendant que je suis assise là, il me vient l'idée de me préoccuper de mon logement de ce soir. J'ai prévu de m'incruster chez mon copain Christophe, instructeur au centre de parachutisme de Gap-Tallard, mais il n'est pas encore au courant, et il est 13 heures.

Heureusement, j'arrive à le joindre, et il se montre tout content, d'autant que je l'avais croisé aux championnats de France de parachutisme à Rodez et qu'il m'avait invitée à passer chez lui. On se donne rendez-vous à Tallard pour dîner, avec des amis à lui.

Je retourne à l'hôtel, en renonçant à me baigner parce qu'il est déjà 14 heures et il y a du chemin en perspective - surtout si je m'offre le détour par Monaco. Le temps de tailler une petite bavette avec le patron, et je décolle à 15 heures. Comme je suis un peu obstinée, qu'en réalité je ne n'étais jamais venue sur la Côte d'Azur et je n'avais jamais vu Monaco, je longe tout le front de mer jusqu'aux hauteurs du Rocher. Vu du haut, Monaco est un peu décevant, mais je n'ai vraiment plus le temps de m'y attarder.

L'idée est aussi de voir ces fameux villages perchés de l'arrière-pays niçois, sur lesquels j'ai lu un reportage magnifique dans un magazine. Mais impossible de les trouver, surtout que je ne me souviens plus du nom de ces villages.



Village de Peille (août 2005)

Résultat, je me perds complètement dans les petites routes des Alpes Maritimes. Quand j'arrive à Lucernam il est déjà 17 heures 30, et je dois passer sur la "réserve" (les trois derniers litres du réservoir de la moto).

Comme il n'y a pas un chat dans ce pays et rien qui ressemble à une station d'essence, je ne suis pas loin de la panne sèche.

En regardant la carte, j'identifie la route à suivre : monter jusqu'à Turini, en espérant trouver de l'essence dans une des petites stations d'hiver que je rencontrerai. Aïe : rien du tout à Peira, rien à Turini... La situation devient franchement délicate, même si au passage je me régale des paysages.

Heureusement, après Turini, ça descend, je suis donc la route en roue libre (pour économiser les dernières gouttes d'essence) jusqu'à un gros bourg. Là

je croise un habitant qui m'indique une station d'essence en bas, dans la vallée, à Roquebillière. Effectivement il y a une épicerie qui distribue de l'essence. Ouf : je prends 15,2 litres alors que mon réservoir fait 15 litres, réserve comprise : je n'aurais pas fait 500m de plus. Et j'ai de la chance, le jour de fermeture de la station, ce n'est que demain.

L'épreuve

Il est 18 heures. Ce sera dur d'être à Gap pour le dîner. Je demande mon chemin à l'épicière, qui me conseille de redescendre vers le sud pour trouver la nationale qui va à Digne. Comme cela me contrarie de rebrousser chemin, je choisis plutôt le nord, par Saint Martin de Vésubie. Là, en consultant la carte, je vois qu'en allant plein ouest par Valberg, au bord du parc du Mercantour, je finis par rattraper la nationale. Sur la carte, cela semble aller tout droit.

Mais ce n'est pas tout droit du tout, ce ne sont que des petites routes, impossible de rouler à plus de 40km/h, le jour décline, la température chute rapidement, ça n'en finit pas. J'arrive à Valberg à 20 heures. Un petit coup de fil à Christophe (je ne serai pas à Gap pour le dîner), qui me répond qu'ils ne sont pas encore au restaurant, je n'ai qu'à les y rejoindre pour le dessert. J'annonce mon arrivée vers 22 heures.

J'aimerais téléphoner à mes parents, mais c'est occupé. En passant, un panneau lumineux m'indique la température : 7°C.

Là, pour la première fois depuis mon départ le 5 juillet, je commence à trouver ça galère. 10 kilomètres après Valberg un panneau annonce la couleur : "Digne, 92 kilomètres" ! 92 kilomètres de petites routes comme ça, en montagne, de nuit, seule, transie de froid, fatiguée. Oh là là là là... Je pourrais m'arrêter à un hôtel mais je préfère aller jusqu'au bout, de manière à pouvoir me reposer demain ; et puis j'aimerais vraiment voir Christophe et aussi d'autres parachutistes, ce soir. Du monde, quoi.

Pour rejoindre la nationale il faut descendre les gorges de Dalhuis. Le paysage a l'air somptueux mais je n'en vois rien du tout. Je devine juste les rochers grenat à la lueur des phares, quand la route traverse un petit tunnel, ou l'abîme, sombre, à ma gauche, et les sommets éclairés par une lune pâle ; j'ai de la chance, il ne pleut pas.

Je suis encore obligée de ralentir l'allure : rouler vite quand on ne voit rien, que les tournants serrés surgissent à la lueur des phares tous les cent mètres et que derrière, c'est le vide, c'est de l'hérésie. Cela n'a cependant pas l'air de gêner les voitures.

Enfin, la nationale. Cela devrait rouler mieux. Mais non, elle est étroite et sinueuse aussi. Il fait de plus en plus froid et de plus en plus nuit. Pour la première fois depuis le début, j'aimerais vraiment avoir un motard avec moi pour partager tout ça.

Impossible de joindre mes parents, pas de réseau, merci Itinériss. Je ne les appellerai donc pas ce soir, j'espère qu'ils ne s'inquiéteront pas trop.

Enfin, Digne, 22 heures. Je ne serai pas à Gap pour le dessert...J'appelle Christophe : "t'es où ?" me demande t-il ; "Je ne suis qu'à Digne !!!!!" lui beuglé-je, quasiment en larmes. Ils commencent juste le dîner, me rassure t-il. Je devras être là dans une heure, d'après lui.

Après cela roule mieux. Je passe Sisteron (où j'étais il y a deux jours), et enfin, la Saulce, le village où habite Christophe. Enfin, n'étant pas sûre que c'est la Saulce, parce qu'il n'y a pas de panneau à l'entrée du village, je me rends au bureau de poste : sur la porte, c'est indiqué "Poste de la Saulce" : un bon truc à retenir. J'appelle Christophe mais ils ont fini de dîner, ils arrivent.

Je suis explosée, frigorifiée, morte de fatigue, nerveusement au bout du rouleau. Finalement j'ai roulé huit heures sans m'arrêter ou presque, et je n'ai ni déjeuné ni dîné. J'attends les garçons dix minutes et ils arrivent, me montent tous mes bagages chez Christophe. Celui-ci me regarde et commente : "t'as l'air complètement décalquée". Il apporte alors une mixture de son cru, qu'il appelle "le bocal". C'est du rhum, dans lequel trempent des fruits, le tout ayant macéré quelques semaines au soleil sur le rebord de sa fenêtre. C'est bon, ça me réchauffe. J'en prends encore un verre, puis deux, puis trois...ah... ben vrai, ça réchauffe. On regarde quelques vidéos de parachutisme. Les copains de Christophe s'en vont, on bavarde encore un moment, je prends encore un verre, et je vais me coucher, bien réchauffée mais complètement déchirée.

Mercredi 16 septembre : Tallard

La cuite du siècle

Evidemment, il fallait le payer.

Quand j'entends Christophe partir, à 7 heures 30, je suis assez en forme ; mais comme il est tôt je décide d'en profiter un peu.

Quelle erreur.

A 9 heures je me réveille avec le pire mal de tête que j'aie jamais connu, après celui de mon insolation à Boston en 95. C'est horrible, j'ai une enclume dans le crâne et une nausée effroyable. Je me traîne jusqu'à la salle de bains, espérant que l'eau chaude me soulagera, sans succès. Je retourne me coucher car c'est encore dans la position allongée que j'ai le moins mal. Mon téléphone sonne à deux reprises, je vais répondre puis décide de rester levée, un peu de dignité, et appelle mes parents. Ma mère me sent un peu lasse. Je lui explique que je reste ici aujourd'hui, j'irai à Lyon demain, je renonce à mon étape en Savoie ce soir. Il faut faire des choix. Mon père m'annonce que ses cousins m'attendent à Lyon demain avec plaisir, je n'ai qu'à les appeler.

Après un petit tour précipité aux toilettes, je sors dans le village et me traîne jusqu'à la pharmacie pour acheter du Nurofen, et des croissants à la boulangerie.

Les gens sont très souriants, dans la rue, malgré mon probable air de cadavre. Je comprends pourquoi Christophe ne veut pas retourner à Paris.

De retour à l'appartement, j'avale un cachet et un bout de croissant, dont je vais immédiatement gratifier la cuvette des toilettes. Je me demande comment le mal de crâne va passer si je ne garde pas un cachet. Je me suis rarement trouvée dans cet état, il fallait vraiment que je sois fatiguée.

Pour m'occuper et remercier Christophe de son accueil - surtout que je vais m'incruster encore une nuit - je lui abats toute sa vaisselle et lui nettoie sa cuisine de fond en comble. Vers 14 heures, cela va un peu mieux, je reprends un cachet, qui veut bien cette fois-ci rester dans mon estomac, puis rejoins le terrain de parachutisme, à Tallard.



Château de Tallard (août 1993)

Christophe me propose de faire un saut mais là, vraiment, non. Je passe l'après-midi au soleil à regarder les parachutistes, les avions, à discuter avec tout le monde, à écrire mon cahier de bord. Sur les indications de Titou, le directeur technique, je fais un détour en ville chez Kawasaki pour une vidange, mais c'est un peu tard, il faudra que j'y retourne demain.

A mon retour, tout le monde est sur la terrasse d'un café à Tallard. Le patron, débonnaire, a une allure marrante.

La soirée se finit à la pizzeria du Château, dont le patron était un fan de Patrick de Gayardon, qui y avait ses quartiers (pour les profanes : Patrick

"Deug" de Gayardon était un immense parachutiste, de renommée internationale ; il s'est tué à Hawaï en avril 1998. Lorsqu'il était en France, il habitait Tallard).

Au retour à l'appartement, Christophe découvre avec stupeur et bonheur sa cuisine propre, lui qui se lamentait au dîner à l'idée de sa vaisselle à terminer. Ah oui, il est content.

Jeudi 17 septembre : Tallard-Lyon

Un petit saut en parachute

Je porte ma moto chez Kawasaki pour la vidange. Ils râlent un peu quand je leur demande de changer aussi le filtre à huile, parce qu'ils faisaient ça juste pour me dépanner (mais pas gratuitement, oh). J'aime bien le look du patron : il n'a pas l'allure d'un macho de motard à moustache et blouson à franges. Il est au contraire tout gringalet, le visage fin et doux, la démarche un peu efféminée (... mais il a une alliance).

Après quelques photos en ville (Gap n'a quand même pas beaucoup d'intérêt), je retourne au terrain, où je suis accueillie par des "déjà?", "bien dormi?" etc. Mais non, mais non, je ne viens pas de me lever.

On projette avec Christophe un saut pour cet après-midi. Après, je devrai foncer à Lyon.

En attendant, j'ai envie de dessiner, et je croque ce qui me tombe sous la main : un hélicoptère.



A midi je repasse à l'appartement prendre mes bagages et je reviens sur le terrain avec la moto chargée.

On embarque dans l'avion à 15 heures (je vois en pensée mon itinéraire vers Lyon qui se transforme petit à petit en ligne droite) ; pendant la montée, paysage splendide, bien sûr. J'ai fait un saut au dessus des Pyrénées,

maintenant, c'est au dessus des Alpes, pas mal. Christophe me montre le Mont-Blanc mais je ne l'aperçois pas.

Nous sortons tous les deux en chute assis, position que je tiens tout le temps pendant que Christophe fait le guignol près de moi : assis, debout, tête en bas... Magnifique saut, qui s'achève pour moi par un superbe atterrissage vent dans le dos devant la totalité de l'équipe de France de voile-contact, qui ne m'épargne pas ses commentaires moqueurs (il n'est en général pas recommandé d'atterrir vent dans le dos).

Je commence à être à la bourre ; Christophe me dispense du pliage de la voile, je fais mes adieux à tout le monde et file vers Lyon. Je suis attendue à 20 heures.

Le mont Aiguille

Malgré mon retard, je m'offre le détour par la route qui longe le Vercors et surtout, le Mont Aiguille. Cette montagne me fascine. Vue de l'est, elle est déjà étonnante, mais elle s'intègre un peu dans le décor des autres monts du Vercors. Mais vue de l'ouest, c'est à dire du Grand Veymont, par lequel je suis passée en 93, cette dent de roche paraît saugrenue, isolée dans la plaine. Cette montagne unique a toujours évoqué pour moi celle des "Rencontres du troisième type", dont l'image obsède les protagonistes du film.

A Grenoble, je m'arrête pour faire le plein et contrôler la pression de mes pneus. Un automobiliste est affairé autour de la machine à gonfler les pneus, il s'énerve, m'explique qu'il voudrait récupérer ses dix francs de caution mais n'arrive pas à ré-enrouler le tuyau (il en a des kilomètres dans les mains à force de tirer dessus pour l'enrouler). Comme il a l'air pressé je lui donne dix francs, comptant me débrouiller avec l'enrouleur. Au moment où je lui tends la pièce, je trouve un bouton, j'appuie dessus, le tuyau s'enroule tout seul. On rit bien tous les deux.

Mes cousins habitent à la Croix-Rousse. Une fois sur place, ne disposant pas de plan de Lyon, j'avise une passante : "savez-vous où se trouve la rue Gigodot ?" Elle me répond "non, et vous, vous savez où est le théâtre ?" Bon, d'accord.

Je finis par trouver l'immeuble. Ma cousine, Christiane, m'accueille et m'invite à table. Son mari, Michel, arrive une petite heure plus tard. Ce sont des cousins que je ne vois pas très souvent. On est content de se retrouver (dans la famille on est toujours content de se retrouver), mais en fait il faut qu'on refasse connaissance ; ce n'est pas désagréable.

Vendredi 18 septembre : Lyon

Je me lève juste avant que mes hôtes partent au travail pour Michel et à la Croix Rouge pour laquelle où Christiane est bénévole.

Je fonce au Conseil général où j'ai rendez-vous avec Anne-Marie, qui devait contacter pour moi des élus à rencontrer, ce qu'elle a fait gentiment, malgré sa surcharge de travail. Elle me donne leurs numéros, je n'arrive à en joindre qu'un seul, Patrick. Rendez-vous est pris avec lui cet après-midi (point de vue rendez-vous cela aura été une petite semaine). Cela dit, cet élu vaut le détour : conseiller municipal à Oullins, en banlieue, c'est un juriste, avec un look terrible de rond de cuir : petit pull jaune pâle, cravate, grosses lunettes, cheveu rare. Mais la conversation le révèle plein d'humour et de remarques incisives. C'est un régal. On se quitte en se remerciant mutuellement d'avoir passé un si bon moment.

A mon retour, je rends à mes hôtes le petit service qui consiste à aller promener le chien. Des tas de gens promènent leur chien, moi je suis néophyte. Je n'avais jamais réalisé à quel point un chien, même bien élevé, peut être scatologique. Il aura reniflé sans exception toutes les crottes de ses collègues du quartier et tous les pieds de lampadaires, malgré mes tractions répétées sur la laisse. Je me demande si les chiennes sont pareilles. Ma monitrice de moto m'avait expliqué un jour qu'elle n'aimait que les femelles (chez les chiens), parce que les mâles étaient vraiment trop dégoûtants, à divers points de vue.

A mon retour, Christiane m'interroge sur mes étapes futures et me suggère de faire un arrêt à Saint-Vit, entre Dole et Besançon, chez sa sœur, qu'accessoirement je n'ai jamais vue. C'est une famille qui a connu de lourdes épreuves, ce que j'ignorais complètement. J'irai volontiers leur rendre visite. J'apprends aussi qu'un de mes aïeux a été ministre de la République, au siècle dernier : un dénommé Rambaud, ministre chargé de l'Instruction Publique. Ah, je me connaissais une filiation d'élus locaux dans mon village du Pas de Calais, Vaudringhem, mais un ministre, ce n'est pas mal non plus. Christiane me prête des livres sur l'histoire de Lyon, que je potasse un moment avant d'aller explorer les pentes de la Croix Rousse et les quais de Saône au coucher du soleil.

A mon retour nous allons dîner dans un bouchon lyonnais, avec Christiane, Michel et le frère jumeau de celui-ci.

La conversation roule sur les traboules, ces passages plus ou moins discrets à travers les immeubles, hauts lieux de tradition lyonnaise, que j'ai l'intention d'explorer demain. La serveuse nous explique que certaines sont fermées, mais que le samedi elles sont ouvertes pour le ramassage des poubelles. Elle nous souffle aussi d'un air complice que parfois, lorsqu'il y a un digicode, il suffit de regarder quelles sont les touches les plus sales - ce sont celles du code.

Samedi 19 septembre : Lyon

Ce matin, donc, traboulage à la Croix-Rousse. Je dispose d'un guide qui détaille les itinéraires ; on pourrait espérer que les traboules sont toutes ouvertes, puisque c'est aujourd'hui la journée du patrimoine, mais non, on se cogne parfois le nez.

Après un peu plus d'une heure à travers les traboules, je me retrouve à l'hôtel de ville. Comme il est ouvert au public et que c'est un superbe bâtiment, j'entreprends de peindre une aquarelle de la cour intérieure. Malheureusement je me fais jeter à midi pile ; bravo, c'est la journée du patrimoine et on ferme entre midi et deux ! Quand je repasse, en moto, après le déjeuner, il y a une queue monstrueuse pour entrer et de plus, le soleil n'éclaire plus la cour.



Croquis de l'Hôtel de Ville de Lyon

Je me rends alors dans le quartier Saint Jean pour trabouler encore, mais là tout est vraiment fermé. Alors je reprends la moto, monte à Notre Dame de Fourvière, médite un moment, redescends sur le centre ville, en espérant trouver un joli spectacle sur le confluent entre Rhône et Saône en faisant le tour de la presqu'île. Mais celui-ci n'est pas du tout aménagé en promenade. On ne voit rien du fleuve, on ne fait que longer un mélange de friches et d'échangeurs d'autoroute.

Retour à l'appartement, dernier dîner, et je fais mes adieux à mes hôtes parce qu'ils partiront avant que je me lève demain matin.

Dimanche 20 septembre : Lyon-Annonay

Finalement, je me lève assez tôt pour leur dire au revoir. Je vais promener le chien, fais mes bagages, promène encore le chien, et décolle à midi pour rejoindre mes amis Henri et Véronique, ainsi que Xavier (le copain de Bordeaux), près d'Annonay, en Ardèche.

Je les rejoins pour le déjeuner, dans une maison en pierre dans la campagne ardéchoise ; il fait très beau, les enfants sont mignons comme tout, on déjeune dehors, on bavarde longtemps, et le reste de la journée se passe pour tout le monde le nez plongé dans la fabuleuse collection de bandes dessinées de mes hôtes.

Lundi 21 septembre : Annonay

J'appelle un copain à Clermont-Ferrand, François, qui s'occupe de me prendre pas mal de rendez-vous avec des élus ; il n'a malheureusement pas l'air d'avoir l'intention de me loger, malgré mes insinuations un peu lourdes, mais au moins il me prend des rendez-vous avec beaucoup d'efficacité. On convient de se retrouver demain après-midi, ce qui me permet de rester toute la journée d'aujourd'hui à Annonay.

La matinée se passe à bavarder avec mes hôtes, puis, après le déjeuner, nous allons visiter une cave, en passant par quelques jolis paysages. Je ne savais pas qu'il y avait du vin en Ardèche, et du bon (Saint Joseph, notamment). On en achète un peu, à charge pour Xavier de me le ramener à Paris.

Puis nous finissons la journée à lire d'autres bandes dessinées, parce que je suis loin d'avoir épuisé toute la collection.

Cette journée aura été l'une des trois ou quatre seulement de tout le voyage où je n'aurai pas touché à ma moto.

Mardi 22 septembre : Annonay-Clermont-Ferrand.

En fin de matinée je laisse Henri, Véronique, leurs enfants et Xavier et fonce vers Clermont-Ferrand, ne sachant pas à quelle heure sont mes rendez-vous. La route traverse les monts du Forez et passe à Saint Etienne. Là j'appelle François qui m'annonce que mon premier rendez-vous est en ville à 15 heures 30. Cela me laisse le temps d'arriver tranquillement. Je vais en profiter pour visiter un peu la région.

Je me dirige donc vers les Gorges de la Loire, les monts du Forez, la Chaise-Dieu : cette dernière m'étonne ; en arrivant par le nord-ouest, on se retrouve dans la ville sans s'en apercevoir. La basilique, massive, enchâssée dans le village, est splendide.



La Chaise Dieu, rue Ste Marie (août 2006)



La Chaise Dieu, abbatale (août 2003)

Puis je chemine à travers la petite montagne, la forêt, manque une fois encore de tomber en panne d'essence, arrive à Issoire et débouche sur

l'autoroute. Celle-ci est surprenante, jusqu'à Clermont-Ferrand : elle est très sinueuse, ce qui empêche de rouler vraiment vite.

Arrivée à Clermont-Ferrand, j'ai un peu de mal à trouver un hôtel bon marché. Finalement c'est encore près de la gare que je trouve mon bonheur - enfin, le mot est un peu fort. C'est plutôt l'hôtel le plus miteux que j'aurai testé de tout le voyage. 100 F la chambre (prix négocié). Pour ça, on a une chambre propre mais des toilettes, à la turque, sur le palier. Dans ces toilettes, je trouve la brosse dans le trou. Etonnée, je la retire.

Après m'être changée et avoir trouvé difficilement le conseil régional, je me retrouve dans le bureau de Franck, qui y travaille mais est conseiller municipal à Thiers. Il est, comme ses collègues, très intéressant mais je suis un peu obligée d'écourter le rendez-vous car je dois me rendre à une heure de là, à Saint Eloi les Mines. Je dois y retrouver Marie-Thérèse, premier adjoint.

Délégation japonaise

A mon arrivée celle-ci m'accueille avec beaucoup de jovialité mais elle attend une délégation de japonais qui sont venus visiter les élevages de porcs de la région. Elle est toute excitée par ses préparatifs, et me consacre trente secondes de ci de là entre deux conversations avec une journaliste ou avec un entrepreneur irlandais qui serait éventuellement susceptible de s'installer par ici. Elle est d'ailleurs très empressée auprès de lui, le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle tient à ce qu'il vienne et apporte un peu de taxe professionnelle. J'en profite pour glisser quelques mots sur mon voyage à la journaliste de La Montagne, qui a l'air intéressée.

Curieusement, ma venue avait été préparée, puisque lorsque finalement les japonais arrivent, on m'installe avec les élus qui accueillent, je m'aperçois que je suis sur la liste des invités et Marie-Thérèse me présente à ses hôtes. Moi qui ne suis que de passage...

Après le discours de Marie-Thérèse et celui d'un autre adjoint, entrecoupés par les traductions en japonais, on passe aux questions. Les japonais n'ont pas de questions, ils ont l'air de plutôt vouloir se jeter sur le kir et cette délicieuse brioche.

On passe donc rapidement à la brioche, puis les japonais s'en vont. La journaliste me prend en photo avec la moto, et je lui promets de lui envoyer ma plaquette avec quelques bribes de récit (mais je n'aurai pas le temps).

Marie-Thérèse tente désespérément de retenir le patron irlandais à dîner, mais celui-ci tient visiblement à garder ses distances. Je suis invitée aussi mais je dois retrouver François à Clermont pour le dîner. Je quitte donc tout ce petit monde et fonce vers le sud.

François vient me chercher à l'hôtel, avec un ami ; on finit la soirée au restaurant, où François m'invite royalement. Les deux compères passent une

demi-heure à se disputer à propos de la configuration du quartier de mon hôtel, à coups de croquis sur la nappe.

Après le dîner, ils me raccompagnent à pieds, notamment pour vérifier qui a eu raison à propos du plan.

Mercredi 23 septembre : Clermont-Ferrand-Mâcon.

J'ai rendez-vous à 10 heures 30 à Cournon, avec Geneviève, une conseillère municipale. Je suis à l'heure pile dans le hall de l'hôtel, puis je commence à attendre. Personne. Au bout de vingt minutes, je me dis qu'elle est peut-être dehors. A ce moment quelqu'un entre : c'est Geneviève, qui attendait dehors depuis 20 minutes et pensait que j'étais peut-être à l'intérieur.

Nous passons deux heures et demie à discuter autour d'un café, de son mandat, de politique, de l'éducation des enfants, de la vie... Elle est intarissable. Moi aussi.

Quand j'arrive à la quitter, il est déjà 13 heures, et je n'ai pas de plan très défini pour ce soir. Je jette tout de même un œil au centre ville de Clermont-Ferrand, place de l'hôtel de ville notamment (surnommée par les habitants "place des crottes", et on comprend vite pourquoi). C'est étonnant, cette pierre noire, volcanique, omniprésente dans la vieille ville. Cela doit être horriblement sinistre quand il pleut. Je repasse à l'hôtel et ses splendides toilettes -la brosse est de nouveau dans le trou, bon, ça doit être exprès- et quitte la ville, direction le Puy de Dôme.

En haut du Puy la vue est vraiment époustouflante ; en fait les puys ne sont pas si nombreux, et surgissent de la plaine comme des petites verrues. Sur le Puy de Dôme on trouve des ruines gallo-romaines ; il fallait y monter, au sommet, de leur temps, mais on devait disposer d'une tranquillité royale.

Je passe une petite heure allongée dans l'herbe à contempler le paysage tout en discutant au téléphone avec mes ex-collègues de bureau, pour le même problème que la semaine dernière à Avignon.

Après avoir regardé un moment les parapentes et les deltaplanes décoller, je reprends la route vers le sud, et Saint Nectaire.

Au moment où je prends de l'essence, le téléphone sonne : c'est Jacqueline, une élue de Mâcon avec qui j'avais fait connaissance il y a deux ou trois ans et que je n'ai guère vue depuis. Comme elle m'avait à l'époque invitée à lui rendre visite un de ces jours, je l'ai prise au mot et lui ai laissé un message sur son portable, pour savoir si je pouvais passer la voir ce soir ou demain, pour l'interviewer, si elle se souvenait de moi et qu'elle était disponible. Elle m'explique que bien sûr, elle se souvient de moi, qu'elle rentre de Paris assez tard mais cela ne m'empêche pas de passer la nuit chez elle. Youpeee ! Nous

nous donnons rendez-vous à 21 heures à Mâcon : ce n'est pas vraiment la porte à côté mais j'ai le temps d'y aller.

Finalement, s'incruster chez les amis, c'est juste un coup à prendre. Ce qui signifie que si quelqu'un me dit "passe chez moi un de ces jours", eh bien, je risque fort de le prendre au mot. Il ne faut pas me le dire à la légère ! J'ai cependant remarqué qu'il ne faut pas hésiter à s'inviter quand les amis vous disent "la porte t'est ouverte" : cela leur fait *vraiment* plaisir qu'on leur rende visite, cela signifie qu'on a envie de les voir, de mieux les connaître ; et eux ne se donnent pas tant de mal pour avoir une maison accueillante si c'est pour n'accueillir personne.

Du coup, le cœur en fête, je me promène un peu dans la région, avec un arrêt à Saint Nectaire pour goûter le fromage.

La route passe ensuite par Champeix, Thiers (étrange ville bâtie toute en hauteur, avec des quartiers regroupés par corps de métier autour du thème de la coutellerie), puis l'autoroute jusqu'à Roanne, puis Tarare, à l'est de Lyon (belle basilique), puis Villefranche par les petites routes, et enfin l'A6 jusqu'à Mâcon. Ouf ! Il est 21 heures¹⁵.

Au moment où je franchis le péage, Jacqueline m'appelle parce qu'elle s'inquiète un peu ; elle m'indique la route à suivre et finalement j'arrive à destination, une maison magnifique, avec juste une petite demi-heure de retard.

Jacqueline improvise un petit dîner dans la cuisine avec son mari, Michel, qui est médecin, on discute politique et peinture et on convient de se retrouver demain pour déjeuner au restaurant avec le groupe d'élus de Jacqueline.

On m'installe dans une somptueuse chambre, et je m'enfonce dans un délicieux sommeil après ces longues heures de route.

Jeudi 24 septembre : Mâcon-Saint Vit (Jura).

Le ciel est un peu couvert, ce qui m'empêche d'aller réaliser une aquarelle. A midi Jacqueline passe me prendre et on rejoint son groupe d'élus au restaurant, non sans avoir un peu visité les environs, surtout les berges de Saône. C'est un déjeuner intéressant : ils préparent leurs diverses interventions au conseil municipal, c'est toujours assez amusant (ils sont dans l'opposition).

Après le déjeuner Jacqueline me ramène chez elle pour que je reprenne mes bagages, et nous nous séparons. C'était bref mais cela valait le coup.

Un petit coup d'œil au centre ville m'apprend que je n'ai rien perdu pour l'aquarelle, il n'y avait pas grand chose à peindre. Je passe le pont sur la Saône et fonce droit vers l'est, et Bourg en Bresse. Le centre ville n'est pas

facile à atteindre à cause des sens interdits, et il me déçoit un peu. Du coup je ne m'attarde pas et remonte par le nord vers Saint Claude.

Humide Franche Comté

La route passe le long des gorges de l'Ain, c'est une splendeur. Il n'y a personne sauf un couple de retraités qui s'arrête en même temps que moi pour regarder le paysage. On discute un bon moment. Parisiens d'adoption, ils reviennent des Baux de Provence, et sont remontés par la vallée du Rhône qui les a beaucoup déçus. Je leur demande pourquoi ils ne sont pas passés par le Vercors : "ah tu vois chérie, je te disais qu'on aurait dû faire ça". Ils projetaient de prendre leur retraite en Haute Saône, mais un week-end sous la neige en janvier, à moins 15 °C, cela leur a suffi : "on est venus, on a vu, on est partis".

J'arrive un moment plus tard à Saint-Claude ; je n'ai pas le temps de m'arrêter car la cousine de mon père m'attend pour le dîner. C'est dommage, parce que j'ai des origines à Saint-Claude : mon arrière grand père y était pipier.

Le temps commence à s'assombrir ; j'emprunte les petites routes jusqu'à Morez (il faut être myope pour ne pas voir que c'est la capitale de la lunette !), puis la nationale 5 vers Champagnole. Là il se met à pleuvoir carrément. Je demande à la caissière d'une station d'essence de bien vouloir me prendre en photo, toute dégoulinante. Cela la fait bien rire, parce que quelques heures auparavant il faisait grand beau temps.

Je passe au large de Salins les Bains et Arc et Senans ; tant pis pour les Salines royales, je n'ai pas le temps et de toutes façons, avec la météo... J'ai les pieds trempés, j'ai froid, j'ai faim, je rêve d'un bon feu de bois qui crépite dans une cheminée. L'été s'est envolé définitivement.

J'arrive à Saint-Vit, entre Dole et Besançon, en début de soirée, Catherine, Patrice et leur fils Jean-Marie m'accueillent et m'aident à rentrer la moto dans un coin de garage. Il n'y a pas de feu de cheminée mais un bon radiateur dans la salle de bain, autour duquel je dispose toutes mes petites affaires humides.

Je les rejoins à table et on passe la soirée à parler de politique en général et de gaullisme en particulier. Catherine, qui n'arrive pas à en placer une, fait remarquer à son mari qu'il pourrait me lâcher un peu, mais lui est tout content d'avoir sous la main une "spécialiste" !

Je les laisse pour aller prendre un bon bain chaud puis me glisser sous un édredon.

Vendredi 25 septembre : Saint-Vit -Bollandoz (Doubs)

Je passe la matinée à écrire mon cahier de bord d'une main tout en discutant politique avec Patrice de l'autre. Le soleil est revenu, il fait bon. Catherine me demande si je reste déjeuner, et je m'incruste sans vergogne.

Catherine me raconte, hilare, les difficultés qu'elle a à se débarrasser de sa vieille cocotte minute. A Saint-Vit, la mairie a mis en place une collecte sélective des déchets. Les habitants se sont vu remettre une grande poubelle bleue. Catherine y a mis sa cocotte, qu'elle a retrouvé le lendemain matin sur le pas de sa porte, avec une lettre du maire l'admonestant fermement. Intriguée, je la suis jusqu'à la poubelle bleue : un autocollant apposé dessus précise les déchets qui lui sont destinés. Eh bien, après exégèse, il s'avère impossible de dire si la cocotte minute est autorisée ou non.

On est mal partis pour imposer la collecte sélective, si les habitants ont besoin d'avoir fait Polytechnique pour trier leurs déchets correctement.

Après un succulent déjeuner au soleil, j'entreprends de peindre la maison, côté rue, en guise de remerciement pour l'accueil. Des passants s'approchent et m'adressent des compliments, habituels certes, mais dont on ne lasse pas. Par contre, après leur avoir remise, je n'arrive pas à savoir si l'aquarelle fait vraiment plaisir à mes hôtes. C'est peut-être parce qu'il y a déjà pas mal d'artistes de ce côté de la famille, ils sont blasés. Ou alors l'aquarelle est nulle. Ou alors mes hôtes sont du genre réservé.

Campagne franc-comtoise

Je prends congé d'eux en milieu d'après-midi pour aller rejoindre, à 30 kilomètres de là, la mère de Frédéric, un copain qui me parlait depuis longtemps de son petit village du Doubs et de sa maman, qui est veuve depuis quelques années. Je devais retrouver Frédéric ici, lui et sa famille, mais finalement ils n'ont pas pu venir. Je passerai donc un week-end en tête à tête avec sa mère, que je ne connais pas.

Le village n'est pas aussi typique que je ne le pensais, mais la région est belle, moins rude que je ne l'imaginais. Une tripotée de mômes du village me regarde arriver, intrigués.

Simone, la mère de Frédéric, m'accueille avec un thé. La maison est immense, elle fait gîte rural l'été. Nous faisons connaissance et nous lançons dans une grande conversation. Sans bouger de la table, nous passons à l'apéritif. Elle me fait goûter une préparation de son cru en me demandant de deviner ce que c'est. On dirait vraiment du muscat. En fait, c'est à base de pissenlit et c'est sans alcool. Un apéritif sans alcool qui a le goût d'un apéritif avec alcool, je prends commande tout de suite.

Sans transition, nous passons au dîner puis au digestif, toujours sans bouger de la table. Frédéric appelle pour s'assurer que je suis bien arrivée et que tout va bien. Je le remercie de bien vouloir me prêter sa maman.

Samedi 26 septembre : Bollandoz.

Je me réveille en songeant que c'est la dernière semaine avant de me retrouver chez moi. J'ai accumulé tellement de souvenirs, je m'en suis mis tellement plein les yeux, plein le cœur, plein la mémoire, que j'ai le sentiment que je pourrais m'en tenir là. J'aurai peut-être la cafard en rentrant, mais il faut que je m'arrête, que je pose tout cela, que je fasse le tri. Je me demande combien de temps ces trois mois de voyage imprégneront ma mémoire... Heureusement, comme j'ai encore des amis à voir, la dernière semaine va passer vite.

C'est donc assez guillerette que je me lève et rejoins Simone pour le petit déjeuner. Elle appelle sa copine Dédée, une adjointe au maire de Bollandoz, qui veut bien me recevoir ce soir pour me raconter son mandat.

Simone m'emmène en voiture visiter la région et spécialement le Haut-Doubs ; on s'arrête à Rénédale, où quelques minutes de marche vous amènent à un point de vue splendide sur les gorges de Noailles et la vallée de la Loue. Simone m'explique que les géologues se sont longtemps demandé d'où provenait cette rivière. Puis, un jour, l'usine Pernod, installée sur les bords du Doubs près de Pontarlier, a brûlé, et des tonnes de Suze sont parties dans la rivière. On en a retrouvé dans la Loue... C'est comme cela qu'on a compris que la Loue provient des résurgences du Doubs qui perd une partie de ses eaux sur le plateau (j'apprendrai quelques mois plus tard que ces dernières années les géologues ont plutôt suivi les retombées de Tchernobyl...).

Les prés que nous longeons sont couverts de gentiane, à partir de laquelle on fait l'absinthe ; celle-ci est toujours en vente libre en Suisse. Simone m'explique que c'est très bon mais que cela a fait des ravages : tout le monde était drogué.

On pousse jusqu'à Morteau, temple de la saucisse, où Simone tient absolument à me faire visiter un "tué", ces cheminées particulières qui permettent de fumer la charcuterie. Mais le boucher qu'elle connaissait pour faire volontiers visiter son tué a déménagé dans des locaux neufs. Les normes européennes empêchent désormais d'ouvrir son tué à la visite. Tant pis, je me contenterai de regarder les rangées de saucisses à travers la vitrine. Passionnant.

Nous nous arrêtons pour déjeuner à l'hôtel du Pont, à Grand Combe, que je signale pour son menu complet à 60 F, de bonne facture, avec service impeccable.

Nous passons ensuite la frontière suisse le temps d'acheter du chocolat, et nous revenons par les gorges du Doubs, sous la pluie. On s'arrête à une grotte dans laquelle une chapelle a été aménagée. Décoration kitchissime. La grotte se poursuit un peu derrière l'autel mais la lumière ne fonctionne pas.

J'emprunte un gros cierge mais je n'arrive qu'à vaguement distinguer des stalactites luisantes d'humidité.

Une fois de retour à Bollandoz, je n'ai pas le temps de dire ouf que Simone a déjà appelé Dédée pour l'avertir de notre arrivée.

Je me régale : Dédée est drôle, fine, avec un sacré caractère. Mon crayon court sur mon carnet pendant une heure et demie.

Au retour, Simone me fait goûter la liqueur de gentiane, mais je trouve cela infâme, même avec un sucre. C'est horriblement amer.

Dimanche 27 septembre : Bollandoz-Epinal

Ce soir je dois rallier Epinal, où m'attend Eric, avec qui j'ai collaboré quand j'étais à l'ANDL. Aujourd'hui il travaille à la mairie d'Epinal.

Après une bonne demi-heure passée à graisser la chaîne de la moto (ben oui : quand il n'y a personne pour soulever la roue arrière, je dois graisser le petit bout de chaîne accessible, reculer la moto de quelques centimètres, graisser le nouveau morceau accessible, et ainsi de suite...), je charge la moto et prends rapidement congé de Simone car le temps se couvre.

Je suis les petites routes jusqu'à Ornans, non sans découvrir au hasard d'une aire de pique-nique que c'était ici la patrie de Gustave Courbet.

Aux abords de Besançon, je vois passer au dessus de ma tête un avion ; tiens, me dis-je, on dirait un Pilatus. Je tourne la tête et je vois, en l'air, un peu plus loin, des parachutistes sous voile. "Ah oui, c'était effectivement un Pilatus", le centre de parachutisme de Besançon est donc là. Bien sûr, je n'ai absolument pas le temps de m'arrêter.

Je fais un petit tour dans Besançon, le temps de quelques photos (joli, Besançon), suis la nationale jusqu'à Baumes les Dames et bifurque un peu vers le sud, dans la forêt. Un petit détour par la Suisse pour tenter, en vain, de trouver une station d'essence ouverte - c'est dimanche, et je me retrouve aux abords de Montbéliard. Il commence à pleuvoir, alors je m'arrête sous l'auvent d'un garagiste en attendant que ça se passe. Je m'installe sur un tas de sable avec un livre, du chocolat et du saucisson.



Les rives du Doubs à Besançon (mai 1999)

Après la pluie j'explore un peu Montbéliard, et découvre avec stupeur qu'il est quasiment impossible d'accéder au centre ville avec un véhicule, il y a des sens interdits qui vous font tourner en rond (pour ne pas dire en bourrique). J'essaye alors de me rendre au château, en suivant les panneaux indicateurs, mais impossible de le trouver (je comprendrai en revenant quelques mois plus tard que le château c'est l'énorme bâtisse à l'entrée de la ville, mais avec tous ces sens interdits les panneaux semblent inciter à s'en éloigner). De guerre lasse, je reprends la route, avec l'intention de suivre la nationale jusqu'à Belfort ; je me retrouve en moins de deux sur l'autoroute, on dirait que la nationale a tout simplement disparu.

Après une rapide visite de Belfort et sa citadelle, j'entreprends l'ascension du Ballon des Vosges. Le ciel se couvre à nouveau. J'arrive en haut au milieu d'une foule innombrable, prends quelques photos des prés balayés par les vents d'automne et redescends de l'autre côté. Arrivée en bas la pluie s'abat sur moi. Je trouve refuge sous un abri bus, assez grand pour la moto et moi. J'en profite pour avancer de quelques chapitres dans mon livre.

Après quelques tours dans les collines, un détour par Plombières et son charme nostalgique, très 19ème siècle, qui rappelle les débuts des cures et des villégiatures touristiques, j'arrive enfin à Epinal ; de là j'appelle Eric qui m'indique comment me rendre chez lui : il habite à 30 kilomètres de là. Je le retrouve un peu plus tard, il m'emmène chez lui, je prends une douche, fais connaissance avec les enfants, bavarde un moment avec Sandrine, son épouse, et lui, et quitte enfin ce joli monde pour dormir, un peu fatiguée.

Lundi 28 septembre : Epinal.

Sandrine va conduire ses enfants à l'école pendant que je petit déjeune ; à son retour nous nous lançons dans une grande conversation de nanas : enfants, accouchements, histoires de famille. Des fois cela me fait du bien, de voir comment on vit normalement.

Je fonce ensuite à Epinal où je dois retrouver Eric pour déjeuner.

Eric se fait un peu attendre, mais il était dans le bureau du maire, avec qui il voulait convenir des élus que je rencontrerais. (note au lecteur : non, le maire d'Epinal, ce n'est plus Philippe Séguin. C'est Michel Heinrich). En fait le maire souhaite me rencontrer lui-même, "il veut savoir qui tu es". Nous convenons d'un rendez-vous pour demain matin. J'aurais vu un adjoint auparavant.

Après une flammenküche arrosée d'un petit Gewurztraminer, l'Alsace n'est plus très loin, j'abandonne Eric à son travail pour aller visiter la ville, et éventuellement réaliser une aquarelle. J'arpente le parc du château à pied, sans vraiment trouver de point de vue satisfaisant. Le château est tout recousu de partout, les ruines sont en reconstitution, il y a des panneaux de travaux à droite à gauche, des types de pierre hétéroclites, bref c'est un peu n'importe quoi. A part le potager, dont le mélange de formes et de couleurs donne un assez joli résultat.

Je m'allonge un moment contre un arbre, je rêve en fixant un brin de houx que j'ai sous le nez. A force de le fixer je prends conscience de son existence et décide de le peindre, pour voir.

Une bande de gamins en sortie scolaire m'aperçoit de loin. L'un d'eux s'écrie "oh, là haut, y'a quelqu'un, c'est qui ?" et un autre lui répond "hé, y'a un monstre !". Je me retiens difficilement de dévaler le talus vers eux en hurlant à pleins poumons "qui m'a traitée de monstre ?" mais je ne suis pas certaine que l'institutrice apprécie.

Le temps se couvre, je retourne en ville, et tente une dernière fois de trouver l'encre sépia que je cherche depuis le vol de mon sac, en août. Au passage, je réalise que si la grand place, près de l'hôtel de ville, serait intéressante à peindre, il n'y a malheureusement pas le moindre endroit où m'installer. Il y aurait aussi le porche de la basilique, mais il y a une camionnette garée devant.

J'avise finalement une boutique des beaux-arts et pour faire comprendre au libraire quel genre d'encre je recherche, je lui mets sous le nez l'une de mes aquarelles. Il la regarde et me demande "faites voir les autres ?" Je m'exécute promptement, il les feuillette et s'exclame "mais c'est très bien ce que vous faites !". "Ah ? Pourtant, par rapport à ce que vous vendez, là (et je montre des cartes postales avec des aquarelles de fleurs), mes aquarelles sont de bonne facture, mais je ne les ai jamais considérées comme de l'Art..." Il

éclate de rire et m'explique que la plupart du temps les artistes se sous-estiment, sauf ceux qui se la jouent. Apparemment je n'appartiens pas à cette dernière catégorie.

Il m'explique que je dois poursuivre ma technique mixte encre et aquarelle, parce qu'elle est personnelle et qu'elle allie dessin et couleur. Il me suggère de m'installer dans des endroits touristiques, j'en vendrais plein, selon lui. Je le quitte, sans mon encre (il n'en avait pas, bien sûr), mais la tête pleine de perspectives réjouissantes. Au fond, qu'importe de n'être pas une grande artiste, du moment que mon travail plaît et que je peux envisager d'en vivre ?

Il pleut franchement, maintenant. Je m'offre néanmoins un petit détour par la fête foraine, gagne un couteau suisse au tir aux ballons, engouffre une barbe à papa, en me promenant dans le parc. J'ai l'air ridicule ? Et alors ? Un petit jeune en jogging passe près de moi et m'interpelle : "mmmh, c'est bon la barbe à papa". Je lui en tends un gros morceau, il repart tout content.

Arrêt sur un banc, sous la pluie, pour tenter d'obtenir un rendez-vous avec un élu de Sélestat ou de Strasbourg, prochaines étapes. A Sélestat, le secrétariat me répond "ne bougez pas, je demande au premier adjoint... vous êtes d'un parti politique ?" Je lui réponds que je suis plutôt de droite (pas la peine de raconter des histoires, c'est public !), mais que cela n'a pas de rapport avec ma démarche. Elle revient 2 minutes plus tard, en m'invitant à venir jeudi matin. Eh bien, ça c'est emballé. En plus, il y a du suspense : je n'ai pas la moindre idée de la couleur politique de Sélestat.

De retour chez Eric, je suis trempée, comme cela arrive de plus en plus souvent ces derniers temps. On met mes affaires à sécher. Puis on finit la soirée autour d'un Pessac Léognan 90 (ahhhhh...) et de discussions à propos de leurs histoires de familles et de belles-familles qui ne peuvent pas se souffrir.

Mardi 29 septembre : Epinal-Sélestat.

J'installe mes bagages dans la voiture d'Eric qui les gardera au parking ce matin, afin que je sois plus libre de mes mouvements. Il me les rendra après mon entrevue avec le maire.

J'arrive pour mon rendez-vous avec Patrick, le maire adjoint d'Epinal chargé des moyens généraux et du patrimoine, à l'heure voulue, trempée, bien sûr. Un phénomène amusant s'est produit sur la route : on roule au sec, tout va bien, puis on s'aperçoit qu'un peu plus loin devant la route devient brutalement mouillée- donc, le nuage doit commencer là. Effectivement c'est exactement la limite entre "rien " et "pleut à verse". C'est un peu binaire, la météo, par ici.

On bavarde un bon moment avec l'adjoint (savez-vous qu'Épinal est la ville qui dispose du plus grand domaine forestier en propre ?) et je rallie l'hôtel de ville à 11 heures pour rencontrer le maire lui-même, comme convenu. Je m'installe dans le bureau de la secrétaire et à 11 heures 30 il sort de son bureau, me salue et me demande si je peux attendre jusqu'à midi. Pas de problème, je vais poursuivre mon cahier de bord. Une heure plus tard le maire m'accueille enfin dans son bureau, avec des excuses. Je commence par lui souhaiter une bonne fête, puisque c'est la saint Michel (le patron des parachutistes, accessoirement). Son mimétisme avec Séguin et amusant, surtout les paupières. Il me demande ce que j'attends de lui, puis me raconte son accession au fauteuil de maire, et sa vie d'élus local. Ce qu'il aime le plus, me confie-t-il, c'est le contact avec les gens dans la rue. A la fin de notre entretien il pose quelques questions sur ma démarche, ma formation, mes projets etc. Je glisse que je lui vendrais bien des aquarelles.

Après l'entrevue je retrouve Eric, nous allons déjeuner ensemble dans "le restaurant préféré de Séguin", à "la table de Séguin". Un autre cadre de la ville nous rejoint, fort sympathique, qui, en plus, nous invite.

Après le déjeuner je fais mes adieux à Eric, et me rend à l'imagerie - je ne pouvais tout de même pas quitter Épinal sans voir le musée de l'image. Je n'ai pas le temps de visiter vraiment, j'achète deux trois trucs pour mes filleules, examine un moment le bâtiment qui n'est en fait pas très intéressant à peindre, et décide finalement d'aller de l'autre côté de la Moselle réaliser une aquarelle de la bibliothèque, installée au milieu d'une magnifique roseraie.



Bibliothèque d'Épinal

J'attaque le dessin au crayon, et au moment de passer à l'encre, je m'aperçois que j'ai oublié celle-ci dans mes bagages. Il me faut une bonne demi-heure pour aller à la voiture d'Eric, dans le parking, la récupérer. Je reprends mon œuvre, écoute d'une oreille distraite une dame qui me raconte sa vie, range enfin mes pinceaux et retourne récupérer mes bagages.

Je repasse à la mairie déposer les clés de la voiture d'Eric, et file vers la montagne parce qu'il est déjà 18 heures. Je vise Colmar, Sélestat ou Strasbourg, cela dépendra du temps que je mettrai. Et bien sûr, je n'ai pas d'hôtel.

La route sillonne dans la forêt, Gérardmer, Munster -ah, l'Alsace enfin - et redescends sur Colmar vers 19 heures 30. J'aurais bien aimé me balader dans Colmar de nuit, mais ce serait peut-être mieux de me rendre directement à Sélestat afin de m'installer pour deux nuits, quitte à revenir visiter Colmar demain.

Míam míam

L'entrée dans la vieille ville de Sélestat me ravit. A voir toutes ces maisons de toutes les couleurs, je me lèche les babines à l'idée des aquarelles à peindre. C'est drôle, cela me fait exactement le même effet que la perspective d'un bon repas : de la gourmandise. J'ai un peu de mal à trouver un hôtel abordable dans la vieille ville, mais j'y arrive finalement. On me gare ma moto dans le garage ; après m'être installée, je cherche un restaurant mais là tout est fermé ou hors de prix, sauf un près du cinéma. Je commande une énorme tarte flambée, arrive presque au bout, ce qui me vaut les félicitations du garçon.

Mercredi 30 septembre : Sélestat.

Derrière la fenêtre, un rideau de pluie compact. Tous mes projets d'aquarelle et de balades à moto tombent à l'eau, si je puis dire. On m'a déjà fait remarquer que comme l'aquarelle, c'est de la peinture avec beaucoup d'eau, cela ne devrait pas être gênant de peindre sous la pluie. Certes... mais la lumière ?

Quant à la moto, je m'accommode de la pluie quand je dois me rendre d'un point à un autre, mais comme ça, juste pour le plaisir, non, vraiment.

J'ai beau disposer de tout ce qu'il faut en télévision, livres et jeux vidéo, je n'ai quand même pas envie de rester enfermée dans ma chambre. Perdre une journée complète d'activité à trois jours de mon arrivée ! C'est trop bête.

Je pointe le bout du nez dehors, discute avec la boulangère (ah l'accent alsacien ! Quel régal) ; mais la pluie est vraiment dense, je prends mes quartiers dans un bar PMU et m'attache à la rédaction de mon cahier. Je jette un œil de temps en temps pour observer les clients. Beaucoup de joueurs de carte, de loto, de PMU. Je ne peux pas m'empêcher de penser, quand même, en voyant ces braves types passer la matinée à jouer aux cartes dans un troquet minable, agrippés à leur litron de vin ou leur pinte de bière, mais qu'est ce qu'ils peuvent bien avoir de plus que moi pour affirmer, selon l'idée qu'ils se font du monde, que moi, femme, je suis inférieure ?

Après trois heures de ce genre de réflexions de haut vol, la pluie ne s'est pas calmée, je bats finalement en retraite vers ma chambre d'hôtel, pour regarder la télévision, lire, jouer sur mon ordinateur. Consternant. Une dernière sortie pour aller voir "La vie rêvée des anges" au cinéma (pas mal) et retour au lit. Super journée.

Jeudi 1^{er} octobre : Sélestat-Jallaucourt (Moselle)

Octobre !

Presque trois mois que je suis partie ! J'ai quitté Montrouge au début de l'été, me voilà au début de l'automne.

Il fait un temps mitigé mais sec, je rejoins l'hôtel de ville à 9 heures 30 pour rencontrer le premier adjoint. C'est un socialiste, tiens, cela va rééquilibrer mon échantillon. Je lui fais part de mon étonnement quant au fait qu'il a accepté immédiatement de me recevoir. Il m'explique que c'est important, de temps en temps, de prendre du recul, de faire le point sur son engagement. Ma démarche lui paraissait une bonne occasion. Il m'accordait une heure, je le quitte une heure et demie plus tard, avec le CD Rom du salon de peinture de Sélestat et ses félicitations pour mes aquarelles. Ces élus m'auront vraiment tous bien reçus. Il faudra l'écrire, ce livre. Je le leur dois.

Décidée fermement à réaliser une aquarelle, j'avise la place de la Victoire, bordée d'une belle série de maisons alsaciennes, avec une belle profondeur de champ. Comme il n'y a pas de banc public, un restaurant me prête aimablement une chaise.

Ce n'est pas évident d'arriver au bout avec les camions de livraison qui me bouchent régulièrement la vue, les badauds qui passent plusieurs fois pour voir l'avancement de mon travail (mais cela, cela ne me gêne pas du tout).



Sélestat

Visite de l'Alsace à travers les gouttes

Retour à l'hôtel, chargement, propos anodins avec la patronne de l'hôtel et je décolle en début d'après-midi, direction la Moselle, chez les parents de l'épouse d'un mien cousin, par le château du Haut Königsbourg, le Mont Saint Odile etc. Il s'est remis à pleuvoir, ce n'est pas terrible pour les photos, ce n'est pas la peine de parler d'une aquarelle. J'en avais fait une du château du Haut Königsbourg il y a 5 ans et j'aurais aimé évaluer mes progrès. Tant pis.

Un geste symbolique : je dois remiser mes petits gants de cuir et passer en mode "gros gants d'hiver". Il pleut tellement que je grimpe les escaliers de la petite tour du Champ de feu sans retirer mon casque, histoire de ne pas me mouiller les cheveux. De toutes façons, personne ne peut s'en étonner, il n'y a pas un rat. J'ai déjà parcouru ces routes, deux fois, (par beau temps et en voiture). Repasser par ces lieux me permet juste de me remémorer l'aspect que cela peut avoir quand il fait beau.

A Rothau, je me fais une des plus grosses frayeurs du voyage : arrêtée au milieu de la chaussée, je m'apprête à tourner à gauche, et pensant la voie libre, je démarre, sans remarquer qu'une voiture arrive sur ma droite parce que la rue fait un coude. Surprise, je freine, je glisse car la chaussée est trempée, dérape, débraye, donne un violent coup de reins et redresse miraculeusement la moto. Après un temps d'arrêt pour reprendre mes esprits

je repars d'un air digne mais j'ai les mains moites et le cœur qui bat la chamade. Je me fais cependant la remarque "tiens t'as le métier qui rentre, ma fille".

Après le col de Donon le temps se lève, le soleil apparaît, même. Les nuages encore chargés de pluie s'éloignent, dorés par le soleil déclinant. Joueuse, je décide d'aller jusqu'à Jallaucourt sans consulter ma carte. Aucun problème jusqu'à Sarrebourg puis Château Salins. Après cela se corse. Je me retrouve sur d'in vraisemblables petites routes de campagne qui vont dans tous les sens, sans le moindre panneau indicateur. La carte ne me servirait pas à grand chose. La nuit tombe, je n'y vois plus rien ; c'est irritant, car je sais que je me trouve à moins d'un kilomètre de ma destination par vol d'oiseau ! J'arrive finalement dans un village, bien sûr démunie de pancarte. Il y a des enfants qui jouent près de l'église, je leur demande où je suis : "A Jallaucourt" Ah !! Forcément. Ils m'indiquent comment me rendre chez mes hôtes.

Malgré les indications, je n'arrive pas à identifier la bonne maison. Au moment où je fais demi-tour, prête à un deuxième round pour inspecter les boîtes aux lettres, une voiture s'arrête, et un homme charmant baisse sa vitre et me demande si je ne cherche pas M.Girard. Parce que c'est lui.

Après cette prise de contact originale (je ne l'avais pas reconnu, je ne l'avais rencontré qu'une fois, il y a longtemps), il m'emmène chez lui. Scénario désormais classique : déchargement, séchage de vêtements, bain chaud.

Après avoir repris une figure humaine je rejoins mes hôtes, agriculteurs. On commence à bavarder. Les mains de René me fascinent : elles sont immenses, puissantes, tannées : des mains dures à la tâche. Thérèse, son épouse, a l'air grave, mais dès qu'elle sourit son village s'illumine, c'est magique. Elle fête ses 60 ans, ce soir (zut, je ne savais pas), et quelques-uns de leurs frères et sœurs débarquent par surprise avec une bouteille de champagne. Ah, je suis bien tombée, moi. L'ambiance est à la fête, et l'on se met à table à 22 heures, avec quiche lorraine, évidemment, et tartes aux prunes, Moselle oblige. Tout cela se prolonge fort tard.

Vendredi 2 octobre : Jallaucourt-Reims

Après-demain c'est le retour. Et avant cela, demain je retrouve mes amis parachutistes à Laon. J'espère qu'ils me réservent un accueil digne de ce nom.

En attendant, mon travail n'est pas fini. Il reste à interroger René sur sa vie de maire adjoint, dans un village de 100 électeurs dont le quart était candidat aux dernières élections. C'est assez drôle, ces histoires de maire despote et de conseils municipaux expédiés en 45 minutes, de famille qui règne depuis des générations, de secrétaire de mairie qui vient une fois par semaine et se

fait du coup attaquer parce qu'il n'affiche pas les procès-verbaux de conseil municipal dans les 5 jours... René me confie aussi que les gens aiment bien les élus agriculteurs : on les trouve quand on a besoin d'eux... ce n'est pas comme les élus qui s'en vont travailler "à la ville".

Après une petite heure d'entretien avec René, son fils Etienne nous rejoint ; il a pris la suite de son père à la ferme, mais version moderne. Ils m'apprennent, tous les deux, des tas de trucs qui j'ignorais complètement à propos de l'agriculture, par exemple que tous les agriculteurs, même les petits exploitants, ne sont pas à plaindre, et que généralement quand on est compétent on s'en sort. C'est la première fois que j'entends parler de compétence dans ce domaine. Non pas que les agriculteurs soient incompetents en général, mais ce que l'on en perçoit à travers les médias concerne surtout les productions, les quotas, les subventions... comme si tout le monde produisait de manière uniforme ; eh bien non, il y a un savoir-faire, tant en matière de gestion qu'en matière de technique agricole, qui peut faire la différence. Je n'avais jamais réalisé non plus comme la subvention à la quantité produite favorisait les grandes exploitations, en raison du rapport entre quantité produite et frais fixes. Ni que le prix de la terre pouvait être si différent d'une région à l'autre, ni que la terre de Moselle était "dure à travailler", mais quand on y est né...

Après le déjeuner, Etienne m'aide à graisser la chaîne de la moto : il soulève l'arrière quasiment avec un petit doigt. Mon frère n'y était pas arrivé avec deux mains.

Reims, étape de fête

J'avais projeté de me rendre à Reims tôt cet après-midi et de m'y promener tranquillement, y peindre une dernière aquarelle etc. Mais comme d'habitude, il est déjà tard quand je quitte mes hôtes. Ce sont les derniers du voyage. Cela fait quelque chose...

Après un détour par Nancy pour apercevoir la place Stanislas et ses grilles dorées, l'itinéraire m'emmène vers Verdun, par Commercy. Il fait un peu frais mais beau, et le paysage s'avère agréable à regarder. A mon grand étonnement, on aperçoit ça et là quelques panneaux qui indiquent la direction de lieux de mémoire, mais à l'approche de Verdun on ne remarque pas de champs criblés de trous et de tranchées comme j'en ai vu dans la Somme. La nature a repris ses droits, ou bien la route ne passe pas à travers ces plaines ravagées. A Verdun évidemment, pas le temps de m'arrêter, et la nuit est tombée. Il ne me reste plus qu'à foncer sur Reims, à la recherche d'un hôtel au standing un peu plus élevé que les précédents (donc avec baignoire) pour ce dernier soir du voyage.

L'hôtel donne sur une grande place où sont garées des dizaines de motos. Alors que je suis en train de poser l'antivol un motard m'accoste et m'invite à

garer ma moto ailleurs, car d'après lui on les vole souvent ici. Zut, je ne vais quand même pas me la faire voler le dernier jour ! Mais comme le parking souterrain ne prévoit pas de tarifs moto, (comme la plupart des parkings payants), et que l'hôtesse de l'hôtel me précise qu'elle a souvent eu des clients motards qui n'ont jamais eu de problème, je choisis de tenter ma chance.

Après une douche je m'en vais à la recherche d'un restaurant d'un standing suffisant pour avoir l'honneur de m'y nourrir pour la dernière fois du voyage. Les serveurs m'accueillent avec humour et m'installent à une table avec nappe en papier sur laquelle est inscrite une invitation à écrire dessus. Ils auront droit à un petit résumé du voyage. L'ont-ils gardé ? Il y avait l'adresse de mon site Internet, quelques chiffres, ceux que vous trouverez un peu plus loin.

Après un repas fort bon mais dénué de champagne parce qu'ils n'en offraient pas à la coupe, je taille une dernière bavette avec l'hôtesse de l'hôtel, m'endors une dernière fois avec des boules Quiès parce qu'une bande d'anglais s'installe bruyamment, toutes portes ouvertes, comme dans une vulgaire auberge de jeunesse. Moi qui croyais avoir choisi un hôtel de standing.

Samedi 3 octobre : Reims-Laon, enfin.

Les Anglais se sont levés de bonne heure et ont transformé le palier en salon. Comme ils ne s'entendent pas très bien d'une chambre à l'autre, surtout avec le sèche cheveux allumé, ils hurlent à travers tout l'étage. Je déboule un peu en pétard mais cela les fait plutôt rire.

J'aimerais bien faire la cathédrale en aquarelle, mais c'est un sacré travail et surtout, le temps s'est bigrement rafraîchi - il est temps de rentrer. Si je reste une heure à peindre à l'extérieur je me retrouve avec les mains gelées. Et puis comme j'ai quelques ultimes cartes postales à écrire, je me réfugie dans un café bien chaud, puis visite un peu le centre ville, et à midi je prends enfin la route vers Laon, c'est à dire mon centre de parachutisme habituel et les amis. J'espère qu'ils m'attendront pour déjeuner.

La suite n'a pas tellement d'intérêt (si tant est que ce qui a précédé en a), parce s'il s'agit de vulgaires retrouvailles avec les copains. Mais pas avec le ciel, car la météo est mauvaise. On fête sobrement mais dignement mon retour, entre autres sujets de réjouissances.



Cathédrale de Laon (août 1999)

Dimanche 4 octobre : retour à la maison !!!

Le retour de Laon est un peu ennuyeux car je connais le trajet par cœur, mais il me vaut la plus grosse frayeur du voyage, avec une voiture qui déboîte alors que je la dépasse sur la file de gauche. A 100 kilomètres de l'arrivée, après 11000 kilomètres sans encombre, ç'aurait été dommage...

Personne ne m'attendant particulièrement chez moi j'ai convoqué ma sœur pour le dîner. Sinon, je rentrais dans l'indifférence la plus générale.

Le retour dans mon petit appartement est émouvant. J'ai l'impression d'avoir à faire à nouveau connaissance avec mes meubles. Il y a des traces discrètes du couple de hongrois qui ont occupé les lieux pendant le mois de septembre. Un journal en hongrois. Une bouteille de lessive liquide de marque hongroise. Un petit mot en français pour moi. Une tache de vin sur une nappe et un mot d'excuses.

Bien sûr, j'attendais ce moment depuis trois semaines, mais cela ne m'empêche pas de ressentir une impression de vide, qu'un long moment à fixer le plafond, allongée sur le canapé, ne comble pas.

Je l'ai fait. J'avais dit que je le ferai, je l'ai fait.

Et maintenant ?

L'HEURE DU BILAN : QUELQUES CHIFFRES

90 jours d'absence, dont trois sans toucher à la moto.

Des amis :

53 étapes, dont 24 hôtels.

De la moto :

11000 kilomètres à travers la France, soit environ 500 litres d'essence.

7 concessionnaires Kawasaki visités : la Clé de quatorze d'or pour celui de Bordeaux, d'argent pour celui d'Angoulême et de bronze pour celui de Gap. Le prix Citron pour celui de Carcassonne.

Un kit chaîne neuf au départ, pourri à l'arrivée (eh oui, 2500 kilomètres sans graisser...)

Des souvenirs :

28 aquarelles dont quatre données en cours de route et plein de petits croquis

890 photos numériques et 50 diapos

2 carnets de notes de voyages

Et des élus :

40 élus dont 12 femmes, 2 de moins de trente ans, 12 de droite, 5 de gauche et le reste indéfini, le tiers en situation d'opposition, l'un d'une ville de plus de 100 000 habitants, l'un d'un village de 200 habitants.

Tous très aimables et particulièrement masochistes, dont beaucoup pour pas un rond.